

LA TÂCHE DU PETIT PIERRE

MAIRET

NEW YORK - CINCINNATI - CHICAGO
AMERICAN - BOOK - COMPANY

LA TÂCHE DU PETIT PIERRE

PAR

JEANNE MAIRET

(MADAME CHARLES BIGOT)

ARRANGED FOR READING CLASSES

BY

EDITH HEALY



NEW YORK ∴ CINCINNATI ∴ CHICAGO

AMERICAN BOOK COMPANY

LA TÂCHE DU PETIT PIERRE
W. P. I

CONTENTS

INTRODUCTION

Madame Jeanne Mairet is the author of a number of works in French prose, one of which, a novel entitled *Marca*, was crowned[1] by the French Academy. She has written two books for children. One of these, *La Petite Princesse*, was so well received that she was encouraged to write *La Tâche du Petit Pierre*, which appeared as a Christmas book in 1887. The immediate success of the latter was so great that it received the Academic honor of coronation.

The popularity of this book, as well as the thoroughly healthy and moral tone of its story, renders it desirable as a text-book for French classes in schools of various grades.

In order to adapt the book more fully to the needs of pupils, the original text has been abbreviated somewhat in this edition.

To obviate a too frequent reference to the vocabulary at the close of the volume, and thus to add to

[1] The "coronation" by the French Academy of any literary work confers a coveted distinction upon the author.

the convenience of the pupil, the words which might prove unfamiliar to the class are defined in brief foot-notes.

In the alphabetical vocabulary, the accents are marked, even upon the capital letters. The pupil, therefore, can have no excuse for omitting them when writing. Reflexive verbs appear with the pronoun, just as they are written in the text, in order to facilitate the pupil's work.

The chapters of the book are too long to be used as single lessons. They must be divided by the teacher into two or three lessons each, according to the knowledge of the French language possessed by the pupils.

Each chapter is followed by a list of questions and answers. Six of these will be generally sufficient for the pupils to memorize in one lesson.

LA TÂCHE[1] DU PETIT PIERRE

CHAPITRE I.

LA MANSARDE[2] VIDE

Les voisins disaient de Pierre Delsart : " c'est un petit homme ! " Et, en effet, Pierre jouait beaucoup moins que les camarades, quoiqu'il aimât bien le jeu ; il avait, tout enfant, appris à aider sa mère ; il l'avait aussi vue pleurer souvent ; et la vue des larmes fait réfléchir, même les tout petits enfants.

La maman de Pierre était une ouvrière. Elle tirait l'aiguille du matin au soir, et, malgré son travail, on était bien pauvre là-haut, dans la mansarde ; on y avait souvent faim et froid. Ils habitaient une grande maison très haute et très laide, partagée en petits logements d'ouvriers. La ville s'appelait Saint-Nazaire ; elle est située à l'embouchure[3] de la Loire, et de là, de grands bateaux partent, pour aller loin, de l'autre côté de l'Océan. Mais, de la maison qu'habitait Pierre Delsart, on ne voyait pas le port ; on ne voyait qu'une rue étroite, sale et triste.

[1] *task.* [2] *garret.* [3] *mouth (of a river).*

Un jour, la pauvre ouvrière tomba malade, et bientôt Pierre la vit mourir. Il n'y comprenait rien, cela lui semblait une chose impossible. Les voisins plaignaient beaucoup le pauvre petit orphelin.

Au moment où il allait partir pour aller jusqu'au cimetière,[1] une petite fille qui parfois jouait avec lui sur le palier,[2] lui dit gentiment, en lui montrant qu'il pleuvait :

— Vois,[3] Pierre, le bon Dieu pleure avec toi . . . Et elle aussi se mit à pleurer.

Pierre n'avait que dix ans ; on a beau être "un petit homme," à dix ans on est cependant bien enfant. Il se disait qu'il se trouvait maintenant seul au monde. Qu'allait-il devenir ? Et, entre les sanglots qui le secouaient,[4] pauvre petiot, cette pensée revenait sans cesse : "Qui m'aimera maintenant, qui prendra soin de moi, qui me donnera à manger et qui me bordera[5] dans mon lit ?"

On le fit sortir du cimetière, et machinalement il reprit le chemin de la maison. La pluie avait cessé, et brusquement le soleil de juin se montra, tout radieux.

Cependant, lorsqu'il se trouva devant la maison, les larmes lui revinrent aux yeux. Son chagrin redevenait plus fort, à mesure qu'il montait l'escalier, que si souvent il avait monté, en tenant sa mère par la main.

[1] *cemetery.* [2] *landing (on a staircase).* [3] See voir.
[4] *shook.* [5] *will tuck up.*

La petite blondinette,[1] sa voisine de palier, lui mit ses bras potelés[2] autour du cou, et frotta sa joue humide à la joue humide de Pierre : ce qui est une façon comme une autre de s'embrasser.

— Tu sais, Pierrot, le docteur a dit qu'il voulait te parler. Il est avec le vieux Leroux, du quatrième, qui est bien mal ; et il veut que tu l'attendes là, dans la chambre. Veux-tu que j'attende avec toi ?

— Oui.

Il était bien content de sentir Lisette à côté de lui. Les enfants, se tenant par la main, entrèrent dans la chambre et s'assirent tous deux sur une vieille malle.[3] Ils restèrent là quelque temps à ne rien dire. Lisette cependant trouvait le temps long.

— Veux-tu goûter ? dit-elle enfin, en tirant de sa poche un gros morceau de pain et un bout de chocolat.

Pierre n'avait rien pris depuis le matin ; goûter le tentait fort. Mais il ne savait pas bien si, lorsqu'on a beaucoup de chagrin, il est permis d'avoir faim. Il secoua donc mélancoliquement la tête. Mais il regarda la petite manger, et, en la regardant, l'appétit le travaillait de plus en plus.

Lisette, qui l'observait du coin de l'œil, se mit à rire tout doucement, ce qui choqua beaucoup son ami. Elle cassa un bout de pain et la moitié du chocolat.

— Je croyais bien qu'en me voyant manger, l'envie t'en viendrait. C'est bon, le chocolat ; c'est dommage

[1] *fair little child.* [2] *chubby.* [3] *trunk.*

lorsqu'il n'y en a pas beaucoup, le pain alors en ôte le goût.

— Le pain est bon aussi ; il est tout frais.

Pierre, en effet, semblait le trouver très bon.

— Qu'est-ce qu'il peut bien te vouloir, le docteur ?

Lisette était très curieuse. C'était par bonne amitié qu'elle avait proposé de tenir compagnie à son petit voisin ; mais aussi par envie de savoir ce que le docteur dirait à Pierre.

— Est-ce que je sais ? Peut-être aura-t-il trouvé un peu d'ouvrage pour moi — je suis très fort pour mon âge, tu sais, — et maintenant il faut que je gagne ma vie . . .

Sa voix trembla de nouveau, car il pensait que sa maman ne pourrait plus travailler pour lui. Ses larmes tombèrent sur le pain, de façon qu'il pleurait et qu'il mangeait en même temps.

Le docteur les trouva assis sur leur malle. Ils ramassaient les miettes[1] tombées sur le tablier de Lisette, afin de ne rien perdre, et parce qu'ils avaient encore faim. Car, en somme, ils n'avaient eu chacun que la moitié d'un goûter.

— Ah ! te voilà, mon garçon. J'ai à te parler, et il faut que ça aille lestement, car j'ai encore beaucoup de malades à voir. Toi, sors, et dépêche-toi !

Lisette était toute décontenancée ;[2] elle voulait entendre ce que le docteur avait à dire. Elle fit une si

[1] *crumbs.* [2] *put out of countenance.*

drôle de moue que le docteur, qui était un peu brusque,[1] mais très bon au fond, lui tira l'oreille en riant. Pierre lui souffla :

— Je te raconterai tout.

— Tout ?

— Puisque je te le promets !

Alors l'enfant s'en alla, le coin de son tablier dans la bouche. Elle était encore si petite qu'elle se haussa pour ouvrir la porte.

— Viens ici, mon petit homme, dit alors le docteur en s'asseyant sur la chaise de paille et en attirant Pierre vers lui. Quel âge as-tu ?

— Dix ans et cinq mois, Monsieur le docteur.

— Bon ! Tu sais répondre au moins, toi. As-tu du courage ? Te sens-tu la force et l'énergie de faire ce qu'il serait difficile à un autre enfant de faire ? Tu n'as pas facilement peur ?

Pierre réfléchit ; c'était un gamin à qui sa mère avait appris qu'il faut toujours dire la vérité et toute la vérité.

— Je n'ai pas peur de me battre avec les grands ; mais j'ai quelquefois peur dans le noir. Maman se moquait de moi ; mais ça . . . c'est plus fort que moi.

— Elle avait raison de se moquer. On peut avoir peur, dans l'obscurité, de se casser le nez contre un meuble, voilà tout. Mais il ne s'agit pas de t'envoyer dans le " noir " comme tu dis. Il s'agit de t'envoyer

[1] *rough.*

seul à Paris ; et je voudrais savoir si tu serais capable de te débrouiller, de ne pas perdre la tête dans les foules, de demander ton chemin, de faire pour le mieux si, en route, il t'arrivait quelque mésaventure ?[1] Réfléchis.

— Je crois que je pourrais faire cela. Maman me disait que j'étais un vrai petit homme.

— Eh bien, mon enfant, je vais te dire tout ce que ta maman m'a raconté avant de mourir. De toi, de ta résolution ou de ta faiblesse, dépendra tout ton avenir. Tu ne te souviens pas de ton père ?

— Si fait, monsieur ! Il avait la voix très douce et des mains blanches.

— C'est ça même. Eh bien, Pierre, voici l'histoire de ton papa, et elle n'est pas gaie. Il avait un frère ainé, un grand travailleur, qui ne voulait pas être fermier[2] comme son père à lui, et qui à Paris avait déjà commencé à faire son chemin. Il appela son jeune frère auprès de lui, lui donna une bonne éducation, car le cadet[3] était fort intelligent. Mais voilà ! il aimait trop le plaisir ; il voulait toujours s'amuser, et il se trouva avec des jeunes gens riches, tandis qu'il était pauvre ; chose dangereuse. Un soir, il joua[4] et perdit ; il joua pour se rattraper[5] et perdit plus encore. Alors, comme il fallait payer quand même,[6] il vola une grosse somme à son patron, un agent de change[7]...

[1] *mishap.* [2] *farmer.* [3] *younger brother.* [4] *gambled.* [5] *to catch up.*
[6] quand même, *all the same.* [7] agent de change, *stock broker.*

— Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai !... cria le petit garçon hors de lui. Mon papa n'était pas un voleur !...

— C'est ta mère qui me l'a raconté pour que je te le dise : elle ne le pouvait pas. Pleure, mon petit homme, ces pleurs-là te feront du bien. Mais écoute la suite, et tu en arriveras à plaindre ton père au lieu de le maudire.[1] L'agent de change alla trouver le frère aîné, qui était déjà assez connu comme avocat, et lui raconta la chose. Pour le frère aîné, c'etait le déshonneur, ou c'était la ruine. Il préféra la ruine. Pour payer la somme, il donna tout ce qu'il possédait et il s'endetta fortement ; mais ce fut à une condition : qu'il n'entendrait plus jamais parler de son jeune frère ; que celui-ci quitterait la France. Le cadet s'en alla et ne revit jamais son aîné. Mais, pendant les années qui suivirent, il ne songea qu'à une chose : se réhabiliter, se faire pardonner. Il alla en Amérique, où il rêvait de faire fortune, et où il faillit mourir de faim. Puis, son désir de revoir la France fut tel qu'il s'embarqua sur un navire marchand[2] où il travailla comme manœuvre[3] pour payer son voyage. Le navire le déposa à Saint-Nazaire, d'où il n'est plus sorti et où il est mort, il y a quatre ans. Il avait une belle écriture et trouva un travail de copiste qui le fit vivre à peu près. Comme voisine de palier, il avait une jeune ouvrière qui cousait du matin au soir. Elle consola le triste jeune homme

[1] *to curse.* [2] navire marchand, *merchant ship.* [3] *workman.*

et devint sa femme. Elle l'encourageait à racheter[1] sa faute, car avant de l'épouser, il lui avait dit toute la vérité. A l'avenir, mon enfant, il faut te souvenir du repentir et oublier la faute. As-tu compris ?

— Oui, Monsieur . . . murmura Pierre, entre deux sanglots.[2]

Il lui semblait que l'histoire de son père lui faisait plus de mal encore que la mort de sa mère.

— Maintenant, voici la volonté de ta maman mourante. Ce que ton père n'a pas pu accomplir, elle te charge de le faire pour lui. Elle veut que tu ailles trouver ton oncle . . .

— Mais, s'il ne voulait pas revoir papa, pourquoi me recevrait-il, moi qu'il ne connaît pas, moi qui arriverais auprès de lui comme un mendiant ! Non, Monsieur le docteur, trouvez-moi du travail et laissez-moi rester ici ; je deviendrai un ouvrier. Maman était bien ouvrière !

— Tu feras ce que tu voudras. C'était le désir de ta mère. Elle s'imaginait, la pauvre femme, que si ton oncle pouvait te voir, il t'aimerait. Elle se persuadait que, plus tard, tu trouverais le moyen de lui payer la dette de ton père. Qui sait ! les mères ont parfois le don de seconde vue ; les mères mourantes surtout.

— Je ferai tout ce qu'elle désirait, dit Pierre, en séchant ses larmes.

— Très bien, Pierrot. Je t'emmène avec moi. J'ai

[1] *to redeem.* [2] *sobs.*

parlé de toi, sans raconter l'histoire de ton père, bien entendu, à quelques clients, et ils m'ont donné l'argent de ton voyage : ce sera bien juste, et il faudra prendre des troisièmes — mais il y a de quoi arriver à Paris. Là, tu t'informeras où demeure maître Pierre Delsart ; il s'appelle comme toi, donc tu n'oublieras pas son nom. As-tu compris ?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien, viens.

— C'est que — je voudrais bien dire adieu à Lisette — et aux autres.

— C'est juste. Puisque tu es déjà un petit homme, je vais te parler comme à un homme. Les dettes de ta maman sont payées ; le propriétaire prend le restant des meubles pour ce qui lui était dû. Fais un paquet de ton linge, dis adieu à tous ceux qui étaient bons pour ta mère ; puis, viens manger la soupe chez nous. Mes enfants seront gentils pour toi — n'aie pas peur.

Le docteur s'en alla vite, vite.

Lisette, qui avait guetté[1] le départ du docteur, trouva son ami, les yeux très rouges, qui faisait un paquet de ses vêtements : c'était un bien petit paquet. Pierre lui dit qu'il allait partir pour Paris, où il avait un oncle. Bien sûr, qu'il ne lui raconta pas ce qu'avait fait son papa dans le temps ! De cela il ne parlerait jamais; mais il y penserait toujours. Il ferait si bien, serait si brave et si sage que l'on finirait bien par oublier le passé.

[1] *watched.*

Tous les voisins lui dirent adieu bien cordialement. Le maman de Lisette lui donna une belle pièce de dix sous. Puis la petite fille courut dans un coin et rapporta une poupée[1] en porcelaine grande comme un petit doigt d'enfant et qu'elle aimait beaucoup : elle la fourra[2] dans le paquet de Pierre sans rien dire.

Quand les petits amis s'embrassèrent ils pleuraient tous les deux.

Les enfants du docteur prirent possession de Pierre dès qu'il parut. D'abord ils ne surent que se dire, et se regardèrent avec un grand sérieux ; puis l'aîné, qui avait un an de plus que Pierre dit :

— Sais-tu jouer aux billes ?[3]

Et, comme Pierre savait très bien jouer aux billes, la glace fut rompue.

On lui fit une place à table entre les deux aînés, et il mangea de grand appétit. C'était la première fois qu'il voyait une table bien servie et une nappe toute blanche.

Après le dîner, le bon docteur décrocha une carte et expliqua à Pierre le chemin qu'il devait prendre. D'abord, au matin, on le mettrait sur un bateau qui le mènerait à Nantes. Là, il devait se faire indiquer la gare et prendre un billet de troisième classe. Le docteur Dubois et sa femme comptèrent l'argent du voyage, en recommandant à l'enfant d'en avoir grand soin. Puis, Mme Dubois prit dans sa bourse quelques pièces blanches ; décousant la doublure de la veste, elle glissa

[1] *doll.* [2] *crammed in.* [3] *marbles.*

l'argent en dedans et fit quelques points pour le tenir en place.

— On ne sait pas ce qui arrivera ; tu seras peut-être content de retrouver ces piécettes, mon enfant.

Pierre la remercia bien fort. Il lui semblait que le monde était peuplé de braves gens.[1] Il devait apprendre un peu plus tard, qu'à côté des braves gens, il y en a d'autres.

Mais cette pensée ne troubla pas son sommeil, lorsqu'on lui eut fait un lit sur le canapé[2] du salon.

QUESTIONS AND ANSWERS

1. Pourquoi appelait-on Pierre un petit homme ?

Parce qu'il jouait moins que ses camarades et qu'il aidait sa maman.

2. Racontez ce que vous savez de la maman de Pierre.

C'était une ouvrière pauvre qui travaillait pour faire vivre son fils.

3. Que devint-elle ?

Elle tomba malade, et bientôt Pierre la vit mourir.

4. Après la mort de la maman, le docteur alla dans la chambre de Pierre ; que se passa-t-il alors ?

Le docteur demanda à Pierre s'il se sentait la force de faire ce qui serait difficile à un autre enfant de faire.

5. Pourquoi le docteur lui demanda-t-il cela ?

Parce que sa mère, en mourant, avait raconté au docteur l'histoire du père de Pierre.

6. Pouvez-vous raconter cette histoire ?

[1] braves gens, *good people*. [2] *sofa*.

Le frère ainé du père de Pierre habitait Paris. Il fit venir son jeune frère pour lui donner une bonne éducation.

7. Que fit ce jeune frère ?

Il s'amusa au lieu de travailler.

8. Est-ce tout ce qu'il fit ?

Non, il joua et perdit; il joua pour se rattraper et perdit bien plus encore.

9. Que fit-il pour payer ses dettes ?

Il vola une grosse somme à son patron.

10. Que fit l'agent de change ?

Il alla trouver le frère ainé et lui raconta la chose.

11. Que fit le frère ainé ?

Il donna tout ce qu'il possédait et s'endetta fortement.

12. Imposa-t-il quelques conditions à son jeune frère ?

Il imposa une condition : son départ de la France.

13. Où alla le père de Pierre ?

En Amérique, où il ne fit pas fortune.

14. Revint-il en France ?

Oui ; il s'embarqua sur un navire marchand.

15. Où le navire le déposa-t-il ?

A Saint-Nazaire, où il mourut.

16. Ne trouva-t-il personne pour le consoler ?

Oui, une jeune ouvrière qu'il épousa.

17. Que voulait la mère de Pierre en racontant cette histoire au docteur ?

Elle voulait que Pierre allât trouver son oncle à Paris.

18. Que répondit Pierre ?

Je ferai tout ce qu'elle désirait.

19. Devait-il partir de suite ?

Oui, le jour suivant.

20. Savait-il le chemin de Saint-Nazaire à Paris ?

Non, mais le docteur lui expliqua le chemin qu'il devait prendre.

21. D'où lui vint l'argent du voyage ?

Quelques clients du docteur avaient donné l'argent nécessaire.

22. Que fit Madame Dubois, la femme du docteur ?

Elle glissa dans la doublure de la veste de Pierre quelques pièces blanches.

23. Que lui dit-elle, en faisant cela ?

Tu seras peut-être content de retrouver ces piécettes, mon enfant.

CHAPITRE II.

EN VOYAGE

Le bon docteur installa Pierre sur le bateau — puis Pierre courut après lui.

— Eh bien, qu'est-ce donc encore ?

— Monsieur le docteur, vous devez me trouver bien mal élevé. Je crois que je ne vous ai même pas dit merci. C'est que je ne savais comment le faire; mais...

Et les yeux de l'enfant finirent la phrase le mieux du monde.

— Bah! nous nous comprenons, n'est-ce pas ? Lorsque tu seras installé chez ton oncle, tu m'écriras un petit mot. Allons, adieu!

Un remous[1] de mer faisait danser le bateau, et, dans l'eau jaunâtre, il se formait de petits tourbillons, amusants à voir. C'était la première fois que l'enfant quittait la terre ferme, et la sensation d'abord fut plus curieuse qu'agréable, car la tête lui tournait un peu. Mais il se fit assez vite au mouvement, et il ouvrait ses yeux tout grands.

[1] *eddy, movement of the water.*

Il commençait donc son voyage: il était tout fier de ne pas avoir peur le moins du monde! Il est vrai que, blotti[1] dans un coin du bateau sur un tas de grosses cordes, son argent dans sa poche, et un bon déjeuner de viande froide dans son paquet, il n'y avait pas grand courage à déployer pour faire le brave!

Pierre ne se lassait pas[2] de regarder les rives basses, un peu moins éloignées maintenant, dont la verdure était si doucement jolie.

Des paysans, embarqués ici ou là, avaient apporté des cages de volailles, ou des légumes, pour les vendre à Nantes. Des paniers, pleins de poissons, dont l'odeur arrivait jusqu'à l'enfant, encombraient le pont. On causait beaucoup, on riait, on faisait de grosses plaisanteries, et personne ne prenait garde au petit voyageur blotti dans son coin, un paquet à côté de lui. Et cela chagrina le petit voyageur, à la fin; on n'aime pas à se sentir tout seul dans une foule.

Enfin, comme il devait bien être onze heures, Pierre, après avoir fait le tour du bateau s'installa de nouveau dans son coin et fit honneur à son déjeuner. Puis, pour se distraire, il sortit son argent de sa poche et se mit à le compter. Jamais il n'avait eu pareille somme en main: il était tout fier.

Le petit homme n'avait pas passé aussi inaperçu qu'il le croyait. Deux individus, qui jouaient aux cartes sur un tonneau vide, s'étaient fort divertis des airs

[1] *curled up.* [2] ne se lassait pas, *did not tire.*

d'importance que se donnait ce voyageur minuscule,[1] et, tout en continuant leur partie, ils suivaient ses mouvements. Lorsque Pierre compta son argent, les deux joueurs se lancèrent un regard.

Alors, comme si la partie était finie, ils se dirigèrent, sans se presser, du côté de l'enfant, et appuyés sur le bastingage,[2] ils se mirent à fumer des pipes qui sentaient mauvais, et à causer, tout en crachant dans l'eau.

La fumée était si âcre,[3] qu'elle fit tousser Pierre.

— Ah! tu n'aimes donc pas le tabac, mon petit voyageur? Tu verras comme tu trouveras ça bon, plus tard!

— Oh! la fumée ne me gêne pas,[4] Messieurs, dit Pierre très poliment.

Il était heureux qu'on fît un peu attention à lui.

— Tu vas à Nantes, pour y rester, que tu as ton paquet à côté de toi?

— Je vais bien plus loin, dit Pierre en se rengorgeant,[5] je vais à Paris.

— Rien que ça! Excusez du peu. Et on te laisse aller comme ça, tout seul?

— Maman est morte... et la voix de l'enfant trembla... et je vais rejoindre mon oncle à Paris. Il est avocat et — ajouta Pierre avec importance — il porte une robe.

[1] *tiny.* [2] *side of the ship, railing.* [3] *pungent.*
[4] gêne pas, *does not trouble.*
[5] se rengorgeant, *making himself important.*

— Ah! bah... Mais tu dois être de la haute,[1] alors?

— Plaît-il? fit Pierre qui ne comprenait pas.

— Tiens! comme ça se trouve, dit le second qui n'avait pas encore parlé, nous allons à Paris aussi. Seulement nous, qui ne sommes pas de la haute, nous prenons des troisièmes.

— Ah! mais moi aussi, repondit Pierre. — Est-ce que la gare[2] est loin du débarcadère?[3]

— C'est un peu compliqué. Faut prendre une rue, puis une autre, aller à droite, à gauche... mais puisque nous y allons, tu nous accompagneras; nous te prendrons ton billet avec les nôtres.

— Ah! Messieurs, que vous êtes bons! Depuis que ma pauvre maman est tombée malade, je n'ai trouvé que des gens charitables qui m'ont toujours aidé.

La reconnaissance de Pierre était si naïve et si émue, que l'un des hommes fut sur le point de dire quelque chose. Mais l'autre lui marcha sur le pied. Et bientôt les deux voyageurs eurent repris leur partie de cartes que l'enfant fut autorisé à regarder.

Lorsqu'on approcha de Nantes il y eut un grand remue ménage.[4] Pierre se sentit un peu effrayé de tout ce bruit. Il ne perdit pas de vue ses nouveaux amis.

La ville, étalée[5] le long du fleuve, apparut enfin. C'etait bien plus beau que Saint-Nazaire, et déja Pierre

[1] de la haute, *rich people (slang).* [2] *railway station.* [3] *landing.*
[4] remue ménage, *great stirring.* [5] *stretched out.*

se sentait un peu moins loin de Paris qu'auparavant. Paris, ce devait être comme Nantes, seulement plus grand et plus bruyant[1] encore. Enfin, le bateau s'arrêta tout près du quai;[2] on jeta une passerelle,[3] et les voyageurs, à la file,[4] sortirent deux par deux. Pierre réussit à se glisser derrière les deux joueurs de cartes. On faisait tant de bruit, et il venait tant de bruit aussi du quai et de la grande rue au delà, que l'enfant en fut ahuri.[5] Quelle chance d'avoir trouvé tout de suite des protecteurs qui voulaient bien se charger de lui !

Les deux protecteurs n'étaient nullement ahuris; ils devaient avoir l'habitude des foules; ils manœuvraient habilement et bientôt dépassèrent les autres voyageurs. L'un d'eux jeta un regard derrière lui:

— Viens-tu, petit ? fit-il.

— Oui, Monsieur, — oh! je ne vous ai pas perdus de vue un instant!

Et les petites jambes faisaient de grands efforts pour prendre l'allure des longues jambes. Les deux hommes riaient entre eux et parlaient un vrai jargon.

— Toi, reste avec le camarade. La gare est tout à côté; je m'en vais prendre nos billets pour le prochain train. Et, s'il ne part pas encore, je rapporterai de quoi manger. Il commence à faire faim.

Pierre ne comprenait pas bien pourquoi ils n'allaient pas tous les trois à la gare, puisqu'elle était à côté.

[1] *noisy.* [2] *wharf.* [3] *foot bridge.*
[4] à la file, *one after the other.* [5] *bewildered.*

Mais il n'osait pas en faire la remarque, et il s'assit tranquillement auprès de l'autre homme, qui s'amusait à siffler[1] un air.

Il y avait des promeneurs sous les arbres; des mamans qui tenaient leurs enfants par la main; d'autres enfants encore qui faisaient des pâtés de sable[2] sous la surveillance de leurs bonnes. Cela intéressait Pierre qui, de cette façon, ne trouva pas le temps trop long.

Du reste, celui qui était allé à la recherche des billets revint bientôt. Il avait l'air fort contrarié, et cria de loin:

— Nous sommes flambés![3]

Pierre comprit qu'être "flambé" devait être une chose très fâcheuse, car les deux compagnons prirent un air consterné. L'homme continua:

— Il y a bien un train qui part ce soir, mais c'est un train pour les gens riches, — pas de troisièmes. Faut que nous attendions celui de demain matin. Nous voilà propres!

Pierre avait envie de pleurer. Qu'allait-il faire dans une ville qu'il ne connaissait pas? Où passerait-il la nuit? Il se dit bien que le moment était venu de faire preuve du courage et de l'énergie que le docteur lui attribuait. Mais le premier moment fut dur, et sa lèvre inférieure se mit à trembler.

— Pleure pas, petit! Tu resteras avec nous, et nous partirons ensemble demain, à la première heure.

[1] *to whistle.* [2] pâtés de sable, *sand cakes.* [3] "*done up.*"

— Merci, Messieurs... mais j'aurais bien voulu partir ce soir.

— Prenez un billet de première alors, mon prince! fit le second.

Cette moquerie acheva notre héros, qui se mit à pleurer tout à fait.

— Allons faire un tour au jardin botanique; puis nous trouverons un coin où faire dînette.

Pierre, qui avait honte de sa faiblesse, sécha bien vite ses larmes.

Le jardin botanique lui sembla le plus bel endroit du monde. Il fut tout à fait gai lorsque ses deux compagnons, ayant acheté un pain, du jambon[1] et deux bouteilles de vin, trouvèrent un endroit en dehors de la ville où l'on s'installa pour manger. L'un des hommes qui avait découvert une grange[2] déclara qu'ils dormiraient sur le foin mieux que dans un lit, et que de cette façon ils ne dépenseraient pas leur argent à l'auberge.

La promenade avait donné à Pierre grand' faim, grand' soif aussi, et les hommes l'encourageaient à boire beaucoup. Mais il n'y avait pas d'eau; ils disaient que l'eau n'était faite que pour les canards[3] et le vin pour les hommes.

Pierre, pour montrer qu'il était bien un homme, but plus que de raison.[4]

[1] *ham.* [2] *barn.* [3] *ducks.*
[4] plus que de raison, *more than was good for him.*

Bientôt il parla sans cesse, ne sachant pas ce qu'il disait; la tête lui tournait. Il eut cependant conscience qu'on le mena à la grange voisine, et que le foin faisait un très bon lit; seulement des brins[1] lui chatouillaient un peu les joues et lui entraient même dans les narines. Cela le contrariait, car il avait bien sommeil !

Enfin il oublia ses aventures; les brindilles du foin ne le gênaient plus : Pierre dormait profondément.

Il dormit bien et longtemps.

Lorsqu'il se réveilla, le soleil brillait joyeusement. Pierre se souleva sur son coude et chercha à se rappeler où il se trouvait, et comment il avait ainsi dormi dans le foin. La lumière du matin entrait par les fentes de cette grange, à demi ruinée, et par la porte entr'ouverte;[2] de grandes toiles d'araignées[3] pendaient aux solives.[4] Les araignées et Pierre occupaient seuls l'endroit.

L'enfant qui, bientôt, se rappela tous les événements de la veille, chercha des yeux ses deux protecteurs; mais il ne les vit pas. Aucune empreinte[5] dans le foin ne donnait à penser que les hommes eussent, eux aussi, couché dans la grange. Doucement Pierre les appela, mais aucune réponse ne vint; il était bien décidément tout seul. Il commença à trembler, ayant peur — il ne savait trop de quoi.

[1] *blades of hay.* [2] *half open.* [3] toiles d'araignées, *cobwebs.*
[4] *beams.* [5] *impression.*

Enfin, il s'élança hors de la grange et appela plus fort. Il reconnut l'endroit où il avait dîné avec les hommes, la veille; les deux bouteilles vides gisaient[1] à terre, ainsi qu'un papier gras qui avait enveloppé le jambon: mais c'était tout. Pierre se trouvait dans un champ désert; la grange devait appartenir à une grande ferme dont vaguement il apercevait le toit.

Pierre chercha de nouveau ses amis. Décidément, ils l'avaient abandonné.

Apercevant un peu plus loin un lavoir,[2] il y courut pour se débarbouiller.[3] En ôtant ses vêtements, il trouva la poche de sa jaquette bien légère; il y plongea la main; la poche était vide.

Alors, enfin, Pierre comprit que ses deux protecteurs étaient deux voleurs.

Comment maintenant irait-il jusqu'à Paris, à la recherche de son oncle l'avocat?

QUESTIONS AND ANSWERS

1. Que dit le docteur en installant Pierre sur le bateau?

Il lui dit que sa place était payée jusqu'à Nantes.

2. Pierre était-il seul sur ce bateau?

Il s'y trouvait des paysans avec des cages de volailles, avec des légumes et avec du poisson.

3. Comment Pierre s'occupa-t-il?

Tout en regardant les jolis bords de la rivière il pensa beaucoup à son père, à sa mère et à son oncle.

[1] *lay.* [2] *public laundry.* [3] *to wash.*

4. Après avoir mangé, que fit-il ?

Il compta son argent.

5. Fut-il remarqué ?

Oui, par deux individus qui jouaient aux cartes.

6. Comment firent-ils connaissance ?

Les hommes s'approchèrent de Pierre, qui toussait à cause de la fumée de leur pipes.

7. Que lui dit un des hommes ?

"Ah ! tu n'aimes pas le tabac, mon petit voyageur ?"

8. Pierre fut-il heureux de causer un peu ?

Oui, et il raconta qu'il allait à Paris pour trouver son oncle qui était avocat.

9. Que répondirent ces hommes ?

Qu'ils allaient aussi à Paris et qu'ils s'occuperaient de Pierre.

10. Pierre eut-il peur en arrivant à Nantes?

Oui, et il fut très heureux de suivre ses protecteurs.

11. Où les deux hommes le menèrent-ils ?

Très loin, à travers la ville pour trouver la gare.

12. Allèrent-ils tous ensemble acheter les billets ?

Non, un des hommes alla seul, et Pierre resta avec l'autre.

13. Acheta-il les billets ?

Il revint mécontent, disant qu'il n'y avait pas de train avant le matin.

14. Que fit Pierre ?

Il se mit à pleurer.

15. Les hommes le consolèrent-il ?

Oui, et l'un alla acheter du pain, du vin et de la viande.

16. Où dinèrent-ils ?

En plein air, près d'une grange.

17. Mit-on de l'eau dans le vin ?

Non, sons prétexte que l'eau n'est bonne que pour des canards.

18. Le diner fut-il gai ?

Oui, très gai, et Pierre s'endormit bientôt.

19. Dorma-t-il longtemps ?
Jusqu'au matin.
20. Que vit-il en se réveillant ?
Il vit le beau soleil, et s'aperçut qu'il était seul.
21. Quelle découverte fit Pierre ?
En ôtant ses vêtements, il trouva la poche de sa jaquette vide.
22. Que comprit Pierre ?
Que ses deux protecteurs étaient deux voleurs.

CHAPITRE III.

TOUT SEUL

PIERRE ne se sentit nullement héroïque. Son grand courage s'en allait. Il tremblait si fort qu'il dut[1] s'asseoir.

Enfin, la première émotion passée, Pierre chercha à réfléchir. Qu'allait-il faire ?

Il fallait qu'il se tirât d'affaires[2] tout seul, et qu'il se rendît[3] à Paris sans argent. La chose n'était pas facile.

Pierre acheva[4] donc sa toilette, fit sa prière du matin avec plus de ferveur que d'ordinaire, et se sentit renaître. Il retrouva dans son paquet, que les voleurs

[1] *was obliged to.*
[2] se tirât d'affaires, *get himself out of the difficulty.*
[3] se rendît (se rendre), *reach, get to (a place).*
[4] *finished.*

avaient dédaigné,[1] un bout de pain de la veille ; il était un peu sec, mais, avec de l'eau bien fraîche, cela passa tout de même. En refaisant son paquet, la poupée en porcelaine, grande comme un doigt d'enfant, tomba à terre. Pierre la ramassa, et il lui semblait alors que sa petite amie Lisette lui disait bonjour. Il mit la poupée dans sa poche à la place de l'argent volé ; elle lui tiendrait au moins un peu compagnie, la poupée de Lisette!

Il n'y avait qu'une chose à faire. Aller à pied jusqu'à Paris. Cela prendrait beaucoup de temps, sans doute, mais quand on est bon marcheur, on arrive tout de même. Seulement comment mangerait-il, et où coucherait-il ?

Alors, tout d'un coup, Pierre se rappela les pièces blanches que la femme du docteur avait cousues dans la doublure de sa jaquette. Il tâta vivement l'étoffe ; elles y étaient bien, — heureusement les voleurs ne les avaient pas découvertes !

Pierre se dirigea vers le fleuve, qu'il apercevait à une petite distance, et regarda couler l'eau. Il avait des idées assez vagues sur la géographie, mais il savait, du moins, qu'en remontant le courant,[2] il s'éloignerait de Nantes et qu'il ne pouvait se tromper beaucoup de direction. C'est alors qu'il regretta de n'avoir pas mieux étudié la carte du docteur ! S'il avait appris par cœur toutes les villes par où l'on devait passer pour arriver à Paris, il serait plus à même de demander

[1] *disdained.* [2] remontant le courant, *going up the river.*

son chemin. Tandis qu'il aurait l'air un peu sot en disant : "Par où faut-il prendre pour aller à Paris ?" Pour le moment, son meilleur guide serait sûrement la grande rivière.

Il marcha ainsi pendant trois bonnes heures sans s'arrêter. Puis il fut moins fier ; il était fatigué et il avait faim. Le soleil chauffait fort, et notre voyageur, avisant quelques beaux arbres à une cinquantaine de pas de la route, s'installa[1] à l'ombre[2] et, avant bien longtemps, il s'endormit. Lorsqu'il se réveilla, une grande heure plus tard, il avait encore bien plus faim.

Avec mille précautions, il fit glisser une des pièces blanches hors de la doublure de sa jaquette, en ayant grand soin de voir si personne ne l'observait, précaution un peu tardive,[3] et inutile dans ce coin désert. Puis, avec une aiguille enfilée[4] qu'il avait prise dans le panier de sa pauvre maman, notre petit héros fit quelques points, assez maladroitement,[5] pour refermer de nouveau la doublure. Les héros ne sont pas tenus d'être aussi habiles que les tailleurs ! Cette aiguille, que sa maman avait tenue entre ses doigts, ramena les pensées de l'enfant vers ce jour si triste où, orphelin, il avait suivi le cercueil de la pauvre maman. Quand il se rappela qu'il n'y avait de cela que deux jours, il ne put y croire.

— Ah ! maman, tu verras : je ferai si bien que tu seras contente de moi. Je te promets d'être très courageux ; je te promets de ne pas avoir peur !

[1] *settled himself.* [2] *shade.* [3] *tardy.* [4] *threaded.* [5] *awkwardly.*

Sa maman l'entendait peut-être ; peut-être savait-elle que, dans le cœur de son enfant, il y avait pour elle une grande tendresse, et beaucoup de pitié pour tout ce qu'elle avait souffert !

Se sentant presque réconforté, il reprit son chemin ; et, trouvant un village à peu de distance, il acheta du pain. On peut vivre avec du pain, et heureusement il n'avait pas été élevé à faire le délicat. Tout en dînant, il regardait jouer des gamins ; et bientôt n'y tenant plus, il fourra le reste de son pain dans son paquet et se jetant dans la partie, il s'écria :

— Mais c'est pas comme ça qu'on joue aux billes ! Tiens, vois plutôt...

Les autres le regardaient faire ; et, comme Pierre jouait aux billes comme pas un, tout le monde voulait être de son côté.

La partie fut des plus animées. Pierre, après tout, n'était qu'un enfant ; et les enfants aiment tous à jouer. Il y mettait une telle passion qu'il oublia son uncle, son voyage, ses grandes ambitions ; il ne pensait plus qu'aux billes.

Puis il organisa [1] un jeu de saute-mouton.[2] D'autres enfants s'étaient joints aux premiers ; tous les petits du village s'attroupaient[3] autour du nouveau venu qui savait si bien jouer ! Pierre était tout heureux et fier de son succès. Il y avait déjà longtemps qu'il causait[4]

[1] *arranged.* [2] saute-mouton, *leap frog.*
[3] *gathered around.* [4] *chatted.*

surtout avec lui-même, et, se parler à soi-même, lorsqu'on a dix ans, finit vite par être insuffisant.

On appelait les enfants. Les mamans, sur le seuil[1] de la porte, tenant les tout petits sur le bras, criaient aux autres : "Ohé, Mathurin, Jacques, Pierrot, Madelon, vous n'avez donc pas faim ? v'là la soupe qui refroidit . . ."

Cela rappela au petit orphelin que personne n'était là pour avoir souci[2] de lui ; et, tristement, il alla reprendre son paquet. Il ferait encore un bout de route avant la nuit et chercherait quelque grange hospitalière pour y dormir ; ou, à défaut de grange, le gazon lui suffirait. Heureusement que les nuits de juin ne sont pas trop froides.

Les enfants étaient rentrés chez eux et le village devenait silencieux ; les hommes revenaient du travail, fatigués, et ne faisaient nullement attention à ce petit voyageur au milieu de la route. Le plus grand des garçons pourtant n'était pas encore parti, et regardait le joueur de billes avec une certaine curiosité :

— Et toi, où vas-tu manger la soupe ?

— Il n'y a pas de soupe pour moi, répondit Pierre, j'ai encore du pain que je mangerai un peu plus tard, pour ne pas avoir trop faim la nuit . . .

— Et où coucheras-tu ?

— Ah ! ça, je n'en sais rien. Je voyage. Je vais à Paris.

[1] *threshold.* [2] *care.*

— A Paris ? . . .

— Oui, à Paris. Je devais aller en chemin de fer ; mais on m'a volé mon argent. Aussi, je vais à pied.

Cette chose sembla si extraordinaire au petit paysan qu'il ouvrit de grands yeux ronds, et ne dit plus rien.

— Adieu, camarade. . . C'est égal, nous avons fait une fameuse partie,[1] hein ? Adieu.

Le petit paysan ne dit rien, mais disparut comme par enchantement.

Pierre, qui aurait voulu entendre un " bon voyage ! " au moins de son nouvel ami, fut décontenancé par cette disparition ; et, prenant son paquet, se mit en route assez tristement. Il n'avait pas fait vingt pas que l'enfant le rattrapait[2] et lui faisait rebrousser[3] chemin.

— Tu mangeras la soupe avec nous. Maman veut bien. Elle dit qu'elle n'aime pas les vagabonds, mais tu n'es pas un vagabond, n'est-ce pas ? Viens donc. Nous jouerons encore aux billes avant de nous coucher ; je te ferai une place dans mon lit. Mais viens donc !

Et Pierre se trouva bientôt attablé dans une cuisine de ferme, où il y avait beaucoup de monde. La soupe aux choux[4] sentait bon, et son nouvel ami veilla à ce qu'il en eût une fameuse portion ![5]

Plus tard, tout ce commencement de voyage parut à l'enfant une vraie partie de plaisir.

Marcher, toujours marcher, des jours et des nuits, par

[1] fameuse parti, *good game.* [2] *came up with him.*
[3] *turn back.* [4] *cabbage.* [5] *helping.*

le soleil, par la pluie aussi, cela devenait autre chose qu'une partie de plaisir! Au bout d'une semaine le temps se gâta tout à fait. Alors, il fallait s'arrêter dans une auberge et payer. Cependant, jamais il ne désespéra. Pierre allait toujours, marchait, marchait; mais il le faisait presque machinalement. Il avait éternellement faim; n'osant acheter qu'un peu de pain, il ne pouvait jamais satisfaire aux besoins de son estomac qui se révoltait. Pour bien supporter la grande fatigue de la marche, il aurait fallu une nourriture solide, de la viande, du vin.

Quelquefois, il trouvait une mère de famille qui, attendrie[1] en le voyant si pâle, avec ses yeux d'affamé,[2] lui donnait un bon repas réconfortant. Mais il ne fallait pas compter souvent sur de pareilles aubaines.[3]

La faim et la fatigue finissaient par brouiller[4] ses idées. Il lui semblait que la vie à Saint-Nazaire avec sa pauvre maman était chose arrivée dans une existence antérieure; il n'avait plus qu'un souvenir effacé du docteur Dubois et de ses quatre enfants; il se rappelait à peine sa petite station au village où il avait joué aux billes. Une chose cependant restait dans sa mémoire. Il lui fallait arriver jusqu'à Paris; il fallait, par sa bonne conduite, faire oublier à son oncle la faute de son pauvre papa. Il se jurait de ne vivre que pour une chose: racheter le passé. Son père avait trop aimé le

[1] *touched with compassion.*
[2] d'affamé, *of a famished person.*
[3] *good luck.*
[4] *blur.*

plaisir ; lui tâcherait d'aimer surtout le travail. Il se promit même de ne plus jouer aux billes avec autant de passion que par le passé.

Il regardait ses vêtements qui tombaient en loques, ses souliers percés qui laissaient voir ses pauvres pieds meurtris[1] . . . Pour sûr, son oncle, si jamais il arrivait jusqu'à lui, aurait honte d'un tel neveu.

Un jour vint cependant, où Pierre dépensa ses derniers sous pour acheter du pain. Il souffrait beaucoup. Dans le lointain,[2] au bord de l'eau, il aperçut un grand château ruiné juché[3] sur une haute colline, et ce château lui semblait bâti de marbres précieux semés[4] de diamants et de rubis. Des fées habitaient sûrement ce château ; si au moins elles voulaient bien le secourir !

Il faisait très chaud, et Pierre était fatigué à en mourir. La seule idée qui se dégageait dans le vague[5] de sa pauvre intelligence, c'était l'idée du repos : tomber quelque part, dormir, ne plus se réveiller.

Il quitta le bord de la rivière, enjamba[6] une barrière. Dans un pré,[7] il entrevoyait des meules de foin[8] ; les meules dansaient, dansaient . . . jamais il ne pourrait en atteindre une et la faire tenir en place. Mais, à force de résolution, l'enfant approcha ; la meule voulut bien cesser un instant sa danse folle, et Pierre tomba contre le foin sans connaissance,[9] comme mort.

[1] *bruised.* [2] *distance.* [3] *perched.*
[4] *strewn.* [5] *uncertainty.* [6] *crossed over.*
[7] *field.* [8] meules de foin, *hay stacks.*
[9] sans connaissance, *unconscious.*

On travaillait dans ce pré, qui appartenait à un gros fermier, seulement on travaillait plus loin. Mais le fermier, qui s'appelait Pichon, et qui surveillait tout son monde, vint à passer auprès de la meule.

— Holà ! camarade ! On ne dort pas dans mon pré. Détale ! [1] et plus vite que ça !

Le fermier secoua[2] l'enfant, qui ne bougea pas.[3] Alors, il le souleva[4] dans ses bras. Six mois auparavant,[5] le fermier avait perdu son aîné, un petit garçon de l'âge de Pierre, et il lui semblait le tenir encore dans ses bras, car le petit corps inanimé était presque froid.

Le fermier Pichon était réputé un homme un peu dur, qui faisait marcher son monde à la baguette. Mais aucune femme n'eût porté un enfant avec plus de précautions qu'il ne porta ce garçonnet, qu'il ne connaissait en aucune façon, mais qui lui rappelait son pauvre petit Jean.

— Eh ! la maman, où es-tu donc ?

La fermière regarda, et dit :

— Mais il est mort . . . mort comme . . .

— Comme notre petit Jean, n'est-ce pas ? Mais non, le cœur bat. Il est évanoui, faute d'avoir mangé depuis longtemps.

— Est-ce possible ? Un enfant qui meurt[6] de faim !

[1] *run away.* [2] *shook.*
[3] ne bougea pas, *did not move.* [4] *raised.*
[5] *before.* [6] *dies.*

Bientôt Pierre revint à lui. Il était dans un lit et une jeune femme le soignait.

— J'ai si faim, si faim ! murmura-t-il.

On le fit manger, mais peu à la fois. Et enfin, il s'endormit profondément, d'un bon sommeil calme, qui lui faisait presque autant de bien que les bouchées[1] qu'on lui avait fait avaler.

Pierre ne se réveilla qu'au matin. Et il fut longtemps avant de comprendre ce qui lui était arrivé. Il était bien faible, bien endolori[2] et ça lui souciait fort de se remettre de suite en route.

Lorsque la fermière entra, Pierre la regarda en souriant :

— J'ai presque cru hier que vous étiez maman . . .

— Eh bien ! mon petit homme, je vais faire comme aurait fait ta maman. D'abord, prends-moi cette soupe ; puis nous causerons.

En effet, on causa.

Pierre, une fois de plus, raconta son histoire, et, une fois de plus, on le crut sur parole ; car il y a dans la vérité un accent qui fait qu'elle s'impose. Quand il eut fini, il ajouta :

— Et maintenant, je ne sais plus comment faire pour aller trouver mon oncle, l'avocat.

La Pichonne (c'est comme cela qu'on l'appelait parce qu'elle était la femme de Pichon) réfléchissait en re-

[1] *mouthfuls.*
[2] *sore.*

gardant l'enfant que son mari et elle avaient sauvé[1] d'une mort certaine.

— Écoute, petit. Mon homme est bien disposé pour toi ; mais il n'est pas toujours tendre, et surtout il n'aime pas les inutiles. En ce moment, on embauche[2] tous les travailleurs qui veulent faire une besogne[3] sérieuse ; tu es petit, mais dès que nous t'aurons remis sur pied,[4] tu pourrais très bien aider[5] les hommes. Dis à Pichon : "Je voudrais travailler chez vous," et il ne refusera pas. Il te payera comme les autres, ni plus ni moins. Quand tu auras amassé[6] une petite somme, on te mettra en chemin de fer, et tu iras trouver ton oncle, si bon te semble.[7] Ou bien tu resteras à la ferme et nous ferons de toi un bon cultivateur — les bras manquent à la campagne — et ce ne serait pas par charité seulement qu'on te garderait !

C'était la grande saison de travail aux champs ; et Pierre fut bien aise[8] de prouver qu'il n'était pas un inutile. Il était souvent bien las[9] lorsque venait le soir. Mais il mangeait bien, il se fortifiait, et tout le monde était content de lui.

Il lui vint alors une grande tentation : rester auprès de ces braves gens. Oui, — mais que deviendrait alors sa grande résolution ?

[1] *saved.*
[2] *engage.*
[3] *work.*
[4] remis sur pied, *cured.*
[5] *help.*
[6] *amassed.*
[7] si bon te semble, *if you think it best.*
[8] bien aise, *happy.*
[9] *tired.*

QUESTIONS AND ANSWERS

1. Pierre, en se trouvant seul, fut-il très courageux?

Non, il tremblait si fort qu'il dut s'asseoir.

2. Que se dit-il, une fois la première émotion passée?

Il se dit qu'il se rendrait à Paris seul, et sans argent.

3. Comment pensait-il faire cela?

Il pensait aller à pied. Il était bon marcheur.

4. Etait-il tout à fait sans argent?

Non; il retrouva les pièces blanches que Mme Dubois avait cousues dans sa veste; les voleurs ne les avaient pas découvertes.

5. Comment commença-t-il son voyage?

Il suivit la rivière, en remontant le courant.

6. Combien de temps marcha-t-il?

Trois heures — puis il se sentit fatigué et il avait faim.

7. Que fit-il?

Il glissa une pièce blanche hors de sa cachette et, au prochain village, il acheta du pain.

8. En mangeant, que vit-il?

Des petits garçons qui jouaient. Il se jeta dans la partie, s'écriant: "Mais ce n'est pas comme ça qu'on joue aux billes!"

9. Après la partie de billes que fit-il?

Il organisa un jeu de saute-mouton.

10. Comment la partie fut-elle interrompue?

Les mamans appelèrent les enfants pour manger la soupe.

11. Que lui demanda un des grands garçons?

"Et toi, où vas-tu manger la soupe? et où coucheras-tu?"

12. Que fit le grand garçon?

Il rentra chez lui, et revint vers Pierre.

13. Que dit-il?

"Tu mangeras la soupe avec nous. Maman veut bien."

14. Que fit Pierre?

Il suivit son nouvel ami et entra dans la ferme, où la soupe aux choux sentait bon.

15. Parla-t-il ?

Oui, il raconta son histoire.

16. Le renvoya-t-on de suite ?

Non, on lui donna un lit — et le lendemain, le fermier lui donna quelques indications sur la route à suivre.

17. Comment se sentait Pierre, après une semaine de marche ?

Il était très fatigué ; le temps s'était gâté, il ne trouvait pas toujours un abri la nuit et ses pieds étaient gonflés.

18. Désespéra-t-il ?

Non, tous les matins, sa prière faite, il se remettait en route.

19. Avait-il souvent faim ?

Il avait éternellement faim, car il n'osait acheter qu'un peu de pain, il avait si peu d'argent.

20. Ne trouva-t-il personne pour l'aider ?

Quelquefois, une mère de famille le voyant si pâle, lui donnait un bon repas.

21. Après les pluies, quel temps fit-il ?

Il vint une période de grandes chaleurs, et Pierre marchait surtout la nuit, car il faisait alors moins chaud.

22. Avait-il encore de l'argent ?

Un jour vint où il dépensa ses derniers sous. Il était si las qu'il n'y fit presque pas attention.

23. Qu'arriva-t-il alors ?

Ses idées se brouillèrent — il n'avait qu'un désir, celui de dormir.

24. Continua-t-il pourtant à marcher ?

Oui, jusqu'au moment où il tomba contre une meule de foin sans connaissance.

25. Qui le trouva ?

Un fermier, qui le secoua et lui dit de partir au plus vite.

26. Le fermier Pichon était-il donc sans pitié ?

Non, car il prit Pierre dans ses bras, et le porta à sa femme.

27. Que dit la fermière ?

“Mais il est mort, comme notre petit Jean !”

28. Que fit-elle ?

Elle le coucha dans le lit de Jean; lui ouvrant les dents, elle lui fit boire quelques gouttes de cordial.

29. Enfin se réveilla-t-il ?

Oui, et il était si heureux de se trouver dans un lit qu'il se crut chez lui et il pensa que la fermière était sa maman.

30. Fut-il longtemps malade ?

Quelque temps. Puis il raconta son histoire à la fermière et lui demanda comment il devait faire pour arriver à Paris.

31. Que lui conseilla la fermière ?

“Dis à Pichon : Je voudrais travailler chez vous.” “Il te payera, et quand tu auras assez d'argent, tu prendras le chemin de fer pour aller à Paris.”

32. Suivit-il ce conseil ?

Oui, et il fut très heureux. Il travailla de toutes ses forces, mangea bien et se fortifia à vue d'œil.

CHAPITRE IV.

LE PETIT PRINCE CHARMANT

Le son d'une musique de danse, très gaie et très bruyante, remplissait les salons de M. et Mme Delsart. Dehors, il faisait froid et triste, une tristesse de novembre ; mais au milieu des fleurs, sous l'éclat des lustres[1] déjà allumés quoiqu'il fît encore jour, on ne pensait pas

[1] *chandeliers.*

au ciel gris et au vent aigre.[1] On fêtait le dixième anniversaire de la naissance du petit Maurice Delsart par une matinée costumée.[2]

Les mamans, assises le long des murs, causaient entre elles, et tout en causant, suivaient de l'œil leurs enfants, qui toujours leur semblaient plus jolis, plus mignons et mieux costumés que les enfants des autres.

Ces petits êtres, si admirés de leurs parents, se tenaient assez gauchement, les garçons avec les garçons, les filles avec les filles.

Madame Delsart allait ici et là, grondant les grands garçons qui ne voulaient pas danser.

—Et toi, Maurice, qu'est-ce que tu fais là avec Paul? Il faut danser avec une petite fille, entends-tu?

— Oui, Maman. . .

Maurice, obéissant, alla inviter une petite danseuse; les enfants comptaient la mesure pour ne pas se tromper.

Maurice était un petit bonhomme tout blond, un peu frêle,[3] avec de grands yeux bleus et des cheveux couleur de paille[4] un peu roussie par le soleil. Ç'avait été un crève-cœur[5] pour la maman quand il lui avait fallu couper ces cheveux qui bouclaient[6] naturellement, et qui étaient fins comme de la soie. Mais Maurice avait tant supplié qu'on lui coupât ses boucles que le

[1] *bitter.* [2] matinée costumée, *fancy dress ball.* [3] *frail.*
[4] *straw.* [5] crève-cœur, *heart-break.* [6] *curled.*

père lui avait donné raison. L'enfant était costumé en Prince Charmant; un prince de contes de fées,[1] qui portait de petites culottes[2] en satin blanc brodé d'argent, et un petit manteau sur une épaule, blanc aussi, mais doublé de bleu clair. Ce qui enchantait Maurice, c'était sa petite épée[3] qui pendait au côté ; seulement l'épée se mettait entre les jambes, ce qui gêne pour valser et même pour marcher.

— Mais qu'est-ce qu'ils ont donc ?... répétait Mme Delsart. Son mari qui passait à ce moment lui dit en souriant :

— Ce qu'ils ont ? Ils sont gênés[4] par les grandes personnes ; et, jouer à des jeux bruyants les amuserait bien plus que de danser, comme au cours. Allez toutes, Mesdames, prendre une tasse de thé au buffet, et si, d'ici à dix minutes, vous n'êtes pas assourdies[5] par le bruit de ce petit monde-là — je consens à donner ma langue au chat... tout avocat que je sois !

Les mamans, qui ne s'amusaient pas follement non plus, ne demandaient pas mieux que de quitter leurs chaises ; et bientôt le salon fut abandonné aux petits.

— Viens ici que je te bande les yeux, Maurice.

Bientôt les enfants avaient oublié qu'ils étaient costumés, et jouaient au colin-maillard avec entrain.

Monsieur Delsart ayant mis les petits en branle[6] eut l'idée d'aller fumer dans son bureau. Pour y arriver il

[1] contes de fées, *fairy tales*. [2] *knee breeches*. [3] *sword*.
[4] *embarrassed*. [5] *deafened*. [6] *movement*.

fallait traverser l'antichambre. Entendant du bruit à la porte, il se retourna. Il distingua une voix d'enfant, au milieu des rires des laquais.[1]

— Je veux voir M. Delsart. Il faut que je le voie. Je suis venu de Saint-Nazaire pour le voir ; je vous dis que c'est mon oncle ! . .

La voix indignée de l'enfant s'élevait perçante.[2]

— Faites entrer le prince ! . . Il a un déguisement réussi au moins, celui-là ! Veux-tu dégringoler[3] un peu plus vite que cela — mendiant ! . .

— Qu'est-ce que tout ce bruit ? demanda M. Delsart.

En voyant le maître de la maison, les valets de pied, honteux, se turent. Alors le domestique de l'avocat s'avança :

— Monsieur, le concierge[4] a eu bien tort de laisser monter ce petit vagabond, qui prétend. . .

Le "petit vagabond" qu'on avait fait descendre de force, remonta en courant. Il était tout pâle, et il avait peine à contenir ses larmes.

— Monsieur, Monsieur. . . vous m'écouterez au moins, vous ! Il faut que je voie M. Delsart, il le faut, il le faut ! Voilà des mois que je voyage ; je viens de bien loin, rien que pour le voir — et on me jette[5] à la porte, parce que je suis pauvre et mal vêtu. . .

— Calme-toi, mon petit homme. Je suis M. Delsart ; que me veux-tu ?

[1] *footmen.* [2] *sharp.* [3] *tumble down.*
[4] *porter.* [5] *throw.*

Pierre, car c'était lui, fut tellement saisi,[1] qu'au premier moment il resta sans parole, et devint tout blanc d'émotion. C'était donc là son oncle, l'avocat, qui demeurait dans une si belle maison, et qui recevait des enfants en vêtements d'or et d'argent — il les avait vus, ces enfants, avant d'avoir trouvé le moyen de se glisser dans l'escalier sans être aperçu du concierge ! Comment oserait-il lui parler ?

— Eh bien ? reprit M. Delsart, non sans impatience.

— Monsieur — je voudrais bien vous parler seul.

M. Delsart hésita un instant. Ce petit voyageur détonnait terriblement au milieu des richesses de son logis; mais les yeux de Pierre suppliaient si bien, qu'il céda. Il le fit entrer dans son bureau.

— Je me nomme Pierre Delsart, Monsieur, et je suis le fils de votre frère Maurice Delsart.

Monsieur Delsart, à cette chose extraordinaire, inattendue, se souleva à demi, puis il regarda longuement l'enfant.

— Qu'est-ce qui me prouve que tu es le fils de mon frère ?

— Je vous le dis, Monsieur. Et je n'ai jamais menti.

Il avait un air si fier,[2] que l'avocat eut un demi-sourire et il dit :

— J'avais un frère, il est vrai, mais voilà quinze ans que je n'ai reçu de ses nouvelles.

— Ah ! monsieur, il n'y a pas longtemps que je sais

[1] *frightened.* [2] *proud.*

pourquoi mon papa était toujours si triste ! Maman n'avait jamais voulu[1] me le dire ; mais elle me l'a fait dire, après sa mort, par le docteur. C'est par lui que je sais combien vous aviez à vous plaindre[2] de lui ; et cependant je crois que si vous l'aviez vu, si triste, cherchant[3] toujours quelque moyen de se faire pardonner— et n'en trouvant pas — travaillant dur,[4] mais ne gagnant[5] presque rien, si vous l'aviez vu, mourant . . . je crois vraiment, Monsieur, je crois vraiment, mon oncle, que vous lui auriez pardonné. Et la seule idée de mon pauvre papa, c'était celle-là : se faire pardonner. Moi, je suis encore bien petit, mais je crois pourtant qu'un jour j'arriverai à m'acquitter envers vous de la dette de mon père. Maman, à son lit de mort, m'a chargé de cette tâche. Je ne sais pas comment cela se fera ; j'arrive ici en haillons et vos domestiques ont voulu me jeter à la porte comme un mendiant ; cela semble donc ridicule de vous dire : je veux me rendre utile, vous être bon à quelque chose. Mais, voyez-vous, mon oncle, je suis venu de Saint-Nazaire pour vous dire cela. On m'a volé mon argent à Nantes ; et alors, comme je n'avais presque plus de sous, j'ai voyagé à pied, j'ai marché des semaines, je ne mangeais que du pain ; quand je n'ai plus eu de pain, je suis tombé mourant. De braves gens — ah ! il y en a beaucoup dans le monde — m'ont accueilli,[6] m'ont guéri[7] ; j'ai gagné

[1] *would.* [2] *complain.* [3] *seeking.* [4] *hard.*
[5] *earning.* [6] *welcomed.* [7] *cured.*

chez eux de quoi faire le reste du voyage en chemin de fer. Ce matin, j'ai trouvé votre adresse, et me voici. Me croyez-vous, maintenant, mon oncle ?

— Oh ! mon brave petit Pierre, oui, je te crois, je te crois sans preuves,[1] va ! Et mon pauvre frère est mort . . . et il t'avait donné mon nom. Ah ! mon petit héros ! Écoute, il y a beau temps que je lui ai pardonné, à ton père ; longtemps que je cherchais à découvrir ses traces, sans y réussir ! Il avait pris au pied de la lettre ce que j'avais dit dans ma colère et il n'a plus donné signe de vie. Vois-tu, mon enfant, la colère[2] est une vilaine chose, elle fait du mal aux autres et se retourne souvent contre soi-même . . . Va ! tes chagrins et tes souffrances vont prendre fin. Avant ton arrivée, je n'avais qu'un fils, — j'en ai deux, maintenant.

Et l'avocat prit dans ses bras l'enfant mal vêtu. A ce moment la porte s'ouvrit et Madame Delsart s'arrêta sur le seuil, n'en pouvant croire ses yeux.

— On vous cherche, et vous vous enfermez avec un vagabond.

— Ce vagabond, ma chère amie, est le fils de mon frère.

— Mais vous êtes fou ! . . .

— Nous réserverons la question de ma folie pour plus tard. Je pense que je trouverai, parmi les vêtements de Maurice, quelque chose qui pourrait aller à Pierre.

[1] *proofs.* [2] *anger.*

Madame Delsart se mordit les lèvres, mais elle ne dit plus rien.

Miss Nancy, l'Anglaise qui élevait[1] le petit Maurice, lisait un roman près de sa fenêtre et se leva, tout d'une pièce, à l'approche de M. Delsart. Il lui expliqua en deux mots de quoi il s'agissait. Elle s'écria : — *Good gracious!* . . .

Mais elle trouva de suite ce qu'il fallait. Elle était active et adroite, malgré les gestes un peu raides[2] de tout son corps, fort maigre.[3] Pierre l'observait avec curiosité, n'ayant jamais vu d'être de cette espèce[4] ; le petit nœud très serré de son chignon, la coupe de ses vêtements et les sons baroques[5] qui s'échappaient de sa bouche, le frappaient de stupéfaction. Mais elle avait un bon sourire,[6] et, tout en ne comprenant pas ce qu'elle disait, il lui souriait aussi ; même, il avait parfois envie de rire.

Les vêtements de Maurice étaient bien justes.[7] Mais, comme miss Nancy, après avoir bien lavé notre voyageur, lui passa un costume de marin[8] en laine souple et élastique, cela allait encore. Pierre se regardait dans la glace,[9] ne se reconnaissant pas. Au lieu du petit vagabond aux haillons[10] honteux, il vit un beau petit garçon au visage énergique, aux yeux très noirs,

[1] *was bringing up.*
[2] *stiff.*
[3] *thin.*
[4] *sort.*
[5] *queer.*
[6] *smile.*
[7] *tight.*
[8] costume de marin, *sailor suit.*
[9] *mirror.*
[10] *rags.*

aux cheveux qui bouclaient naturellement; les mains et les pieds de cet enfant du peuple étaient remarquablement petits et bien faits; il chaussa facilement des souliers de Maurice.

M. Delsart, riant de la métamorphose du petit, s'écria gaiement:

— Allons voir maintenant si les domestiques te jetteraient à la porte!

Et, gravement, il repassa par l'antichambre, où les laquais se levèrent à son approche. Et, tenant Pierre par la main, Monsieur Delsart entra au milieu des enfants.

— Je vous amène un nouveau camarade, mes petits amis; et toi, Maurice, voici un grand frère que tu aimeras beaucoup. C'est ton cousin Pierre Delsart. Allons . . . embrassez-vous.

Maurice, s'avança à l'appel[1] de son père. Il était très étonné.

Il avait souvent demandé, en effet, un petit camarade, un frère, — ce n'est pas gai de jouer seul toujours! — et celui-ci lui irait fort bien; il était seulement un peu grand. Maurice l'eût préféré plus petit que lui-même. Un des étonnements du Prince Charmant fut de voir que son nouveau cousin était habillé comme lui-même l'avait été, la veille[2] seulement: cela lui fit plaisir. Maurice était un petit garçon très affectueux, très câlin[3]; aussi, après avoir regardé son nouvel ami avec

[1] *the call.* [2] la veille, *the day before.* [3] *caressing.*

un grand sérieux, il lui jeta les deux bras autour du cou :

— Je suis content que tu sois mon frère ! dit-il.

Pierre aurait bien voulu dire quelque chose de gentil aussi ; mais il était si ému[1] que les paroles restaient dans la gorge.[2] Seulement, il embrassa Maurice bien fort, tout en ne lâchant[3] pas la main de son oncle.

— Là ! Voilà la présentation faite. Maintenant, si nous faisions une grande partie de loup et d'agneau?

— Oui ! . . . oui ! . . . crièrent les enfants, qui aimaient bien mieux les jeux bruyants[4] que les valses ou les polkas.

En un clin d'œil[5] la ronde se forma : Pierre fit le loup pour commencer, et Maurice l'agneau.

M. Delsart observait son neveu. Il avait été élevé en enfant du peuple. Comment se tirerait-il du jeu? Serait-il brusque, brutal? Mais M. Delsart fut bien vite rassuré. Rien qu'à voir la façon dont il ramassa[6] une toute petite fille qui était tombée et qui pleurait, il était évident que Pierre ne serait jamais brutal. L'oncle ne savait pas que, tandis qu'il essuyait les larmes de la mignonne laitière, il pensait à son amie Lisette, dont il gardait toujours la petite poupée en porcelaine : il était sûr que cette poupée lui avait porté bonheur ! . . .

Bientôt ce fut Pierre qui joua avec le plus d'en-

[1] *agitated.* [2] *throat.* [3] *letting go.*
[4] *noisy.* [5] clin d'œil, *moment.* [6] *picked up.*

train. Il n'avait plus peur; il s'amusait beaucoup. Heureusement, les petits bonshommes de dix ans passent vite de l'emotion à l'oubli.

Alors vint le goûter des enfants. Un goûter monstre.[1] Les plus petits étaient attablés[2] et mangeaient gravement. Les mamans leur attachaient leurs serviettes et veillaient aux indigestions possibles. Les plus grands mangeaient debout.[3] Et je vous donne à penser si tous, petits et grands, après tant de belles parties, ne firent pas honneur aux bonnes choses qui couvraient les tables! On était loin du commencement de la fête, où les enfants, gênés par leurs trop beaux costumes, se tenaient en groupes raides et n'osaient s'amuser franchement. Maintenant, tout ce petit monde bavardait, riait aux éclats, s'amusant de tout et de rien. Pierre était déjà l'ami de tout le monde. On l'appelait "Pierre!" par ici, "Pierre!" par là. Le petit homme qui avait, comme nous l'avons déjà vu, un certain penchant à la vanité, tenait déjà la tête haute.

En passant non loin d'un groupe où Mme Delsart causait avec d'autres belles dames, il entendit ces paroles:

— Oh! ce n'est qu'un petit orphelin que mon mari a recueilli[4] par charité . . .

Pour le coup, la vanité de Pierre reçut une piqûre[5]

[1] *immense.* [2] *seated at the table.* [3] *standing.*
[4] *taken in.* [5] *prick.*

qui la dégonfla[1] subitement. Il baissa la tête, et les larmes lui montèrent aux yeux. Mais c'était, au fond, un enfant très raisonnable. Il comprit[2] que la femme de son oncle n'avait aucune raison de l'accepter comme l'avait fait l'oncle lui-même. Il prit une résolution bien ferme : celle de mériter[3] qu'un jour sa tante l'aimât, elle aussi. Ce serait peut-être difficile, mais s'il échouait,[4] il n'y aurait pas de sa faute. Il comprit d'instinct aussi que Mme Delsart était jalouse qu'on s'occupât d'un étranger autant que de son fils, de son joli petit Prince Charmant. A partir de ce moment, Pierre trouva moyen de s'effacer.[5]

On parla longtemps, dans ce petit monde, de la matinée de Maurice Delsart. Jamais, à aucune matinée, on n'avait si bien joué !

QUESTIONS AND ANSWERS

1. Que faisait-on chez Monsieur et Madame Delsart un triste jour de Novembre ?

On fêtait le dixième anniversaire de la naissance du petit Maurice.

2. Comment célébrait-on cet anniversaire ?

Par un bal costumé.

3. Les enfants s'amusaient-ils tous ?

Pas au commencement; ils étaient gênés par leur beaux costumes.

[1] *brought down.* [2] *understood.* [3] *to merit.*
[4] *failed.* [5] *to keep out of the way.*

4. Quel costume portait Maurice ?

Celui de Prince Charmant des contes de fées.

5. Qui mit les enfants en train ?

Monsieur Delsart, en proposant un colin-maillard.

6. Monsieur Delsart resta-t-il avec les enfants ?

Non, il songeait à aller fumer dans son bureau.

7. Y alla-t-il ?

Non, il s'arrêta dans l'antichambre, car il entendit une voix d'enfant, au milieu des rires des domestiques.

8. Qui était cet enfant ?

C'était Pierre, enfin arrivé à Paris.

9. Que fit Monsieur Delsart ?

Il fit entrer Pierre dans son bureau.

10. Que dit Pierre à son oncle ?

Il lui raconta son histoire, la mort de sa maman, et son voyage de Saint-Nazaire à Paris.

11. Que répondit Monsieur Delsart ?

"Je te crois, mon brave petit Pierre. Avant ton arrivée, je n'avais qu'un fils, — j'en ai deux maintenant."

12. Quand Madame Delsart comprit que Pierre allait entrer dans la famille que dit-elle à son mari ?

" Mais vous êtes fou ! "

13. Qui trouva des vêtements pour Pierre ?

Miss Nancy, la gouvernante de Maurice.

14. Monsieur Delsart, prenant Pierre par la main, entra dans le salon ; que dit-il à Maurice ?

"Maurice, voici un grand frère. C'est ton cousin, Pierre Delsart. Embrassez-vous, mes enfants."

15. Que fit Maurice ?

Il jeta les deux bras autour du cou de son cousin, en disant : "Je suis content que tu sois mon frère."

16. Pierre joua-t-il avec les enfants costumés ?

Il joua si bien, qu'il devint le chef de la bande.

CHAPITRE V.

UNE VIE TOUTE NOUVELLE

Deux semaines après l'arrivée de Pierre chez son oncle l'avocat, notre petit homme écrivait au docteur de Saint-Nazaire. C'était l'oncle lui-même qui avait pris la peine de raconter au docteur Dubois les aventures du petit ; et maintenant il avait signifié[1] à son neveu que c'était à son tour de répondre au cordial petit mot que le docteur avait envoyé.

Pierre ne trouvait pas sa tâche très facile. Il écrivait fort mal et faisait des pâtés[2] ; et, comme il ne manquait pas d'amour-propre,[3] il n'aimait pas à comparer son écriture avec l'écriture de Maurice, plus jeune que lui de dix mois. C'est que Maurice avait déjà appris bien des choses que Pierre ignorait[4] encore. Pierre avait été un peu à l'école primaire, mais assez irrégulièrement, dans les derniers temps, à cause de la maladie de sa maman. Maurice prenait des leçons d'un jeune professeur qui venait tous les matins, et il lisait de l'anglais avec miss Nancy. Il faisait tout cela, parce qu'il fallait bien le faire ; non que cela l'amusât le moins du monde, car Maurice aimait beaucoup mieux jouer que travailler. Il faut dire qu'il y a bien des Maurice dans le monde. Le professeur était très content de son nouvel élève,

[1] *ordered.* [2] *blots.* [3] amour-propre, *vanity.* [4] *did not know.*

Pierre ; l'enfant, se sentant en retard, faisait de grands efforts pour rattraper son cousin.

Et voici ce qu'il trouva au bout de sa plume maladroite[1] :

" Monsieur le Docteur,

" Je ne sais pas écrire des lettres ; c'est la première que je fais et vous vous en moquerez peut-être. Mais, au moins, Monsieur, je voudrais bien vous dire que je ne suis pas ingrat. Je pense souvent à ce soir où j'ai dîné avec vous tous, et où madame Dubois a cousu les pièces blanches dans ma jaquette ; sans ces pièces-là je serais mort de faim, pour sûr !

" Ici, il n'y a pas de danger que je meure[2] de faim ! Je ne sais pas si je ne deviens pas gourmand ! Je sais que j'ai toujours peur d'être vaniteux — ce qui serait bien bête, et ce qui m'a déjà joué de vilains tours. Mais quand je me vois dans une glace, j'ai presque envie de m'appeler ' mon prince,' comme le faisaient les voleurs lorsqu'ils se moquaient de moi. Ah ! c'est un fier changement, allez, Monsieur ; et le petit vagabond d'il y a deux semaines est devenu un petit monsieur : seulement je tâche de rappeler au petit monsieur qu'il a failli mourir de faim — et cela fait du bien au petit monsieur . . .

" Tout le monde est très bon pour moi. Seulement mon oncle n'est pas souvent à la maison. Je vis tout

[1] *awkward.* [2] *die.*

le temps avec mon cousin Maurice. Nous nous aimons beaucoup. Je lui raconte tout ce que je faisais là-bas, à Saint-Nazaire, et comment j'ai voyagé tout seul, et comment, à la ferme Pichon, je soignais les bêtes — et il dit toujours "encore! encore!" Sa maman n'aime pas beaucoup que je lui raconte ces choses-là. La maman de Maurice ne m'aime pas, et ça c'est très naturel. Mais elle ne me chasse pas. Elle m'a dit même un jour, quand je l'appelais "Madame": "Tu peux m'appeler ma tante."

"Monsieur le docteur, voilà que j'ai couvert deux feuilles de papier, et tout de même je ne vous ai pas fait de lettre. J'ai raconté des bêtises[1]; c'est parce que je ne sais pas encore comment cela se fait, une lettre. Quand le professeur, qui est content de moi, me l'aura appris, je vous en enverrai[2] une — la plus belle que je pourrai. Jusqu'alors, au moins, vous saurez que je vous suis bien reconnaissant, à vous, et à madame Dubois, et à vos enfants.

"PIERRE DELSART.

"Si vous allez encore à la vieille maison, dites à Lisette, s'il vous plaît,[3] que je garde sa petite poupée. Maurice et moi nous lui avons fait un joli lit, avec une coquille de noix[4]; c'est miss Nancy qui nous a montré comment cela se faisait. Maurice aime beaucoup que

[1] *nonsense.*
[2] *will send.*
[3] s'il vous plaît, *if you please.*
[4] coquille de noix, *nutshell.*

je lui raconte comment nous jouions ensemble sur le palier, Lisette et moi."

Pierre, qui ne savait pas faire les lettres, avait pourtant bien raconté comment se passait sa vie dans la maison de son oncle. Maurice et lui étaient perpétuellement ensemble ; et Maurice n'aurait plus su comment se passer de son cousin. Ils faisaient des parties de tout genre, entre les leçons ; et, lorsqu'il y avait un peu de soleil, ils jouaient surtout dehors, sur la grande terrasse. Cette terrasse était formée par le toit d'une écurie, car M. et Mme Delsart avaient chevaux et voitures. Ils occupaient le premier étage d'une grande maison, avenue Friedland ; et derrière, on voyait des jardins.

Certes, Pierre était reconnaissant, très heureux d'être logé dans une si belle maison, de jouer avec son cousin, et de faire son éducation avec lui. Mais il y avait pourtant des moments où il lui semblait être prisonnier, dans une tour enchantée, comme les princesses des contes de fées. Il étouffait[1] ; il avait besoin de plus d'air qu'on n'en pouvait respirer[2] dans ce bel appartement bien chauffé.[3] Il avait aussi — sans bien s'en rendre compte[4] — besoin de plus d'affection, d'embrasser[5] quelqu'un comme, dans le temps, il embrassait sa maman. Alors, il se mit à aimer son cousin de toutes

[1] *suffocate.* [2] *breathe.* [3] *warmed.*
[4] s'en rendre compte, *understanding it.* [5] *to kiss.*

ses forces ; seulement, avec un petit garçon comme lui-même, il ne savait pas bien comment le montrer. Maurice était bien plus caressant que lui, et souvent, il lui disait, le petit câlin : "Tu ne m'aimes pas, Pierre !" Et Pierre disait toujours : "Mais si, je t'aime tout plein." Mais il le disait tranquillement ; et alors on se remettait à jouer ou à travailler.

Les jours heureux étaient ceux où M. Delsart trouvait moyen de passer une heure avec les gamins. Alors, les livres étaient jetés de côté, les jouets[1] abandonnés ; et Maurice grimpait[2] sur les genoux de son père, tandis que Pierre se tenait debout devant lui.

Et on causait[3] . . . on causait ! L'avocat savait parler aux enfants, chose que ne savent pas toutes les grandes personnes. Il grondait[4] parfois, mais doucement, en homme qui sait que les petits ne peuvent pas être parfaits. Le jeune professeur se plaignait[5] de Maurice ; et, un jour, le papa lui dit très sérieusement :

— Tu es encore bien petit, Maurice ; mais, enfin, ce que tu es maintenant, tu le seras probablement plus tard. Et j'aurais un bien gros chagrin si mon fils ne me faisait pas honneur !

— Je n'aime pas cette conversation-là . . . dit le petit malin en faisant une si drôle de mine que son père ne put s'empêcher de sourire.

— Je me doute vaguement que tu en préfèrerais une

[1] *playthings.* [2] *climbed.* [3] *talked.*
[4] *scolded.* [5] *found fault with.*

autre. Je suis pourtant bien forcé de te dire quand tu me fais de la peine . . .

— Je ne t'en ferai plus, mon petit père chéri ; je ferai mes devoirs aussi bien que Pierre. Là, es-tu content ? Viens jouer aux soldats ; et tu me raconteras les batailles de Napoléon.

Les jours où Monsieur Delsart n'entrait pas [1] dans la chambre des enfants se passaient d'une façon un peu monotone ; la promenade après le déjeuner avec miss Nancy ; puis la leçon d'anglais, le jeu, le dîner. Après le dîner, les enfants restaient quelquefois une demi-heure au salon. Jamais sa tante ne jouait avec Pierre.

Pierre se disait, en lui-même, que c'était bien naturel que sa tante ne l'aimât pas, mais il en souffrait tout de même, sans pouvoir mettre sa souffrance en paroles. Jamais l'idée de se plaindre [2] ne lui fût venue, par exemple ; et de quoi, en effet, se fût-il plaint ! M[me] Delsart le faisait habiller comme son fils, l'admettait à sa table ; il recevait des leçons, tout comme Maurice ; il aurait dû se trouver bien heureux. Mais souvent il se promettait que, lorsqu'il serait un homme, il gagnerait beaucoup d'argent pour rendre à M[me] Delsart ce qu'il lui coûtait.

Cette pensée avait pris possession du petit Pierre, et le rendait très sérieux ; trop sérieux pour un enfant. Mais les orphelins sont bien forcés, parfois,[3] de cesser trop tôt d'être de vrais enfants.

[1] n'entrait pas, *did not come in.* [2] *to complain.* [3] *sometimes.*

Un soir, en particulier, ces idées tourmentaient Pierre, pendant que Maurice bavardait avec sa maman, et lui racontait les petits événements de la journée. Et, comme à chaque instant, le nom de Pierre revenait sur les lèvres du petit garçon, sa mère le posa à terre.

— Tu es impatientant[1] avec ton Pierre, — Pierre ici, Pierre là ! Est-ce que tu es un bébé, qu'il te faut toujours suivre quelqu'un ?

Mme Delsart aurait voulu rattraper[2] ses paroles ; mais il était trop tard. Pierre, qui feuilletait un livre, tout en suivant vaguement le bavardage de Maurice, regarda sa tante avec un grand sérieux ; et, de ses yeux trop pleins, deux grosses larmes tombèrent sur une belle image. Il en eut honte,[3] et, avec son mouchoir, il essuya soigneusement le livre ; il craignait que sa tante ne le grondât, mais elle n'en fit rien. Alors, de son côté de la table, Pierre dit très doucement :

— Madame, voulez-vous que je m'en aille ? La Pichonne, là-bas, m'a bien dit que peut-être on ne m'aimerait pas ici, parce que Paris est une grande ville, où il y a toujours de la bousculade,[4] et où je serais de trop sans doute ; elle m'a dit que je pourrais rentrer chez eux. Il y a, même l'hiver, du travail : changer la litière[5] des vaches, soigner les cochons, l'aider, elle, à faire le beurre . . . Voulez-vous que je m'en aille, Madame ? Plus tard, quand je serai grand, je tâcherai de gagner

[1] *annoying.* [2] *to take back.* [3] *ashamed.*
[4] *hustling.* [5] *bedding for animals.*

de l'argent ; je mettrai tous mes sous de côté, pour vous rendre ce que vous avez dépensé pour moi.

Pierre disait tout cela bien tranquillement, sans s'étonner qu'on ne l'aimât pas. Mais Maurice, trop surpris d'abord pour bien comprendre, s'élança enfin, et jeta ses deux petits bras autour du cou de Pierre.

— Je ne veux pas que tu t'en ailles, je ne le veux pas ! . . . Qu'est-ce que je ferais donc sans toi, maintenant ! Il ne fallait pas me donner un grand frère si on devait me l'ôter ensuite ! J'irai avec toi, si tu vas chez la Pichonne, et moi aussi je soignerai les cochons et les bœufs . . .

Et le petit trépignait[1] et sanglotait. Sa mère eut toutes les peines du monde à l'apaiser,[2] et ce ne fut qu'en lui promettant que Pierre resterait, qu'elle put enfin le calmer. Alors elle se tourna vers Pierre, et lui dit :

— Toi, tu prends tout au tragique ; c'est peut-être parce que tu te poses en héros, avec tes aventures ! Moi, j'aime les enfants qui sont des enfants, et qui ne parlent pas de gagner de l'argent et de payer des dettes. C'est pourtant vrai que cela m'agace,[3] d'entendre toujours parler de Pierre, Pierre . . . Mais, parce que je suis agacée, cela ne veut pas dire que je sois fâchée de t'avoir ici, n'est-ce pas ? Tu pourrais me comprendre si tu voulais, puisque tu es raisonnable. Tâche de le faire. Tu resteras avec Maurice parce qu'un enfant

[1] *stamped.* [2] *to quiet.* [3] m'agace, *irritates me.*

seul s'ennuie, et que je ne veux pas que mon fils s'ennuie. Maintenant, quant à prétendre que je t'aime, que tu es pour moi comme un autre enfant, non ! Si tu veux que je t'aime, tâche de gagner mon affection.

— J'essayerai, ma tante.

Pierre avait dit cela avec une telle émotion, un tel désir d'être aimé, lui aussi, comme Maurice était aimé, que Mme Delsart en fut touchée. Elle resta un moment indécise ; puis se mit à rire. Vraiment, cela l'amusait. Elle s'écria :

— Eh bien ! viens m'embrasser, mon neveu ! Qui sait si, un jour, je ne me figurerai[1] pas que tu es le frère de Maurice . . . Là là, c'est bon ! Allez vous coucher tous deux, et soyez bien sages.

QUESTIONS AND ANSWERS

1. Que fit Pierre pendant les premières semaines de sa nouvelle vie ?

Il travailla fort pour rattraper son cousin qui était plus avancé que lui, ayant toujours eu des professeurs.

2. Ne devait-il pas écrire au bon docteur ?

Oui, et la tâche lui fut difficile.

3. Que raconta-t-il au docteur ?

Toute sa vie nouvelle, ses études, son affection pour son oncle et son cousin, et sa peur de sa tante, qui ne l'aimait pas.

4. Pierre était-il heureux ?

Oui, mais il y avait des moments où il lui semblait être prisonnier ; il avait besoin d'air et d'affection.

[1] *will imagine.*

5. Quels étaient les jours heureux ?

Les jours où Monsieur Delsart trouvait moyen de passer une heure avec les gamins.

6. Maurice aimait-il le travail ?

Non, il aimait surtout jouer.

7. Son père était-il satisfait ?

Non, il faisait doucement des reproches à son fils.

8. Que disait le père de Maurice à Pierre ?

"Aime bien ton cousin ; aime le plus que toi-même."

9. Comment se passaient les jours ordinaires ?

Le matin, la leçon du professeur ; les devoirs à faire ; la promenade avec miss Nancy ; la leçon d'anglais ; le jeu, puis le dîner.

10. Madame Delsart s'occupait-elle de Pierre ?

Non, elle caressait beaucoup son fils et ne faisait pas attention à Pierre.

11. Que se disait Pierre ?

Que c'était bien naturel que sa tante ne l'aimât pas, mais il en souffrait.

CHAPITRE VI.

MAURICE TOMBE MALADE

Vers la fin de l'hiver, le petit Maurice fut souffrant. Il n'avait rien de particulier, aucune maladie déterminée ;[1] mais des accès[2] de fièvre[3] qui venaient sans cause apparente. "Il a grandi trop vite," disait le médecin. Et le fait est que les petites jambes s'étaient fort allongées,[4] et que la figure, qui était restée longtemps celle d'un petit enfant, changeait de caractère ;

[1] *determined.* [2] *attacks.* [3] *fever.* [4] *lengthened.*

les bonnes joues[1] roses étaient pâles et maigres, et de grands cercles se voyaient autour des yeux. Il ne travaillait pas, et ne tenait plus à jouer. Mais il voulait que Pierre prît sa leçon tout près du lit, ou du fauteuil[2] où on l'installait.

— Tu auras tout le temps de me rattraper[3] maintenant, disait-il. N'en fais pas trop, dis ! car, alors, ce serait à moi à te rattraper, et ce ne serait pas là mon affaire.

Mme Delsart n'était plus mondaine[4] du tout ; elle ne voulait aller nulle part, et restait des journées entières auprès de son fils. Elle ne savait pas très bien le soigner,[5] parce qu'elle n'en avait pas beaucoup l'habitude ; elle faisait de son mieux, et riait avec l'enfant de ses propres maladresses. Mais elle aimait mieux lui mettre une chemise à l'envers, que de voir miss Nancy la lui mettre à l'endroit.

Maurice ne voulait pas permettre à Pierre de le quitter. Les deux enfants bavardaient ensemble, et la maman les laissait faire. Car, elle-même, lorsqu'elle avait raconté une histoire, presque oubliée, n'avait plus grand'chose à lui dire ; tandis[6] que Pierre n'en finissait pas de raconter les choses qu'il avait vues. Ce qui amusait Maurice, plus que tout le reste, c'était ce qui se faisait à la ferme Pichon. Il fallait toujours

[1] *cheeks.* [2] *armchair.*
[3] *to catch up with.* [4] *worldly.*
[5] *to take care of.* [6] *whereas.*

recommencer : décrire la grande cuisine[1] qui servait de salle à manger,[2] la table immense en bois blanc,[3] les jambons,[4] les bouquets d'oignons, les herbes odoriférantes[5] qui pendaient[6] des solives du plafond. Puis la mère Pichon, qui servait la soupe, une soupe aux choux qui sentait bon.

— Je voudrais en manger . . . disait alors le petit malade.

Mme Delsart supportait beaucoup mieux la présence de Pierre qu'elle ne l'avait fait dans les commencements.

— Je crois que j'aime bien être un peu malade, dit un jour Maurice, voyant tout son monde autour de lui. Son père, dès qu'il était libre, accourait[7] ; sa mère était assise dans un grand fauteuil ; Pierre, juché[8] au pied du lit ; miss Nancy, dans un coin.

— Je crois bien, petit paresseux, plus de leçons, plus de devoirs !

— Ça, c'est vrai, répondit l'enfant, trop sincère pour ne pas admettre la paresse comme une cause de bien-être. Mais, je ne voulais pas dire cela, au juste . . . et tu sais, papa, je ne tiens pas à ce que Pierre me dépasse ;[9] aussi, quand je serai bien et fort de nouveau, je ferai tous mes devoirs, tu verras ! Mais, ce que je

[1] *kitchen.*
[2] salle à manger, *dining room.*
[3] bois blanc, *pine.*
[4] *hams.*
[5] *sweet smelling.*
[6] *hung.*
[7] *came quickly.*
[8] *perched.*
[9] me dépasse, *get ahead of me.*

voulais dire, c'est que maintenant le salon n'est plus au salon, il est ici ! C'est ça que j'aime. On peut embrasser une maman en robe de chambre bien mieux que quand elle vous dit : “ Tu me chiffonnes [1] mes dentelles ” . . . pas vrai, maman ? — Puis toi, tu laisses tes vilains papiers ; et Pierre me raconte la Pichonne et la ferme . . . c'est ça qui est amusant ! Quel dommage [2] que tu sois un avocat, papa ! Vois-tu, si nous avions eu une grande ferme à nous, et des cochons, et des vaches, et des poules . . . et maman pour nous apporter de la piquette [3] . . .

— Merci bien, dit en riant Mme Delsart ; je ne me vois pas en fermière.

— Ah ! je sais bien que ça ne se pourrait pas. On ne peut pas avoir tous les bonheurs.

M. Delsart semblait réfléchir ; puis il dit, en jouant avec les mains trop blanches et trop maigres de son fils :

— Si tu voulais bien manger ce qu'on t'apporte, et prendre toutes tes médecines, nous pourrions peut-être te montrer une vraie ferme. Que dirais-tu, si j'écrivais au fermier Pichon de vous faire une place, à tous deux, pour les vacances de Pâques ?

Maurice devint rouge de plaisir.

— Tu ferais cela, papa ?

Mme Delsart s'écria :

— Mais, jamais de la vie ! Jeter [4] un enfant délicat,

[1] *tumble.* [2] *pity.*
[3] *sour wine.* [4] *throw.*

qui relève de maladie,[1] au milieu de paysans ! Vous n'y pensez pas . . .

— J'y pense si bien, ma chère amie, que le docteur et moi nous avons parlé longuement de la chose. Il ne s'agit naturellement pas d'enlever Maurice de son lit, par ce mauvais mois de mars, pour le transporter à la ferme ; mais Pâques ne sera que tard cette année, et si Maurice veut bien tâcher[2] de manger un peu . . .

— Maman, s'écria l'enfant les yeux tout brillants, je crois que j'ai faim. Si tu me faisais donner un œuf à la coque[3]?

Mme Delsart fut si heureuse de lui voir prendre son œuf, de bon cœur, qu'elle en riait d'aise.[4]

— Vois-tu, lui dit son mari, vois-tu, les enfants malades devinent[5] parfois ce qui pourrait les guérir.[6]

A partir de ce moment, les deux garçons ne parlaient plus que des vacances[7] de Pâques.[8] Maurice se remettait petit à petit. Avant longtemps il put reprendre, en partie, sa vie d'autrefois ; mais on ne le forçait nullement à travailler. Ce fut lui-même, un jour, qui demanda à faire une dictée avec Pierre, parce qu'il ne voulait pas être dépassé. Les deux cousins eurent juste le même nombre de fautes, et Maurice, alors, recommença à faire ses devoirs. Il les fit même beaucoup

[1] rèleve de maladie, *getting over an illness.* [2] *try.*
[3] œuf à la coque, *boiled egg.* [4] *contentment.*
[5] *guess.* [6] *cure.*
[7] *holidays.* [8] *Easter.*

mieux qu'auparavant,[1] non pas qu'il aimât l'étude plus que de raison ; mais, à l'avenir,[2] il voulait marcher avec son cousin ; il eût été très humilié de voir Pierre entrer au lycée[3] dans une classe où il n'aurait pas pu entrer avec lui. Puis, travailler à deux est bien moins ennuyeux que travailler seul. M. Delsart fut très heureux de ce changement ; il dit un jour à Pierre :

— Tu vois, mon petit homme, que tu m'es utile !

Si Pierre fut joyeux d'entendre ces paroles, je vous le laisse à penser !

QUESTIONS AND ANSWERS

1. Vers la fin de l'hiver qu'arriva-t-il ?

Maurice tomba malade. Il avait trop grandi.

2. Qui le soigna ?

Sa mère, qui n'était plus mondaine dutout.

3. Et que faisait Pierre ?

Il restait toujours avec son cousin, lui racontant toutes ses aventures.

4. Lesquelles plaisaient surtout à Maurice ?

Tout ce qui se rapportait à la ferme Pichon.

5. Madame Delsart supportait-elle mieux la présence de Pierre ?

Oui ; elle comprenait que sans lui Maurice se fût ennuyé.

6. Que proposa Monsieur Delsart ?

D'écrire au fermier Pichon de faire place aux deux enfants chez lui pour les vacances de Pâques.

7. Que fit Maurice ?

Il devint rouge de plaisir.

[1] *before.* [2] *future.* [3] *school.*

8. Que dit Monsieur Delsart à sa femme ?

"Vois-tu les enfants malades devinent parfois ce qui pourrait les guérir."

9. A partir de ce moment quel sujet de conversation intéressait surtout les deux enfants ?

Ils ne parlaient que des vacances de Pâques.

10. Maurice se mit-il à travailler ?

Oui, de bon cœur pour rester au niveau de Pierre.

11. Monsieur Delsart fut-il content de ce changement ?

Oui, et il dit à Pierre : "Tu vois, mon petit homme, que tu m'es utile !"

CHAPITRE VII.

A LA FERME PICHON

Par une belle matinée d'avril, un monsieur et deux enfants descendirent[1] à la station[2] d'Amboise. Monsieur Delsart avait tenu sa promesse : il menait[3] les cousins passer leurs vacances à la ferme Pichon. Pierre était devenu tout silencieux. Il reconnaissait si bien le pays ! Il se revoyait, trébuchant[4] à chaque pas, en haillons, les pieds meurtris, le désespoir dans l'âme.

Il lui vint un sentiment de reconnaissance[5] qui valait bien une prière et qui lui fit monter les larmes aux yeux. Il ne savait pas dire ce qu'il sentait en ce moment, mais

[1] *got down.* [2] *railway station.* [3] *was bringing.*
[4] *stumbling.* [5] *gratitude.*

il prit[1] la main de son oncle et la caressa. L'oncle savait très bien à quoi pensait l'enfant.

Le fermier s'était un peu fait tirer l'oreille[2] pour recevoir les deux cousins. Il n'avait pas l'habitude de prendre des pensionnaires[3] chez lui, et sa ferme était une ferme sérieuse où tout le monde travaillait dur et où personne n'avait le temps de s'occuper de petits Parisiens. Et, quand un paysan a dit "Parisien," il a tout dit; un Parisien ne peut-être qu'une bête de luxe encombrante[4] et inutile.

Mais une gentille lettre de Pierre avait complètement gagné[5] la fermière, qui avait un faible[6] pour l'enfant mourant qu'elle avait rappelé à la vie. Puis le petit garçon promettait que ni lui ni son cousin ne donneraient d'embarras.[7] Il connaissait bien toutes les habitudes de la ferme, puisqu'il y avait travaillé : il y travaillerait encore, et Maurice aussi. Seulement Maurice ferait moins de besogne que lui, parce qu'il avait été malade et qu'il n'était pas fort.

Puis la Pichonne calculait qu'avec le prix de la pension — un beau prix, ma foi ! — elle agrandirait son poulailler.[8] Son mari ne fut pas insensible à ce dernier argument, car les poulets de sa ferme avaient une certaine réputation dans le pays. On pourrait peut-être

[1] *took.*

[2] Le fermier s'était un peu fait tirer l'oreille, *it had been somewhat difficult to persuade the farmer.*

[3] *boarders.* [4] *in the way.* [5] *won over.*

[6] *weakness.* [7] *trouble.* [8] *hen house.*

s'arranger avec ces "gens de Paris" pour des envois réguliers de volaille,[1] de beurre et d'œufs.

La fermière avait mis sa robe des dimanches pour recevoir les Parisiens, et se tenait sur le seuil de la maison lorsque la voiture roula dans la cour.

M. Delsart fut très satisfait de l'aspect de la ferme. On entrait par une grande porte en bois ; la cour était très propre. La maison, basse et vaste, bien séparée des autres bâtiments,[2] qu'on apercevait plus loin, était ombragée par de beaux arbres ; des poules se promenaient ; un grand chien vint flairer[3] les voyageurs ; on ne voyait aucun de ces tas de fumier[4] qui, si souvent, défigurent l'approche des fermes. Le soleil donnait à la vieille maison, et à la belle jeune femme, son dernier né[5] sur le bras, un air de gaieté et de prospérité. M. Delsart fut aussi poli avec la Pichonne qu'il l'aurait pu être avec les plus grandes dames ; et la fermière, bien à son aise, rieuse, répondait sans le moindre embarras :

— En voilà un changement, mon petit Pierrot ! — Ah! Monsieur, si vous l'aviez vu, quand mon mari me l'a apporté dans ses bras... il était blanc comme mon tablier ; nous avons cru un moment que jamais il n'en reviendrait. C'est drôle comme on s'attache aux êtres qu'on sauve...

— On aime bien aussi ceux qui vous sauvent, dit Pierre en lui jetant les bras autour du cou.

[1] *poultry.* [2] *buildings.* [3] *to smell.*
[4] tas de fumier, *dung hills.* [5] dernier né, *last born.*

Puis ce fut le tour des petits, qui d'abord, ayant peur, restaient dans un coin, le doigt à la bouche. Mais Pierre les appela tous par leurs noms. Il les reconnaissait bien, lui ; mais quant à eux, ce fut plus long : c'est que Pierre était devenu un petit monsieur pour eux !

Maurice ne quittait pas son cousin d'une semelle ;[1] il était un peu dépaysé.[2] Il n'avait jamais vu une ferme; et la grande cuisine, toute nue, avec ses chaises de paille et ses jambons pendus au plafond, son énorme cheminée avec un grand pot en fer suspendu au-dessus du feu — tout cela l'étonnait, et il ne savait au juste comment répondre à la fermière qui parlait un peu haut et avait des gestes un peu brusques. Mais il se fit bientôt à tout cela, et trouva le lait crémeux[3] qu'elle servit dans des bols et le pain bis,[4] dont elle coupa d'énormes tranches,[5] beaucoup meilleurs que tout ce qu'il avait mangé depuis bien longtemps.

M. Delsart visita la petite chambre en haut, où l'on avait installé deux couchettes[6] bien blanches, fit compliment à la fermière de la propreté de sa maison, admira la vacherie,[7] le poulailler, et fit si bien que la Pichonne confia à son mari que l'oncle du " petit " était très bien pour un Parisien.

M. Delsart regardait la figure pâle de Maurice, et lui dit :

[1] d'une semelle, *least little bit.* [2] *out of his element.*
[3] lait crémeux, *creamy milk.* [4] pain bis, *brown bread.*
[5] *slices.* [6] *little beds.* [7] *cow shed.*

— Tu sais, mon enfant, que si la campagne t'amuse moins que tu ne l'espérais tu pourras nous revenir de suite. Ce que nous voulons, c'est ton bonheur, ta santé surtout. As-tu peur de rester ?

— Non, papa : Pierre est là. Nous nous amuserons bien, va ! Seulement . . . seulement, il faut d'abord que je m'habitue.[1]

Alors M. Delsart se tourna très sérieusement vers Pierre :

— Toi, Pierre, tu sembles plus âgé que tu ne l'es vraiment, parce que, déjà, il t'a fallu agir[2] et penser par toi-même. Tâche donc d'agir en petit homme encore une fois. Je te confie ton cousin ; souviens-toi qu'il n'est pas fort comme toi, et qu'il ne faut pas qu'il se fatigue. S'il n'est pas tout à fait heureux ici, tu m'écriras de suite. C'est entendu ?

— Oui, mon oncle. Mais nous nous amuserons tous deux, j'en suis bien sûr[3] ! Je lui montrerai comment traire les vaches[4] et chercher les œufs[5] dans le poulailler.

Une heure plus tard, M. Delsart, après avoir visité toute la ferme, bien embrassé les enfants, après leur avoir fait de nouvelles recommandations, les laissait à leur vie de campagnards.

Il faisait très beau. Pendant toutes les vacances de Pâques il n'y eut des averses[6] que de temps à autre,

[1] *get accustomed to.* [2] *act.* [3] *sure.*
[4] traire les vaches, *milk the cows.* [5] *eggs.* [6] *showers.*

et, quand on est paysan, une averse ne compte guère. Pierre et Maurice furent paysans avec passion. Dès le second jour, Maurice n'avait plus peur, et marchait comme un homme au milieu du troupeau de vaches. Il lui semblait que le jour ne commençait jamais assez tôt pour ce qu'il avait à faire ; par exemple, lorsqu'arrivait le soir, il tombait de sommeil.

Les petits Parisiens ne donnèrent aucun mal[1] ; ils s'amusaient tout seuls, et Pierre, qui avait pris à cœur les recommandations de son oncle, veillait sur Maurice. Un de leurs grands bonheurs, c'était d'aider la Pichonne dans sa laiterie.[2]

Sur des planches toujours propres, de grandes jattes[3] de lait reposaient pendant que la crème jaune se formait à la surface ; puis on écrémait avec soin, et enfin on battait le beurre.[4] Il fallait voir avec quelle conviction les petites mains s'acharnaient[5] à ce travail ! Et c'était un vrai travail, qui fatiguait même un peu. Mais après, on avait un bien bel appétit ! Quant à Maurice, ses joues prenaient des couleurs, et ses bras des muscles.

Tout le monde aimait ces deux enfants ; mais peut-être le petit Maurice était-il le favori. Un instant, Pierre en eut un peu de dépit, car, en somme,[6] on le connaissait, lui, depuis plus longtemps ; il avait travaillé

[1] aucun mal, *no trouble.*
[2] *dairy.*
[3] *milk pans.*
[4] battait le beurre, *churned the butter.*
[5] *persevered.*
[6] en somme, *after all.*

avec les hommes, et il était des leurs. Mais, bientôt, il eut honte de ce dépit[1]; il tâcha de comprendre que la gentillesse prend toujours les cœurs, et Maurice était bien gentil, bien câlin. Lui, ne savait pas caresser, comme le faisait son cousin; il en souffrait un peu — mais on ne force pas sa nature.

Les grands travaux qui se faisaient dans les champs, à cette saison, n'étaient pas de ceux auxquels les enfants pouvaient aider,[2] comme ils l'auraient pu faire à la moisson,[3] par exemple; aussi restaient-ils surtout autour de la ferme. Ils s'intéressaient beaucoup aux animaux. Il fallait les voir s'occuper des volailles qu'on engraissait,[4] changeant l'eau, balayant. Puis ils jetaient des grains dans la cour, et s'amusaient de l'empressement glouton des poules qu'on laissait en liberté. Il y avait des couvées de petits poussins[5] tout drôles, couverts de leur duvet[6] jaune clair, qui suivaient leur mère. Une poule avait couvé des canards, et les canetons s'obstinaient à aller à l'eau, ce qui faisait jeter des cris d'effarement[7] à la poule.

Tous les matins, ils cherchaient les œufs frais pondus, et les apportaient à la Pichonne qui, le plus souvent, les expédiait à Paris; mais elle en gardait toujours pour le déjeuner de ses petits pensionnaires.

Elle leur avait confié la garde[8] spéciale d'une jeune

[1] *annoyance.* [2] *help.* [3] *harvest.* [4] *fattened.*
[5] couvées de petits poussins, *broods of little chickens.*
[6] *down.* [7] *horror.* [8] *care.*

vache qui commençait seulement à donner du lait, et ils furent bien fiers quand la fermière leur dit qu'aucune de ses bêtes n'était aussi bien soignée que celle-là. C'était une jolie génisse[1] blanche avec une étoile[2] brune sur la tête et quelques taches de la même couleur sur sa robe lustrée. Elle connaissait les garçonnets et leur tendait le museau[3] quand ils s'approchaient d'elle; aussi il n'y avait pas de gâterie qu'ils ne lui fissent. Ils allaient au loin cueillir du trèfle[4] dont elle était très friande, et la menaient paître dans le meilleur paturage[5] de la ferme. Puis il y avait leur jardin à cultiver. Pierre et Maurice bêchaient, plantaient, arrachaient les mauvaises herbes. Les heures s'écoulaient ainsi sous le ciel capricieux du printemps. Personne n'aurait cru que Maurice relevait de maladie[6]; il n'avait jamais été si heureux.

M. Delsart avait exigé des enfants que, tous les jours, ils écrivissent quelques lignes ; cela ferait une sorte de journal qu'ils devaient envoyer tous les trois ou quatre jours. Maurice, lorsque venait le soir, avait si hâte[7] de se coucher, que le plus souvent Pierre tenait la plume, et racontait leur vie.

Seulement, les vacances ne pouvaient pas durer éternellement, et le jour du départ arriva, au grand désespoir de tout le monde. M. Delsart, très occupé,

[1] *heifer.* [2] *star.* [3] *nose.* [4] *clover.* [5] *pasture.*
[6] relevait de maladie, *was getting over an illness.*
[7] *hurry.*

ne put[1] venir chercher les enfants, et ce fut sa femme qui arriva un beau matin. Mme Delsart était venue avec l'intention d'être fort aimable; elle avait apporté des cadeaux pour chacun des petits Pichons.

En examinant son fils, en le voyant si fortifié, Mme Delsart se tourna vers la fermière et s'écria en lui tendant la main :

— Oh ! madame, je vous suis bien reconnaissante. Si vous l'aviez vu il y a deux mois ! Nous croyions le perdre . . . et c'est affreux de voir dépérir[2] un enfant.

— J'en sais quelque chose, madame, repondit la fermière, qui pensait à son petit Jean qu'elle avait perdu.[3] Elle ajouta : Et Pierre ! est-il assez solide ?

— Oui, oui, mais Pierre n'avait pas été malade, lui. Alors, comme si elle se rappelait sa présence, elle l'embrassa au front.

Enfin, il fallut dire adieu, et la Pichonne en avait le cœur gros,[4] tout comme les enfants, car elle s'était fort attachée à tous deux. Au moment où l'on montait en voiture, la fermière prit le petit Pierre à part et lui dit:

— Tu sais, Pierrot, si tu es malheureux avec cette belle dame-là, viens me trouver ; il me semble que tu m'appartiens[5] un peu, et tu serais fermier comme nous autres. Elle vous a des airs, cette tante de Paris ! C'est pas comme l'oncle, qui n'est pas fier, lui ! Enfin, souviens-toi, petit !

[1] ne put, *could not.* [2] *fade away.* [3] *lost.*
[4] *heavy heart.* [5] m'appartiens, *belong to me.*

— Merci, maman Pichon ! je m'en souviendrai. Mais, si ma tante ne m'aime pas maintenant, elle m'aimera peut-être un jour. Nous verrons bien !

Et, bravement, le petit homme monta dans la voiture et s'assit[1] en face de sa tante. Aussi longtemps qu'ils purent[2] voir la ferme, les cousins envoyèrent des adieux à la Pichonne en agitant[3] leurs mouchoirs. Ils avaient été si heureux, pendant plus de trois semaines, à la ferme !

QUESTIONS AND ANSWERS

1. Qu'arriva-t-il, une belle matinée d'Avril ?

Un monsieur et deux enfants descendirent à la station d'Amboise.

2. Qui était ce monsieur et ces enfants ?

Monsieur Delsart avec Maurice et Pierre.

3. Où allaient-ils ?

A la ferme Pichon pour passer les vacances de Pâques.

4. Qui les reçut à la ferme ?

La Pichonne, qui avait mis sa robe des dimanches.

5. Maurice eut-il peur ?

Un peu, et il ne quittait pas son cousin.

6. Après avoir visité la ferme, où alla Monsieur Delsart ?

Voir la petite chambre des enfants, où l'on avait installé deux couchettes bien blanches.

7. Que dit Monsieur Delsart à son fils, le voyant si silencieux ?

Que si la campagne ne l'amusait pas il pourrait retourner à Paris.

8. Que répondit Maurice ?

"Non, papa, je n'ai pas peur — Pierre est là. Seulement il faut d'abord que je m'habitue."

[1] *sat.* [2] *could.* [3] *waving.*

9. Maurice s'habitua-t-il à la campagne?

Dès le second jour, il marchait au milieu du troupeau de vaches.

10. Quelle était l'occupation préférée des enfants?

Aider la Pichonne dans sa laiterie.

11. Aimait-on les enfants à la ferme?

Tout le monde les aimait; mais peut-être Maurice était-il le favori, car il était plus caressant que Pierre.

12. Que faisaient-ils, le matin?

Ils cherchaient les œufs frais pondus et les apportaient à la fermière.

13. Qu'avait exigé M. Delsart?

Que tous les jours ils écrivissent quelques lignes; cette espèce de journal devait être envoyé tous les trois ou quatre jours.

14. Lequel tenait généralement la plume?

Pierre, parce que Maurice tombait de sommeil.

15. Virent-ils arriver le jour du départ avec plaisir?

Ce fut un chagrin pour tout le monde.

16. Que dit Madame Delsart à la fermière?

"Oh! madame, si vous aviez vu Maurice il y a deux mois! Nous croyions le perdre."

17. Que dit la fermière à Pierre?

"Tu sais, si tu es malheureux avec cette belle dame-là, viens me trouver."

CHAPITRE VIII.

LA VIE DE TOUS LES JOURS

QUAND il fallut reprendre[1] la vie de tous les jours, les leçons régulières, les promenades avec miss Nancy, Pierre et Maurice trouvèrent la chose dure. Je dois

[1] *to take up again.*

dire que Pierre n'était guère plus sage que son petit cousin.

M. Delsart lui en fit des reproches, car il était habitué à le trouver fort raisonnable. Au lieu de ne voir dans la gronderie[1] très amicale de son oncle qu'un sincère intérêt, il se dit : "Mon oncle croit avoir acheté ma sagesse en m'adoptant ; je n'ai pas le droit d'être paresseux ou inattentif ; on me paye pour servir de modèle à Maurice."

Le plus grand défaut de Pierre était d'avoir une trop bonne opinion de lui-même ; quelquefois cela prenait la forme de vanité, un besoin de voir les gens[2] autour de lui s'occuper de sa petite personne, le distinguer des enfants ordinaires. Cette vanité lui avait joué un si vilain tour, au début[3] de ses voyages, qu'il s'en était à peu près guéri. Maintenant, son orgueil tenait à ce que l'on reconnût[4] sa supériorité. Être grondé, tout comme Maurice, avoir même des pensums[5] à faire, humiliait cet orgueil ; et plus il se sentait humilié, plus il méritait d'être grondé.

Ce qui le fit revenir[6] à de meilleurs sentiments, ce fut de voir que Maurice, encouragé par son mauvais exemple, ne travaillait plus guère ; il voulait jouer tout le temps. Un jour, Pierre surprit[7] un curieux regard, moitié moqueur, moitié triomphant, de Mme Delsart, et l'entendit dire à son mari :

[1] *scolding.* [2] *people.* [3] *beginning.* [4] *acknowledged.*
[5] *punishments, tasks.* [6] *come back.* [7] *detected.*

— Eh bien ! il m'a tout l'air de faire assez triste figure,[1] votre petit héros !

M. Delsart ne répondit pas ; mais il regarda Pierre d'un air si triste, que celui-ci aurait voulu se jeter dans ses bras et lui promettre de mieux faire à l'avenir. Mais son orgueil l'en empêcha. La résolution était prise tout de même, et il fit de son mieux pour oublier les délices de la ferme Pichon et rattraper le temps perdu.

Il commençait à faire très chaud. Mme Delsart n'avait plus ni dîners ni soirées ; elle s'occupait de ses toilettes d'été et bâillait souvent. Mme Delsart trouvait que la nature avait mal fait les choses en introduisant dans l'année une saison où l'on a trop chaud, et où l'on ne danse plus. Mais juillet approchait, et il fallait s'occuper de l'installation d'été. Le médecin recommandait l'air de la mer pour Maurice. Les deux garçons ne songeaient plus qu'aux bonnes parties à faire sur la plage.[2] Miss Nancy les quittait pour rentrer à Londres, où elle devait se marier. Un beau jour elle embrassa les enfants et leur dit "Good-bye, my darlings !"

M. Delsart consola sa femme du départ de miss Nancy, et tâcha de lui persuader que la femme de chambre[3] pourrait suffire au service de tous. "Les enfants n'ont pas besoin d'être surveillés[4] ; ils s'amuse-

[1] triste figure, *sorry figure.* [2] *beach.*
[3] femme de chambre, *maid.* [4] *watched.*

ront toute la journée à courir, pieds nus, sur le sable,[1] et sauront bien rentrer à l'heure des repas. Ils n'abuseront pas plus de leur liberté, au bord de la mer, qu'ils n'en ont abusé à la ferme Pichon, n'est-ce pas, les enfants ?"

Pierre et Maurice, très fiers de la confiance qu'on leur témoignait,[2] promirent tout ce qu'on voulait. Mme Delsart trouvait qu'on traitait beaucoup trop ces petits-là comme des hommes ; mais, enfin, elle serait là. L'idée de Mme Delsart en bonne d'enfants fit sourire son mari. Lui, très occupé pour le moment, ne devait passer que les dimanches avec sa famille.

Cette vie de bains de mer était tout autre chose que la vie de la ferme, mais elle avait bien son charme aussi. La plage était très étendue,[3] toute piquée[4] de petites cabines[5] blanches, tandis qu'un grand casino dominait, d'un peu haut, tout le monde des baigneurs et des baigneuses.

A l'heure du bain, c'était un va-et-vient[6] perpétuel ; des cris, des appels,[7] des groupes qui couraient vers la vague[8] en se tenant par la main, puis des éclaboussements,[9] des rires, des effarouchements[10] de petits enfants qui avaient peur, qui se débattaient[11] en hurlant.[12]

Ce qui était bien amusant, c'était de voir des mes-

[1] *sand.* [2] *showed.* [3] *stretched far and wide.*
[4] *dotted.* [5] *bathing houses.* [6] va-et-vient, *going hither and thither.*
[7] *calls.* [8] *wave.* [9] *splashings.*
[10] *terrors.* [11] *struggled.* [12] *screaming.*

sieurs en costume de bain se promenant sur des périssoires, des petits bateaux minces[1] et longs qui dansaient sur les vagues. Ces périssoires, souvent se retournaient,[2] jetant le baigneur à l'eau.[3] Les enfants apprenaient[4] à nager.[5] Maurice y mettait beaucoup de bonne volonté,[6] mais sa tête avait une tendance à descendre sous l'eau et ses pieds à battre l'air.[7]

Après le bain et le déjeuner, les deux enfants étaient libres de jouer, ou de s'installer à l'ombre et lire quelque joli livre.

Quelquefois on jouait en bande.[8] Il se trouvait beaucoup d'enfants à l'hôtel où les Delsart logeaient. Pierre, qui se trouvait être le plus âgé de la bande, en était le général. Il dirigeait les travaux[9] de cette architecture de sable qui, de tout temps, a passionné les petits "travailleurs de la mer": ces beaux forts, ces châteaux entourés de fossés[10] pleins d'eau, bâtis avec tant de soin, comme si, quelques heures plus tard, la marée[11] ne devait pas tout détruire.

Ce que le général Pierre ne permettait pas, par exemple, c'était la cruauté. Les enfants sont souvent de petits bourreaux.[12] Un des plus grands ayant arraché les pattes[13] à un crabe qu'il avait pris, Pierre, qui avait

[1] *narrow.*
[2] *turned over.*
[3] à l'eau, *in the water.*
[4] *were learning.*
[5] *to swim.*
[6] bonne volonté, *good will.*
[7] battre l'air, *beat the air.*
[8] en bande, *altogether.*
[9] *works.*
[10] *moats.*
[11] *tide.*
[12] *executioners.*
[13] *claws.*

horreur qu'on fît souffrir de pauvres bêtes qui ne peuvent se défendre, fit mettre le petit garçon en quarantaine. Personne ne devait lui parler, ni l'admettre à jouer avec la bande. Au bout de deux jours, l'enfant, qui s'ennuyait terriblement, demanda grâce, promit tout ce que Pierre voulut, et, en manière d'excuse, dit qu'on ne lui avait jamais défendu d'arracher les pattes aux crabes; que, puisqu'ils ne criaient pas, il croyait que cela ne leur faisait pas mal.

A partir de ce jour, je vous prie de croire qu'aucun de ces enfants-là ne se permit de faire du mal aux bêtes; même à celles qui ne pouvaient par crier, n'ayant pas de voix.

Un jour où il faisait très chaud Pierre et Maurice emportèrent chacun un livre, et allèrent à la recherche d'un peu d'ombre.

De chaque côté de la plage, des falaises montaient doucement. Il y avait de grands rochers qui donnaient une belle ombre épaisse, puis, au pied des falaises, des anses[1] tapissées d'un sable doré.

— Viens, Pierre! dit Maurice. J'ai découvert de là-haut une petite anse, où on serait très bien. Il doit y faire bien plus frais qu'ici.

— Non, non! Tu sais bien qu'on nous a défendu d'aller dans ces coins, d'où on ne peut plus sortir, une fois que la marée monte un peu. Quant à descendre d'en haut, tu sais bien que ce ne serait pas possible:

[1] *sandy places protected by the rocks.*

c'est comme une muraille[1] de maison. Non, restons ici, il y fait très bon.

Maurice se résigna, mais pas de bon cœur.

On était pourtant bien à l'ombre dans le coin choisi par Pierre ; le sable était doux, et des quartiers de roche, par ci par là, pouvaient servir ou de sièges ou de tables, à volonté. Pierre s'était jeté à plat ventre, son livre posé devant lui, ses mains enfoncées dans ses cheveux tout frisés ; un pied battait la mesure, et il lisait avec délices. Une fois qu'il était bien en train de lire, il n'entendait plus rien ; il oubliait le monde extérieur; il ne savait plus du tout où il était. Il avait déjà commencé la merveilleuse histoire de *Simbad le marin* qu'il lisait pour la première fois, et il lui semblait être de moitié dans ses aventures.

Le livre de Maurice le passionnait beaucoup moins. Bientôt il le jeta de côté, pour lire avec son cousin ; mais ce n'était pas commode.[2] Alors il voulut causer ; mais Pierre était si absorbé qu'il répondait à peine, et les conversations de ce genre manquent d'intérêt. Alors il reprit son livre, mais décidément, l'histoire ne l'amusait pas. Maurice eut un instant l'idée de retourner à l'hôtel chercher un autre livre. Puis il se décida à aller regarder, de là-haut, l'anse qui était comme une salle pour les fées. Il n'y descendrait pas, bien sûr, mais il pouvait au moins aller encore une fois la voir.

Il se leva, jeta un regard à son cousin, plus absorbé

[1] *wall.* [2] *easy.*

que jamais, et dont la jambe nue seule remuait; puis il grimpa[1] le long du rocher,[2] sans que Pierre se doutât[3] le moins du monde qu'il se trouvât seul avec Simbad le marin.

Il en était au moment où Simbad et ses compagnons, après le naufrage, abordent à une petite île noire, ou ce qu'ils prenaient pour une île. Ils y font du feu, et voilà l'île, une énorme baleine,[4] incommodée par la chaleur, qui plonge[5] et jette à l'eau les imprudents naufragés. A cette conclusion inattendue, Pierre éclata de rire,[6] tout haut.

Il lui sembla que quelque chose répondait à son rire, quelque chose qui ressemblait à un cri de terreur. De suite Pierre bondit; il avait cru reconnaître la voix de Maurice. Encore un peu hébété[7] par sa longue lecture, Pierre regarda autour de lui. Maurice avait disparu.

Alors, comme dans un éclair, le sens de la réalité lui revint. Il n'hésita pas un instant. Il savait parfaitement ce que signifiait ce cri, et d'où il venait. Il monta la falaise en courant.

QUESTIONS AND ANSWERS

1. Quand Pierre et Maurice reprirent la vie de tous les jours furent-ils raisonnables?

Non, Pierre pas plus que son cousin.

[1] *climbed.* [2] *rock.* [3] se doutât (douter), *had any idea.* [4] *whale.* [5] *plunged into the water.* [6] éclata de rire, *laughed aloud.* [7] *dazed.*

2. Comment Pierre revint-il à de meilleurs sentiments ?

Il vit que Maurice, encouragé par son mauvais exemple, ne travaillait plus du tout.

3. Pourquoi étaient-ils si peu sages ?

Il leur manquait l'air et la liberté de la ferme.

4. Pourquoi miss Nancy quitta-t-elle les enfants ?

Elle les quittait pour retourner à Londres, où elle devait se marier.

5. Le docteur recommanda-t-il un changement d'air pendant l'été ?

Oui, on devait partir pour le bord de la mer.

6. La vie au bord de la mer valait-elle la vie de la ferme ?

Les enfants regrettaient la ferme, mais ils étaient très heureux au bord de l'eau.

7. Après le bain, que faisaient les enfants ?

Ils pouvaient jouer, ou s'installer à l'ombre pour lire quelque joli livre.

8. Qu'arriva-t-il un jour qu'ils lisaient à l'ombre des rochers ?

Maurice ne s'intéressait pas à son livre et il quitta Pierre sans rien dire.

9. Pierre s'en aperçut-il ?

Non, il lisait l'histoire de Simbad le marin qui le passionnait.

10. Qu'arriva-t-il ?

Il riait tout haut des aventures de Simbad lorsqu'il crut entendre un cri de terreur.

11. Où était Maurice ?

Il avait disparu et Pierre s'élança à sa poursuite.

CHAPITRE IX.

L'ACCIDENT

Du haut du rocher, Pierre, se penchant,[1] regarda. Sur le sable, le sable en poussière d'or, comme disait Maurice, le petit garçon gisait,[2] immobile. Pierre l'appela, mais aucune réponse ne vint. Malgré la distance, il vit que son cousin était tout blanc. Était-il mort ?

Personne ne répondit aux cris de Pierre. Pour obtenir du secours[3] il faudrait aller jusqu'à la plage ; car, par cette grande chaleur, il n'y avait guère chance de trouver des promeneurs sur la falaise. En un instant Pierre calcula le temps qu'il mettrait pour aller jusque-là, et pour en revenir. Il n'y fallait pas songer.[4]

Ce qui préoccupait le petit garçon c'était la marée montante. Il connaissait bien, pour l'avoir souvent observée, la façon dont les vagues montaient, montaient, si doucement souvent qu'on s'y laissait prendre ; une vague forte et large, suivie d'autres qui semblaient impuissantes à arriver jusqu'à la marque de la première ; puis tout d'un coup une qui arrivait de loin et qui faisait sauver,[5] avec des cris, les enfants qui jouaient, et les mamans installées[6] sur des chaises. C'est que c'est traître, la marée ! Et ce que regardait

[1] *leaning over.* [2] *lay.* [3] *help.*
[4] *dream.* [5] *run away.* [6] *settled.*

Pierre, les yeux dilatés[1] par la terreur, c'était la marque laissée par la dernière vague: cette marque touchait presque à l'endroit où était tombé Maurice. Dans dix minutes l'anse serait presque pleine d'eau. Or, pour aller et venir de la plage, il savait qu'il faudrait plus de dix minutes.

Une fois sa résolution prise, Pierre n'hésita pas un instant. Il n'y avait qu'une chance[2] de sauver son cousin, c'était de descendre auprès de lui et de le porter hors de l'atteinte de la marée. Restait à descendre.

Il se sentait très calme; il n'avait pas peur... Mais il fit un petit bout de prière, très fervente, parce qu'il savait que, si le pied lui manquait, il pourrait bien se tuer.

Puis il commença la descente.

Il ne s'agissait pas de trembler[3] maintenant. Il tâcha de ne penser qu'au meilleur endroit où trouver un appui[4]; toute son intelligence, toute sa volonté, se concentraient dans cet effort.

D'abord la chose fut aisée; le haut de la falaise, déchiqueté,[5] offrait toutes les facilités voulues. Mais bientôt il se trouva au bord de ce qu'il avait lui-même appelé "une muraille de maison."

Vue de près, la muraille était moins glissante qu'il ne l'avait cru. Seulement, pour aller, d'un fragment

[1] *dilated.* [2] *chance.*
[3] il ne s'agissait pas de trembler, *it was no time for trembling.*
[4] *footing.* [5] *broken in places.*

de roche saillante à un autre, il fallait parfois un effort inouï[1]; une de ses jambes tâtait[2] dans le vide, pendant que l'autre restait sur un bout de roche, et que les mains se cramponnaient[3] si fort que le sang jaillissait.

Mais Pierre ne sentait aucune douleur. Il voulait arriver jusqu'à Maurice; il n'avait que cette préoccupation-là. Bien lui prit d'être[4] bon gymnaste, vigoureux et prudent; car, si quelqu'un avait vu cet enfant de loin, il eût fait l'effet d'une mouche sur un mur. Arrivé à mi-hauteur, il crut qu'il allait avoir le vertige; la tête lui tournait : il avait eu le tort de regarder tout en bas. Il ferma alors les yeux, et resta immobile quelques instants, sachant qu'il serait dangereux de continuer sa route dans de telles conditions. Lorsqu'il les rouvrit, il était de nouveau maître de lui; il s'imposa comme règle de ne regarder que son rocher.

Il avançait pourtant, très lentement, mais il avançait. Il lui sembla même que la descente devenait un peu moins difficile, les anfractuosités plus rapprochées, lorsque, tout d'un coup, il sentit une sueur froide lui perler au front.[5] Arrivé à un fragment de roche qui formait une marche plus large que les autres et où les deux pieds posaient en même temps, ce qui ne lui était pas encore arrivé, il vit que la muraille, au-dessous de cette petite plate-forme, se dérobait, s'évasait[6] et, toute

[1] *unheard of.* [2] *felt for.* [3] *clung.*
[4] bien lui prit d'être, *it was a good thing for him that he was.*
[5] perler au front, *start on his forehead.* [6] *curved inward.*

lisse, léchée par les grandes marées d'hiver, n'offrait plus le moindre appui. Il était perché à une hauteur encore assez considérable ; il ne pouvait plus penser à remonter — du reste ses forces s'épuisaient [1] — et comment descendre maintenant ? comment arriver jusqu'à Maurice ?

A ce moment, il osa enfin regarder Maurice. Il jeta un petit cri de terreur. Il avait mis plus de temps qu'il ne croyait à descendre jusqu'à sa plate-forme, quoique, en somme, la falaise à cet endroit ne fût pas extrêmement haute. Déjà la marée, qui semblait monter si lentement, si doucement, était arrivée jusqu'à l'enfant, immobile et tout pâle ; déjà les vagues lui léchaient [2] les pieds, et même les jambes, jusqu'aux genoux. Arriverait-il à temps — et comment ?

Pierre, alors, calcula la distance qui le séparait de l'anse. Il était au-dessus de l'eau ; sa chute serait amortie. Il s'élança dans le vide, et tomba avec un grand bruit d'éclaboussement.

Un peu étourdi,[3] mais sain et sauf, Pierre se releva. Il était bien tombé, et malgré la lourdeur de ses vêtements mouillés, il arriva en trébuchant, à courir vers Maurice.

Prendre l'enfant doucement dans ses bras, le tirer hors de l'eau, le déposer tendrement sur le sable sec, ne fut que l'affaire de quelques secondes. Pierre vit que son cousin s'était, en tombant, cassé le bras gauche.

[1] *were giving way.* [2] *licked.* [3] *stunned.*

Pierre, qui avait été si brave jusqu'alors, se mit à pleurer. Maurice cependant n'était qu'évanoui, mais n'allait-il pas mourir faute de soins ? Pierre, hors de lui, courait dans l'étroit espace que la marée lui laissait, cherchant un moyen d'appeler au secours. Il agitait follement son mouchoir.

Autour d'un côté de l'anse, le côté opposé à celui par lequel Pierre était descendu, se trouvait comme une frange noire de roches jetées les unes sur les autres. Ces roches sortaient à moitié de l'eau, et Pierre se dit que, tout au bout, il aurait plus de chances d'attirer l'attention que dans le creux[1] profond de l'anse.

Ce n'était pas chose facile de sauter de rocher en rocher, par-dessus les flaques[2] d'eau ; et, plus d'une fois, Pierre tomba en se meurtrissant les genoux et les mains. Mais il avait bien le temps de s'occuper de ces bagatelles-là : il les sentait à peine ! Il voulait arriver tout au bout de la muraille de rochers, et il y arriva, non sans peine.

Alors, se dressant sur la dernière roche, toute glissante, il agita son mouchoir trempé par l'eau de mer, en criant de toutes ses forces.

Et toujours, on ne venait pas ! Sa voix, maintenant, était coupée[3] de sanglots et il sentait ses forces l'abandonner. Il continuait machinalement à agiter son mouchoir en se disant que peut-être, pendant ce temps, Maurice se mourait ! . . .

[1] *hollow.* [2] *puddles.* [3] *was broken.*

Enfin, une barque, qu'il n'avait pas vue parce qu'elle venait derrière lui, glissa tout près de son rocher, et une voix d'homme lui dit :

— Mais qu'as-tu, mon enfant, que fais-tu donc là ? . . .

— Ah ! Monsieur, ah ! Madame . . . vite, vite . . . Maurice . . . il se meurt, il est tombé de là-haut.

Il était hors de lui,[1] le pauvre enfant, se sentant subitement faible. C'est qu'aussi, l'attente[2] avait été bien longue !

— Prends-le dans tes bras, mon ami, dit une douce voix de femme ; il va se trouver mal.[3]

Pierre connaissait le jeune couple ; on disait à l'hôtel que c'était des jeunes mariés. Ils s'en allaient souvent en barque ; le mari ramait.[4] Elle prit l'enfant dans ses bras et l'enveloppa d'un petit châle blanc, car il grelottait[5] dans ses vêtements mouillés. Son mari sauta à terre et souleva le plus doucement possible le petit blessé.

Comment cela est-il arrivé ? demanda le jeune homme.

— Voilà, Monsieur, nous lisions à l'ombre, là-bas. Puis, tout d'un coup,[6] j'entendis un cri. Maurice m'avait quitté ; il avait eu envie que nous nous installions dans cette anse — on peut y aller par en bas quand la mer est loin — et je n'avais pas voulu ; c'était défendu. J'ai compris tout de suite. Je l'ai

[1] hors de lui, *out of his head.* [2] *waiting.*
[3] trouver mal, *faint.* [4] *rowed.*
[5] *shivered.* [6] tout d'un coup, *all of a sudden.*

vu en bas, tout blanc, et la marée montait. Il n'y avait pas le temps d'aller jusqu'à l'hôtel ; alors je suis descendu pour que la mer ne le prenne pas.

— Descendu . . . comment ? par où ?

— Mais par là, répondit Pierre en désignant la muraille de rocher ; et il ajouta : C'est moins difficile que ça n'en a l'air.

La jeune mariée, du bras qu'elle avait libre, attira de nouveau Pierre et l'embrassa. D'un regard, elle montra à son mari les jambes et les mains de l'enfant, écorchées et saignantes. Pierre, qui lui voyait des larmes aux yeux, crut qu'elle pensait que Maurice était perdu, et il dit d'une voix tremblante de terreur :

— Il n'en mourra pas, Madame, n'est-ce pas qu'il n'en mourra pas ? . . .

Tout un rassemblement[1] s'était formé aux abords[2] de l'hôtel. Mme Delsart, effrayée de la longue absence des enfants, envoyait à leur recherche. Lorsque, de loin, elle aperçut Maurice inanimé dans les bras du Parisien, elle jeta un cri terrible :

— Il est mort, il est mort !

— Nullement, Madame. Voyez, il a repris connaissance. Seulement, il souffre un peu, il s'est cassé le bras ; mais vous savez qu'un bras cassé, cela se remet facilement.[3]

Le monsieur faisait de son mieux pour rassurer la

[1] rassemblement, *gathering*. [2] aux abords, *the vicinity*.
[3] se remet facilement, *is easily mended*.

mère terrifiée. Il déposa l'enfant sur un lit et, de suite, demanda l'adresse de M. Delsart. Il pensait à tout; la dépêche[1] arriverait à temps pour que le père pût prendre le train du soir, et amener un chirurgien.[2] En attendant, il ferait prévenir le médecin de l'endroit. Alors, sa femme et lui se retirèrent, non sans avoir embrassé de nouveau Pierre, à qui personne autre ne songeait.

Il restait à regarder son cousin qui s'agitait en gémissant[3]: chaque gémissement lui faisait un mal atroce. Tout d'un coup, Mme Delsart vit Pierre. Elle se retourna, furieuse.

— Va-t-en ! C'est toi qui l'as mené[4] au danger; c'est ta faute s'il est blessé[5]; s'il meurt,[6] ce sera à toi que je le devrai. Je te déteste. Va-t-en; mais va-t'en donc !

Pierre la regardait, très effrayé.[7] Jamais il n'avait vu une colère pareille. Il ne lui vint même pas à l'idée de dire : "C'est moi qui l'ai sauvé."

Il s'en alla, ayant froid au cœur, avec le sentiment d'une injustice atroce, dont il ne savait comment se défendre.

On avait transporté le lit de Maurice dans la chambre de sa mère. Pierre se réfugia dans la chambre à côté qu'il avait partagée avec son cousin. Il s'assit dans un coin, trop malheureux même pour pleurer.

[1] *telegram.* [2] *surgeon.* [3] *moaning.* [4] *led.* [5] *wounded.* [6] *dies.* [7] *frightened.*

A travers la muraille[1] très mince, il entendait des pas, il devinait que le médecin était là et qu'il faisait mal à Maurice, dont les cris arrivaient jusqu'à lui. Cela le fit pleurer ; et, la joue appuyée au mur, il disait tout haut : "Maurice, Maurice !..." comme si son cousin avait pu l'entendre.

Alors il se fit moins de bruit à côté ; Maurice ne criait plus. Et Pierre, restait là tout seul, ne songeant même pas à bouger de sa chaise.

Il avait très mal à la tête et il était horriblement triste. Plus il songeait à cette injustice cruelle de sa tante, plus il en souffrait, et plus aussi l'indignation s'éveillait[2] en lui. Ce n'est pas qu'il se fît à lui-même une grande idée de ce qu'il avait accompli pour sauver Maurice : cela lui semblait tout simple et tout naturel. Mais il avait conscience d'aimer Maurice autant qu'il eût pu aimer un vrai frère. Et, être chassé de la chambre où son cousin souffrait, le révoltait.

Il s'en voulait[3] de n'avoir rien trouvé à dire à Mme Delsart, d'avoir eu peur. Puis, comme il était très raisonnable pour son âge, il chercha à comprendre pourquoi la mère de Maurice avait été si cruelle pour lui ; elle voyait son fils blessé, mourant peut-être, et elle s'imaginait que c'était par sa faute, à lui.

Mais non, il n'arrivait pas à la justifier ! Elle aurait dû chercher à se renseigner sur les causes de l'accident. Elle avait été injuste, cruellement injuste, et cette in-

[1] *wall.* [2] *awoke.* [3] Il s'en voulait, *was angry with himself.*

justice venait de ce qu'elle le détestait. Il n'y a rien qui attriste les enfants comme ce sentiment d'injustice ; et plus le temps passait, plus cela faisait mal au pauvre Pierre.

Tout en ruminant ces choses, l'enfant finit par s'assoupir,[1] sans songer à quitter sa chaise, la tête appuyée[2] contre le mur. Personne n'avait pensé à lui ; il était resté tout seul pendant ces heures lugubres.

Lorsque Pierre se réveilla, il faisait nuit. Se trouver ainsi seul "dans le noir" lui fit d'abord un peu peur, comme dans le temps où il était petit ; mais il eut vite honte de cette faiblesse. De nouveau il entendit du bruit dans la chambre à côté, et il crut reconnaître la voix de son oncle. Il se leva, mais non sans peine, car il avait mal partout ; sa tête bourdonnait,[3] et tout son petit corps souffrait ; chaque mouvement était douloureux.

Très doucement, il ouvrit la porte ; et, comme une grande lumière arrivait jusqu'au milieu du corridor, il comprit que la porte d'à côté était ouverte. Il se glissa sans bruit jusque-là et s'effaça[4] vite dans l'ombre, car on faisait sortir sa tante, qui pleurait. Alors il s'aventura[5] un peu plus près.

Son oncle était debout auprès du petit lit, et un monsieur inconnu préparait des morceaux de linge et

[1] *to doze.* [2] *leaning.* [3] *buzzed.*
[4] *hid himself.* [5] *ventured.*

d'autres affaires, dans un coin ; il était aidé par le médecin que Pierre avait vu plus d'une fois à l'hôtel. L'enfant eut un mouvement de joie insensée, car il entendit Maurice crier :

— Je veux Pierre, je veux Pierre !

— Me voici.

Pierre, sans bruit, s'était glissé auprès du lit, et de suite les deux enfants se tenaient la main. Maurice trouvait cela très naturel. Ils ne se disaient rien, mais ils se regardaient.

— Faites sortir cet enfant, dit le grand chirurgien de Paris, d'un air bourru.[1] Si j'ai renvoyé la mère, ce n'est pas pour laisser entrer un gamin.

— Va-t'en, Pierre, lui dit son oncle, il ne faut pas que tu restes, et il y a beau temps que tu devrais être couché.

Pierre sentit les larmes lui monter aux yeux. Ce n'était pas dit de la même façon que le "va-t'en" de sa tante ; mais c'était le même mot.

— Je ne veux pas qu'il s'en aille[2] ! s'écria le petit malade.

— Monsieur, dit Pierre, je vous promets d'être bien sage ; je ne dirai pas un mot. Seulement je lui tiendrai la main, et ça lui donnera du courage.

Le chirurgien regarda l'enfant. Evidemment il se connaissait en physionomies, car il dit d'une ton tout changé :

[1] *gruff.* [2] *go away.*

— Tu peux rester, mon petit.

Et tout le temps, pendant qu'on remettait le pauvre bras cassé, et que Maurice souffrait cruellement, Pierre ne broncha[1] pas. Il tenait la main de son cousin; les deux enfants ne cessèrent de se regarder, les yeux dans les yeux. Une fois, Maurice, à bout de forces, jeta un cri terrible, et Pierre se sentit devenir tout étrange.[2]

— Il va se trouver mal, dit le chirurgien, qui avait fini, et qui donnait des ordres pour l'arrangement de l'appareil.[3]

— Non, Monsieur, non. Maurice a encore besoin de moi.

— C'est fini, mon petit homme, ton frère ne souffrira plus.

Le chirurgien les prenait pour deux frères ; cela fit plaisir à Pierre.

Il savait bien qu'on n'avait plus besoin de lui. On arrangeait les oreillers de Maurice ; et déjà le calme du sommeil se voyait sur la petite figure blanche et tirée.

— On peut faire revenir Mme Delsart.

Pierre, lorsqu'il entendit ces mots, embrassa son cousin, qui n'avait plus besoin de lui ; et, sans bruit, sans que personne fît attention à lui, il se glissa hors de la chambre, juste à temps pour éviter sa tante.

Bien sûr, son oncle était prévenu[4] contre lui ; il pensait, comme sa femme, que c'était à cause de lui que Maurice s'était cassé le bras.

[1] *flinch.* [2] *queer.* [3] *splints.* [4] *prejudiced.*

Pierre n'avait plus la force de s'indigner contre cette injustice, plus cruelle pourtant que toutes les autres. Il se traînait à peine, et des frissons lui couraient par tout le corps ; il avait froid et très chaud en même temps ; jamais il n'avait senti rien de pareil. Il ne songea même pas à se déshabiller, même pas à allumer la bougie ; le noir lui était bien égal maintenant : tout lui était égal.

Il se sentait seul, absolument seul dans le monde. L'image de sa mère surgissait[1] nettement dans son esprit troublé, de cette mère qu'il se reprochait souvent d'oublier un peu, au milieu des splendeurs de sa vie nouvelle. Tout le présent disparaissait ; il lui semblait être de nouveau dans la pauvre mansarde de Saint-Nazaire, où sa mère cousait éternellement.

Il s'était jeté sur son lit, mais il ne trouvait guère[2] de repos ; l'oreiller le brûlait, les couvertures le brûlaient. Il s'agitait sans cesse, et sans cesse il répétait ces mots :

— Maman, maman . . . ma chère petite maman ! . . .

QUESTIONS AND ANSWERS

1. Du haut du rocher, que vit Pierre ?

Il vit Maurice sur le sable, immobile et comme mort.

2. Que craignait Pierre surtout ?

La marée montante.

3. Que se dit-il ?

[1] *loomed up.* [2] *hardy.*

Qu'il n'y avait qu'une chance de sauver Maurice, c'était de descendre et de le porter hors de l'atteinte de la marée.

4. Descendit-il ?

Oui, en s'accrochant à la falaise.

5. Put-il descendre jusqu'au pied de la falaise ?

Non, mais il sauta dans l'eau et arriva ainsi près de son cousin.

6. Maurice était-il mort ?

Non, mais son bras gauche était cassé.

7. Que fit Pierre ?

Il tira le petit blessé hors de l'eau et le déposa sur le sable sec.

8. Après, que fit-il ?

Il santa de rocher en rocher agitant son mouchoir et criant au secours.

9. Enfin qu'arriva-t-il ?

Deux personnes dans une barque virent Pierre.

10. Que dit une voix de femme ?

"Prends-le dans tes bras, il va se trouver mal."

11. Qui étaient ces personnes ?

Des jeunes mariés qui allaient souvent en barque.

12. Mme Delsart cherchait-elle les enfants ?

Elle était très inquiète. Lorsqu'elle vit Maurice inanimé dans les bras du Parisien, elle s'écria, "Il est mort, il est mort ! "

13. Que fit le monsieur ?

Après avoir déposé l'enfant sur un lit, il envoya une dépêche à M. Delsart.

14. En voyant Pierre, que fit Mme Delsart ?

Elle lui cria : "Va-t-en ! c'est toi qui l'as mené au danger ; c'est ta faute s'il est blessé ! "

15. Que fit-il ?

Il s'en alla, trop malheureux pour se justifier.

16. Que devint-il ?

Il resta immobile sur sa chaise avec ses habits trempés, grelotta et finit par s'assoupir, la tête appuyée contre le mur.

17. Dormit-il longtemps?

Il faisait nuit lorsqu'il se réveilla. Il ouvrit la porte et vit, qu'on faisait sortir sa tante et qu'on se préparait à remettre le bras de Maurice.

18. Qu'entendit-il?

Maurice qui disait: "Je veux Pierre."

19. Que dit le chirurgien?

"Faites sortir cet enfant."

20. Que dit Pierre?

"Je vous promets d'être bien sage; je ne dirai pas un mot." Et il resta.

21. Après l'opération, resta-il avec Maurice?

Non; on fit entrer Mme Delsart et Pierre se glissa hors de la chambre.

22. Que fit-il?

Il se jeta sur son lit; il était très malheureux et très malade. Sans cesse il répétait ces mots: "Maman, maman . . . ma chère petite maman!"

CHAPITRE X.

FRÈRES

Le lendemain,[1] de bonne heure, la jeune mariée frappa discrètement à la porte de Mme Delsart, pour avoir des nouvelles du petit blessé.

—Entrez, chère Madame, lui dit joyeusement M. Delsart, et voyez comme il est calme. Comment pourrons-nous jamais vous remercier suffisament, vous et votre mari!

[1] *next day.*

— Oh ! notre part à nous a été bien légère.[1] Si vous voyez encore votre fils vivant, ce n'est pas à nous que vous le devez . . .

— A qui donc, alors, chère Madame ? fit Mme Delsart.

— Mais à son cousin, au petit Pierre.

— Comment cela ? demanda M. Delsart. J'avais compris, au contraire, que Pierre était la cause de ce terrible accident.

— Mais il ne vous a donc rien raconté ?

— Non, dit Mme Delsart, un peu embarrassée, se rappelant sa violence de la veille.

Alors ce que Pierre n'avait pas raconté, la jeune femme le raconta, avec émotion. En terminant elle dit :

— Où est-il donc ? Je voudrais bien l'embrasser.

— Le fait est qu'au milieu de nos émotions nous l'avons un peu oublié.[2] C'est lui qui a tenu la main du petit, et lui a donné du courage, pendant l'opération. Puis, il a disparu.

— Du reste, ajouta Mme Delsart, Pierre est assez grand garçon pour se mettre au lit tout seul.

Mais elle n'était guère rassurée, et le regard plus qu'étonné de sa visiteuse la gênait visiblement.

M. Delsart s'était précipité dans la chambre à côté, et une exclamation douloureuse appela les deux femmes auprès de lui. Pierre, toujours dans ses vêtements qui avaient été trempés la veille, était jeté à travers[3] son

[1] *slight.* [2] *forgotten.* [3] à travers, *across.*

lit ; la tête se tournait et se retournait d'un mouvement machinal et presque automatique. Il ne reconnut ni son oncle, ni personne ; la figure était comme congestionnée[1] et il répétait indéfiniment, d'une voix navrée,[2] "maman, maman . . . ma petite maman . . ." C'était comme une plainte[3] d'un tout petit enfant ; et cela faisait bien mal à entendre.

Le médecin, lorsqu'il arriva, trouva Pierre atteint d'une fièvre cérébrale[4] des plus graves.

Mme Delsart ne quitta plus le chevet de l'enfant. Elle était toute changée : s'il mourait, ce serait elle qui l'aurait tué, elle en était persuadée. Aussi, la mère de Pierre, si elle avait vécu, n'aurait guère montré plus de dévouement que ne le fit cette mondaine. Dans les divagations[5] du petit malade, elle surprit plus d'une fois son nom ; un souvenir trouble de la scène où, furieuse de l'accident de son fils, elle avait chassé cruellement le sauveur de ce fils, revenait sans cesse : c'était l'obsession du pauvre Pierre.

On s'attache beaucoup à un enfant malade que l'on soigne. C'est une telle joie quand le médecin trouve la fièvre diminuée, une telle angoisse[6] lorsque la maladie augmente, qu'on ne songe guère à autre chose. Pierre parfois avait un moment de lucidité. Sentant toujours cette présence de femme auprès de lui ; heureux de

[1] *flushed.*
[2] *grieved, distressed.*
[3] *wail.*
[4] fièvre cérébrale, *brain fever.*
[5] *ravings.*
[6] *agony.*

sentir une main fraîche et douce sur son front brûlant, il lui rendait caresse pour caresse, et un jour il l'appela "maman." Mme Delsart murmura :

— Oui, je te le promets, je serai ta maman, toujours. Tu verras !

Et Mme Delsart était une femme qui tenait bien ses promesses, une fois qu'elle les avait faites. Il y eut un moment où la fièvre devint si terrible que le médecin ne répondit plus de son malade. Maurice, s'étant glissé dans la chambre, comprit ce qui s'y disait. Il se jeta à côté du lit de son cousin et répéta en sanglotant :

— Ne meurs pas, Pierre, reste avec moi. Qu'est-ce que je ferais sans toi ? . . . réponds-moi ! . . .

Pierre semblait écouter, comme si le son d'une voix connue lui venait de très loin ; d'une main qui brûlait, il fit à Maurice une petite caresse, comme s'il avait voulu — le geste lui était familier — lui jeter un bras autour du cou. On fit sortir Maurice, qui pleurait.

Mais Pierre ne mourut pas ; sa forte constitution finit par prendre le dessus.[1] Seulement la maladie dura longtemps et le laissa brisé, sans forces.

Enfin, l'espoir, d'abord vague, alternant avec des inquiétudes terribles, devint presque une certitude de guérison.[2] Pierre n'avait pas encore bien sa tête, mais les moments de lucidité devenaient de plus en plus fréquents ; seulement les choses de la vie réelle, et les choses monstrueuses qui avaient, pendant des semaines,

[1] le dessus, *the upper hand.* [2] *cure.*

hanté son pauvre cerveau torturé, se mêlaient[1] étrangement. Parfois il lui semblait être dans la mansarde de Saint-Nazaire ; plus souvent encore il se mourait de faim sur la route, blanche de poussière ; il était assailli[2] par des monstres cruels contre lesquels il se débattait convulsivement. Un mot, un baiser, arrivaient bien à le calmer, mais il continuait à parler ; et souvent, les paroles incohérentes n'avaient aucun sens.

Une fois, M. Delsart qui le veillait[3] crut comprendre qu'il parlait de la dette qu'il lui fallait payer. Il avait l'air d'en causer avec sa mère, disant qu'il faisait de son mieux, mais que c'était bien difficile !

— Mon pauvre Pierre — nous sommes bien quittes[4] — va !

Ce mot de "quittes" frappa l'oreille de l'enfant, et un sourire radieux illumina sa pauvre figure, si maigre maintenant qu'elle ne semblait presque plus une figure d'enfant. Il paraissait complètement heureux, et, indéfiniment, il répéta le mot "quittes — nous sommes quittes — maman, nous sommes quittes . . . qui donc l'a dit ? Tu entends, maman : quittes, quittes ! . . ."

Lorsqu'on sut à l'hôtel, et dans tout le pays, que le petit garçon qui avait sauvé son cousin au péril de sa vie était sauvé à son tour, ce fut une explosion de joie. Il leur appartenait à tous ; et les petits, qui en avaient fait leur chef, lui envoyaient leurs joujoux, des fleurs

[1] *mixed.*
[2] *attacked.*
[3] le veillait (veiller), *was sitting up with him.*
[4] *quits.*

cueillies exprès pour lui dans les champs, un peu loin de la mer ; une petite fille voulut à tout prix que Mme Delsart portât à Pierre la poupée qu'elle aimait le mieux. Cette gentillesse fit rire le petit convalescent, et lui rappela la petite poupée de Lisette, grande comme un pouce d'enfant, et qu'il avait toujours gardée. Cela lui faisait un très grand plaisir qu'on s'occupât ainsi de lui : cela l'étonnait[1] aussi. Il aimait surtout à recevoir, de temps à autre, une visite des jeunes Parisiens, dont la barque était arrivée si à propos. Mais il ne parlait jamais de son aventure ; il se sentait mal à l'aise[2] lorsqu'on y faisait allusion. Il n'avait fait qu'une chose bien simple, n'est-ce pas ? et que n'importe qui eût faite à sa place.

Maintenant, c'était autour de son lit à lui qu'était "le salon," comme disait Maurice dans le temps, quand il était malade. Pierre était trop faible pour causer beaucoup ; mais il avait un plaisir extrême à voir autour de lui la famille réunie. Ils étaient là tous et Pierre sentait vaguement qu'il y avait une différence ; que, dans le son des voix, dans le regard des yeux quelque chose s'était ajouté — une douceur, une caresse en plus. Depuis qu'il ne divaguait[3] plus, il avait reconnu, naturellement, que la femme qui le soignait avec un dévouement de tous les instants n'était pas sa mère, que c'était sa tante ; et c'était elle surtout qui était changée.

[1] l'étonnait, *astonished him.* [2] mal à l'aise, *ill at ease.* [3] *wandered.*

Dans sa pauvre petite tête, encore comme vide, il cherchait le moyen de la remercier, de lui faire comprendre qu'il avait toujours eu conscience de sa présence, et qu'il lui était fort reconnaissant. Mais il ne trouvait rien. Il était presque gêné maintenant des soins qu'elle lui donnait ; il craignait que Maurice ne fût jaloux de la voir si affectueuse et si tendre pour lui, qui n'était qu'un étranger. Non certes ! Maurice ne songeait pas à être jaloux.

Sa tante n'avait jamais été si gaie que pendant les semaines de convalescence. Pierre n'arrivait pas à comprendre que c'était à cause de lui, parce qu'il allait guérir au lieu de mourir, que tout son monde était gai et content.

Une fois Pierre apprit qu'on devait faire une partie de campagne,[1] et que les Delsart refusaient de s'y joindre pour rester avec lui.

— Ma tante, dit-il, je suis presque bien maintenant ; j'ai honte de vous voir toujours ici. Quand j'étais très malade, cela semblait naturel de vous avoir près de moi . . . mais, maintenant, il me semble que je vous vole votre plaisir.

— Eh bien ! mon petit Pierre, fais comme lorsque tu n'avais pas ta tête ; tu étais plus raisonnable alors qu'aujourd'hui — avec tes idées bêtes ! Quand tu avais la fièvre tu m'appelais : "maman . . . ma petite maman !" Continue à m'appeler ainsi encore maintenant — si tu

[1] partie de campagne, *picnic.*

veux me faire grand plaisir. Je ne suis plus ta tante . . . une vilaine tante qui ne t'aimait pas : je suis ta maman. Tu m'as sauvé mon fils, ajouta-t-elle d'un autre ton, la voix tremblant un peu, et, par la même occasion, tu m'en as donné un autre. Et j'aime mes deux fils d'une tendresse égale.[1] Comprends-tu enfin — méchant enfant !

Ah ! oui, il comprenait. Il avait réussi[2] à faire ce qui semblait impossible : il s'était fait aimer de sa tante. La meilleure éloquence des enfants est dans leurs baisers; et ce ne fut que de cette façon-là que Pierre fut éloquent. Maurice dansait comme un petit fou en criant :

— Je n'ai plus de cousin . . . mais j'ai un frère ! Nous sommes Pierre et Maurice Delsart, n'est-ce pas ? . . . deux frères !

L'avocat prit la main de son neveu. Ce fut comme une nouvelle adoption.

Il ne dit qu'un mot, mais un mot qui gonfla[3] le cœur du petit Pierre d'orgueil et de bonheur :

— Quittes . . . mon fils, nous sommes quittes !

QUESTIONS AND ANSWERS

1. Que dit la jeune mariée à Mme Delsart, lorsqu'elle la remerciait d'avoir sauvé son fils ?

"C'est à son cousin Pierre, qu'il doit la vie."

2. Mme Delsart ne fut-elle pas un peu honteuse ?

Oui, et inquiète aussi; elle se précipita dans la chambre de Pierre.

[1] *equal.* [2] *succeeded.* [3] *swelled.*

3. Que dit le médecin lorsqu'il vit Pierre?

Qu'il avait une fièvre cérébrale.

4. Qui le soigna?

Mme Delsart ne quitta plus le chevet de l'enfant.

5. Que se disait-elle?

Que s'il mourait, ce serait elle qui l'aurait tué.

6. S'attacha-t-elle à Pierre?

Oui. Elle ressentit une grande joie lorsque Pierre fut hors de danger.

7. Pierre la reconnaissait-il?

Non, et il l'appelait sa maman.

8. Que lui dit Mme Delsart?

"Oui, je te le promets, je serai ta maman, toujours."

9. Lorsque l'on crut que Pierre allait mourir, que dit Maurice?

"Ne meurs pas. Qu'est-ce que je ferais sans toi?"

10. Un jour que M. Delsart le veillait, que se passa-t-il?

Pierre parla dans son délire de la dette qu'il lui fallait payer. Il avait l'air de causer avec sa maman, disant qu'il faisait de son mieux.

11. Que répondit M. Delsart?

"Mon pauvre Pierre — nous sommes bien quittes!"

12. S'occupait-on, à l'hôtel, des deux cousins?

Oui, les enfants envoyaient des fleurs, des jouets, et les Parisiens venaient les voir.

13. Pierre parlait-il de l'accident?

Non, et il était très gêné lorsqu'on y faisait allusion.

14. Enfin Pierre comprit-il que sa tante était maintenant devenue une mère pour lui?

Oui, et il en fut très heureux.

15. Que dit Maurice alors?

"Je n'ai plus de cousin — mais j'ai un frère!"

16. Que dit M. Delsart en prenant la main de Pierre?

"Quittes... mon fils, nous sommes quittes."

NOTES GRAMMATICALES

Abréviations.

m. = masculin f. = féminin	p. = pluriel	ind. = indicatif sub. = subjonctif

Articles.

le, la, les, *the*	du, de la, des, *of the; some*	au, à la, aux, *to the*

Adjectifs Numéraux.

un	deux	trois	quatre	cinq	six	sept	huit	neuf	dix
one	*two*	*three*	*four*	*five*	*six*	*seven*	*eight*	*nine*	*ten*

premier	second ou deuxième	troisième	quatrième	cinquième
first	*second*	*third*	*fourth*	*fifth*
sixième	septième	huitième	neuvième	dixième
sixth	*seventh*	*eighth*	*ninth*	*tenth*

Adjectifs Démonstratifs.

ce, cet, cette, *this* ces, *these*

Adjectifs Possessifs.

mon, ma, mes, *my*	ton, ta, tes, *thy*	son, sa, ses, *his*, *her*
notre, nos, *our*	votre, vos, *your*	leur, leurs, *their*

Adjectifs Indéfinis.

chaque, *each*	plusieurs, *several*	aucun, *no one*
nul, pas un, *not one*	même, *same*	quel, *which*
autre, *other*	tout, *all*	certain, *certain*
quelconque, *whichever*	tel, *such*	

Pronoms Personnels.

je, me, moi, *I*, *me*
elle, la, *she*, *her*
tu, te, toi, *thou*, *thee*
nous, *we*, *us*
il, le, se, soi, *he*, *him*
vous, *you*
ils, les, eux, elles, *they*, *them*
leur, lui, *to them*, *to him*
se, soi, en, y, *him*, *of it*, *to it*

Pronoms Démonstratifs.

ce, ceci, *this* cela, *that* celui, celle, *this one* ceux, celles, *these*

celui-ci, celle-ci, ceux-ci, celles-ci, *this* or *these* (nearest the speaker)
celui-là, celle-là, ceux-là, celles-là, *that* or *those* (furthest from the speaker)

Pronoms Possessifs.

le mien la mienne les miens les miennes	*mine*	le tien la tienne les tiens les tiennes	*thine*	le sien la sienne les siens les siennes	*his*
le nôtre la nôtre les nôtres	*ours*	le vôtre la vôtre les vôtres	*yours*	le leur la leur les leurs	*theirs*

Pronoms Relatifs.

qui, *who* que, *which* quoi, *what* dont, *whose* de qui, *of whom*

lequel laquelle lesquels lesquelles	*which one*	duquel de laquelle desquels desquelles	*of whom* or *of which*	auquel à laquelle auxquels auxquelles	*to whom* or *to which one*

Pronoms Interrogatifs.

qui ? *who ?* que ? *which ?* or *what ?* quoi ? *what ?* (used to ask questions)

Pronoms Indéfinis.

on, *one*
chacun, *each one*
personne, *no one*
l'un, *the one*
rien, *nothing*
l'autre, *the other*

NOTES GRAMMATICALES. — *Suite.*

Verbes Auxiliaires.

Être, *to be*	**Avoir**, *to have*
Mode Indicatif.	
Présent.	
je suis, *I am*	j'ai, *I have*
tu es, *thou art*	tu as, *thou hast*
Imparfait.	
j'étais, *I was*	j'avais, *I had*
Passé Défini.	
je fus, *I was*	j'eus, *I had*
Futur.	
je serai, *I shall be*	j'aurai, *I shall have*
Mode Conditionnel.	
Présent.	
je serais, *I should be*	j'aurais, *I should have*
Mode Impératif.	
sois, soyons, soyez, *be*	aie, ayons, ayez, *have*
Mode Subjonctif.	
Présent.	
que je sois, *if I were*	que j'aie, *if I had*
Imparfait.	
que je fusse, *if I were*	que j'eusse, *if I had*
Mode Infinitif.	
Présent.	
être, *to be*	avoir, *to have*
Passé.	
avoir été, *to have been*	avoir eu, *to have had*
Participe Présent.	
étant, *being*	ayant, *having*
Participe Passé.	
été, *been*	eu, *had*

VOCABULARY

a, as, see avoir.
à, *to.*
abandonner, *to abandon.*
abord (d'), *first.*
aborder, *to land.*
abords (aux), *in, in the vicinity.*
absorber, *to absorb, engross.*
abuser, *to abuse, take advantage of.*
accaparer, *to take possession of.*
accent, m., *accent.*
accepter, *to accept.*
accès, m., *attack.*
accident, m., *accident.*
accompagner, *to accompany.*
accomplir, *to accomplish.*
accourir, *to come quickly.*
accueillir, *to welcome, receive.*
accuser, *to accuse.*
acharner (s'), *to persevere, keep at it.*
acheter, *to buy.*
achever, *to finish.*
acquitter (s'), *to repay, accomplish.*
âcre, *pungent.*
acti-f, -ve, *active.*
adieu, m., *good-bye.*
admettre, *to admit;* admis, *admitted.*
admirer, *to admire.*
admis, see admettre.
adopter, *to adopt.*
adoption, f., *adoption.*
adresse, f., *address.*
adresser à (s'), *to inquire of;* adressé, *inquired of.*
adroit, -e, *clever.*
affaires, f. p., *business.*
affamé, m., *starving man.*
affection, f., *affection.*
affectueu-x, -se, *affectionate.*
affreu-x, -se, *horrible.*
afin de, *so as to.*
agacer, *to annoy.*
âge, m., *age.*
agent de change, m., *stockbroker.*
agir, *to act;* il s'agit, s'agissait de, *it is, was the thing to, there is, was question of.*
agitant, -e, *waving.*
agiter, *to agitate.*
agiter (s'), *to be excited.*
agneau, m., *lamb.*
agrandir, *to enlarge.*
agréable, *agreeable.*
ah ! *oh !*
ahuri, *bewildered.*
ai, see avoir.
aider, *to help.*
aigre, *sour, bitter.*
aiguille, f., *needle.*
aille, see aller.
aimer, *to love, like.*
ain-é, -ée, *older.*

air, m., *air, atmosphere*; **-s**, *manners, airs.*
aise, f., *contentment.*
ajouter, *to add.*
aller, *to go*; **vais, va**, *go*; **irai, iras**, *shall go*; **aille**, *may go*; **allé**, *gone*; **s'en aller**, *to go away.*
allonger, *to lengthen.*
allumer, *to light.*
allure, f., *look, appearance.*
alors, *then.*
amasser, *to accumulate, put aside.*
ambition, f., *ambition.*
âme, f., *soul.*
amener, *to bring.*
amical, -e, *friendly.*
ami, -e, m. and f., *friend.*
amitié, f., *friendship.*
amortir, *to soften.*
amour, m., *love.*
amour-propre, m., *vanity, self-love.*
amuser, *to amuse.*
an, m., *year.*
anfractuosité, f., *projection.*
anglaise, f., *English woman.*
angoisse, f., *anguish.*
anim-al, -aux, m., *animal.*
animé, *animated.*
année, f., *year.*
anniversaire, m., *anniversary.*
anse, f., *bay, sandy cove in the rocks.*
antérieure, *former.*
antichambre, f., *antechamber.*
apaiser, *to quiet.*
aper-cevoir, *to perceive*; **-çu**, *perceived.*
appar-aître, *to appear*; **-ut**, *appeared.*
appareil, m., *splint.*
apparent, -e, *apparent.*
appartement, m., *apartment.*
appartenir, *to belong.*
appel, m., *call.*
appeler, *to call*; **s'appeler**, *to be called, named.*
appétit, m., *appetite.*
apporter, *to bring.*
apprendre, *to learn, teach*; **appris**, *learned, taught.*
approche, f., *approach.*
approcher (s'), *to approach.*
appui, m., *footing, support.*
appuyer (s'), *to lean.*
arbre, m., *tree.*
argent, m., *money, silver.*
argument, m., *argument.*
arracher, *to pull out.*
arraignée, f., *spider.*
arrivée, f., *arrival.*
arriver, *to arrive.*
aspect, m., *aspect.*
assaillir, *to assault, attack.*
ass-eoir (s'), *to sit down*; **s'-it, s'-irent**, *sat down*; **-is**, *seated*; **-eyant**, *sitting.*
asseyant, see **asseoir.**
assis, see **asseoir.**
assoupir (s'), *to grow drowsy, fall asleep.*
assourdir, *to deafen.*
attabl-é, -ée, *seated at table.*
attacher, *to fasten, attach.*
attendre, *to wait.*
attendrir, *to move, touch.*
atteindre, *to reach, seize.*
atteinte, f., *reach.*
attente, f., *waiting.*
attention, f., *attention.*
attirant, -e, *attractive.*
attirer, *to attract.*

attribuer, *to attribute.*
attrister, *to sadden.*
attrouper (s'), *to gather, flock together.*
aubaine, f., *good luck.*
auberge, f., *inn.*
aucun, -e, *no, neither.*
augmenter, *to increase.*
auparavant, *before.*
aur-a, etc., see avoir.
aussi, *also.*
autant, *as much.*
autoriser, *to authorize.*
autour, *around.*
autre, *other.*
avaler, *to swallow.*
avancer, *to advance, go forward.*
avant, *before.*
avec, *with.*
avenir, m., *future.*
averse, f., *shower.*
aventure, f., *adventure.*
aventurer (s'), *to venture.*
aviser, *to see;* s'—, *to take into one's head, determine.*
avocat, m., *lawyer.*
avoir, *to have;* ai, a, as, ont, *have;* eu, eut, eurent, *had;* aura, *will have;* aurait, *would have;* eût, eussent, *might have;* ayant, *having;* avoir faim, *to be hungry;* on a beau être, *it is of no use to be.*
avril, *April.*
ayant, see avoir.

baguette, f., *stick.*
bah! *pooh! pshaw!*
bâiller, *to yawn.*
bain, m., *bath.*
baiser, m., *kiss.*
baisser, *to lower, bend.*
balayer, *to sweep.*
baleine, f., *whale.*
bande, f., *band;* en —, *together.*
barque, f., *little boat.*
baroque, *queer.*
barrière, f., *fence.*
bas, -se, *low.*
bas, m., *stocking, down;* là —, *over there.*
bastingage, m., *deck railing.*
bat, see battre.
bataille, f., *battle.*
bateau, m., *boat.*
bâtiment, m., *building.*
bâtir, *to build.*
battre, *to beat;* bat, *beats;* battre le beurre, *to churn.*
bavarder, *to chatter.*
beau, belle, *fine, handsome;* avoir beau, with infin., *to be useless to —, to be in vain to —.*
beaucoup, *much.*
bébé, m., *baby.*
bêcher, *to dig.*
besogne, f., *work.*
besoin, m., *want, need.*
bétail, m., *cattle.*
bête, *stupid, silly, beast.*
bêtise, f., *nonsense.*
beurre, m., *butter.*
biais, m., *bias.*
bien, *well, although, much.*
bientôt, *soon.*
billes, f. p., *marbles.*
billet, m., *ticket.*
blanc, -he, *white.*
blesser, *to wound.*
blond, -e, *pale, fair.*
blottir, *to curl up.*
bœuf, m., *ox.*

boire, *to drink;* **but**, *drank.*
bois, m., *wood;* — **blanc**, m., *pine.*
bol, m., *bowl.*
bon, **-ne**, *good*, *kind.*
bondir, *to bound*, *spring.*
bonheur, m., *happiness*, *good luck.*
bonne, f., *nurse*, *good.*
bonshommes, m., *little men*, *boys.*
bord, m., *bank*, *edge.*
border, *to tuck up.*
bosse, f., *hump*, *bump.*
bottines, f., *boots*, *shoes.*
bouche, f., *mouth.*
bouchée, f., *mouthful*, *bite.*
boucle, f., *curl.*
boucler, *to curl.*
bouger, *to move*, *stir.*
bougie, f., *candle.*
bouillir, *to boil.*
boule, f., *ball.*
bouquet, m., *bunch*, *nosegay.*
bourdonner, *to buzz.*
bourreau, m., *executioner.*
bourru, **-e**, *gruff.*
bourse, f., *purse.*
bousculade, f., *hustling.*
bout, m., *bit*, *piece*, *end.*
bouteille, f., *bottle.*
branle, *m.*, *movement.*
bras, m., *arm.*
brave, *brave*, *honest.*
bravement, *courageously.*
briller, *to shine.*
brindilles, f. p., *little straws.*
brins, m. p., *straws.*
broder, *to embroider.*
bronch-er, *to flinch;* **-a**, *hesitated.*
brouiller, *to blur.*
bruit, m., *noise.*
brûler, *to burn.*
brun, **-e**, *brown*, *dark.*
brusque, *rough.*
brusquement, *suddenly.*
brutal, **-e**, *brutal.*
bruyant, **-e**, *noisy.*
buffet, m., *sideboard*, *refreshment room.*
bureau, m., *study*, *office.*
but, see **boire**.

ça (**cela**), *that.*
cabine, f., *bathing house.*
cadeau, m., *present.*
cadet, m., *younger brother.*
cage, f., *cage.*
calculer, *to calculate.*
câlin, **-e**, *caressing.*
calme, *quiet*, *peaceful.*
calmer, *to calm.*
camarade, m. and f., *friend.*
campagne, f., *country.*
campagnard, m., *countryman.*
canapé, m., *sofa.*
canard, m., *duck.*
canneton, m., *little duck.*
capable, *able.*
capricieu-x, **-se**, *capricious.*
car, *because.*
caractère, m., *character.*
caresser, *to caress.*
carte, f., *map*, *card.*
casser, *to break.*
cause, f., *cause.*
causer, *to cause*, *talk.*
ce, *that.*
ceci, *this.*
céder, *to yield.*
cela, *that.*
celui-ci, **celui-là**, *this one*, *that one.*
cendres, f. p., *ashes.*
cependant, *nevertheless.*
cercle, m., *circle.*

cercueil, m., *coffin.*
cérébral, -e, *of the brain.*
certainement, *certainly.*
certes, *certainly.*
certitude, f., *certainty.*
cesse, f., *ceasing, end.*
cesser, *to cease.*
ceux, *those.*
chacun, *each.*
chagrin, m., *sorrow.*
chagriner, *to pain.*
chaise, f., *chair.*
châle, m., *shawl.*
chaleur, f., *heat.*
chambre, f., *room.*
champ, m., *field.*
chance, f., *luck.*
changement, m., *change.*
changer, *to change.*
chapeau, m., *hat.*
charger (se), *to take care of.*
charitable, *charitable.*
charité, f., *charity.*
charme, m., *charm.*
chasser, *to turn out, to hunt.*
chat, m., *cat.*
château, m., *castle.*
chatouiller, *to tickle.*
chaud, -e, *hot.*
chauffer, *to warm, heat.*
chausser (se), *to put on shoes.*
chemin, m., *road;* — de fer, *railroad.*
cheminée, f., *chimney.*
chercher, *to search.*
chéri, *dear.*
chev-al, -aux, m., *horse.*
chevet, m., *head of the bed.*
cheveux, m., *hair.*
chez soi, m., *at home.*
chien, m., *dog.*
chiffon, m., *rag.*
chiffonner, *to tumble, rumple.*
chignon, m., *back hair.*
chirurgien, m., *surgeon.*
chocolat, m., *chocolate.*
choisir, *to choose.*
choquer, *to shock.*
chose, f., *thing.*
chou, m., *cabbage.*
chute, f., *fall.*
ciel, m., *sky.*
cimetière, m., *cemetery.*
cinq, m., *five.*
cinquantaine, f., *fifty.*
clair, -e, *light, clear.*
client, m., *client, patient.*
clin d'œil, m., *instant.*
cochon, m., *pig.*
cœur, m., *heart.*
coffre, m., *box.*
coin, m., *corner.*
colère, f., *anger.*
colin-maillard, m., *blindman's buff.*
colline, f., *hill.*
combien, *how much.*
comme, *like, as.*
commencement, m., *beginning.*
commencer, *to begin.*
comment, *how.*
commode, f., *cupboard.*
commode, *easy.*
compagnie, f., *company.*
complètement, *entirely.*
comprendre, *to understand;* compris, *understood.*
compter, *to count.*
concentrer, *to concentrate.*
concierge, m. ou f., *porter.*
conclusion, f., *conclusion.*
condition, f., *condition.*

conduite, f., *conduct.*
confiance, f., *confidence.*
confier, *to confide.*
congestionn-é, -ée, *flushed.*
connaissance, f., *acquaintance, consciousness;* sans —, *unconscious.*
connaître, *to know;* connaissais, *knew;* connu, *known.*
conscience, f., *knowledge.*
consentir, *to consent.*
consoler, *to console.*
consterné, *alarmed.*
constitution, f., *constitution.*
conte, m., *tale, story.*
contenir, *to hold back, contain;* je contiendrai, *I shall hold.*
content, -e, *glad, satisfied.*
contiendrai, see contenir.
contrarier, *to annoy.*
contre, *against.*
convalescent, m., *convalescent.*
copiste, m., *copist, man who copies manuscripts.*
corde, f., *rope.*
cordialement, *kindly.*
corps, m., *body.*
coquille, f., *shell.*
costume, m., *suit, dress.*
costum-é, -ée, *dressed up.*
côte, f., *shore, hill, side of a hill.*
côté, m., *side.*
cou, m., *neck.*
coucher, *to sleep;* se —, *to go to bed.*
couchette, f., *little bed.*
coude, m., *elbow.*
coudre, *to sew;* cousu, *sewed.*
couler, *to flow.*
couleur, f., *color.*
coup, m., *knock.*
coupe, f., *cut.*
couper, *to cut.*
couple, m., *couple.*
courage, m., *courage.*
courant, m., *current.*
court, f., *court, yard.*
courir, *to run.*
cours, m., *class.*
cousin, m., -e, f., *cousin.*
cousu, see coudre.
couvée, f., *brood.*
couver, *to hatch, ruminate.*
couverture, f., *cover.*
crabe, m., *crab.*
cracher, *to spit.*
cramponner (se), *to cling.*
crêmeux, *creamy.*
creu-x, -se, *hollow.*
crève-cœur, m., *heart-break.*
crier, *to scream, to yell.*
cri, m., *yell, scream.*
croire, *to believe;* cru, *believed.*
cruauté, f., *cruelty.*
cruel, *cruel.*
cueillir, *to pick.*
cuisine, f., *kitchen.*
culotte, f., *knee-breeches.*
cultivateur, m., *grower, cultivator.*
curieu-x, -se, *curious.*
curiosité, *curiosity.*

danger, m., *danger.*
dangereu-x, -se, *dangerous.*
danse, f., *dance.*
danser, *to dance.*
danseu-r, m., -se, f., *dancer.*
davantage, *more.*
de, *of, to.*
débarbouiller (se), *to wash.*
débarcadère, m., *landing.*
débattre (se), *to struggle, fight against.*

debout, *standing.*
débrouiller (se), *to get along.*
début, m., *beginning.*
déchiquet-é, -ée, *broken in places.*
décidement, *decidedly.*
décider, *to decide.*
déclarer, *to declare.*
décontenanc-é, -ée, *put out of countenance.*
découdre, *to unsew, rip;* **décousant**, *unstitching.*
découvrir, *to uncover.*
décrire, *to describe.*
décrocher, *to unhook, take down.*
dédaigner, *to disdain.*
dedans, *inside.*
défaut, m., *fault.*
défendre, *to forbid, defend.*
défigurer, *to disfigure.*
dégager (se), *to disengage.*
dégonfler, *to lessen, disinflate.*
dégringoler, *to tumble down.*
déguisement, m., *disguise.*
dehors, *out of doors, outside.*
déjà, *already.*
déjeuner, m., *breakfast, lunch.*
delà (au), *beyond.*
délicat, -e, *delicate.*
délices, m. p., *joys.*
demain, m., *to-morrow.*
demander, *to ask.*
demeurer, *to live, remain.*
demi, -e, *half.*
dent, f., *tooth.*
dentelle, f., *lace.*
départ, m., *departure.*
dépasser, *to surpass, go beyond.*
dépays-é, -ée, *lost, out of one's element.*
dépêche, f., *telegram.*
dépêcher (se), *to make haste.*
dépendre, *to depend.*
dépenser, *to spend.*
dépérir, *to fade away.*
dépit, m., *annoyance, spite.*
déployer, *to display.*
déposer, *to put down.*
depuis, *since.*
derni-er, -ère, *last.*
dérober (se), *to disappear.*
derrière, *behind.*
dès, *as soon as.*
descendre, *to descend, come down.*
descente, f., *going down, descent.*
desert, -e, *deserted.*
désespérer, *to despair.*
désespoir, m., *despair.*
déshabiller (se), *to undress.*
déshonneur, m., *disgrace.*
désigner, *to designate.*
désir, m., *desire, wish.*
désirer, *to desire, to wish.*
dessus (au), *above.*
dessus (le), m., *the upper hand.*
détaler, *to run away.*
déterminer, *to determine.*
détester, *to detest.*
détonner, *to be out of place.*
détruire, *to destroy.*
dette, f., *debt.*
deux, *two, both.*
devant, *in front of.*
devenir, *to become;* **devint**, *became;* **deviendrai**, *will become.*
deviendrai, devint, see **devenir**.
deviner, *to guess.*
devoir, *to owe, be obliged;* **dois**, *owe, ought;* **devait, dût**, *ought;* **dû**, *owed.*
devoir, m., *duty.*
diamant, m., *diamond.*
dictée, f., *dictation.*

Dieu, m., *God*.
différent, -e, *different*.
difficile, *difficult*.
dilater, *to dilate*.
dimanche, m., *Sunday*.
diminuer, *to diminish*.
dîner, *to dine*.
dîner, m., *dinner*.
dire, *to say;* **disait**, *said;* **disant**, *saying*.
diriger, *to direct*.
dis-ait, **-ant**, etc., see **dire**.
dispar-aître, *to disappear;* **-ut**, *disappeared*.
disparition, f., *disappearance*.
distance, f., *distance*.
distinguer, *to distinguish*.
distraire, *to entertain*, *divert*.
divagations, f., *ravings*.
divaguer, *to rave*, *wander*.
divertir, *to amuse*.
dix, *ten*.
dixième, f., *tenth*.
docteur, m., *doctor*.
doigt, m., *finger*.
dois, see **devoir**.
domestique, m., *servant*.
dominer, *to dominate*, *overlook*.
dommage, m., *a pity*.
don, m., *gift*.
donc, *then*.
donner, *to give*.
dor-é, **-ée**, *golden*.
dormir, *to sleep*.
doubler, *to double*, *line*.
doublure, f., *lining*.
doucement, *gently*.
douleur, f., *pain*.
doute, m., *doubt*.
douter, *to doubt;* **se —**, *to have a suspicion*.
dresser (se), *to rise*.
droite, f., *right*.
drôle, *funny*.
du, *of*.
dû, **dût**, see **devoir**.
dur, -e, *hard*.
durer, *to last*.
duvet, m., *down*.

eau, f., *water*.
échapper, *to escape*.
échouer, *to fail*.
éclaboussement, m., *splashing*.
éclair, m., *lightning*.
éclat, m., *brilliancy*, *burst*.
éclater, *to burst out;* **— de rire**, *to burst out laughing*, *laugh aloud*.
écorcher, *to skin*.
écouter, *to listen*.
écraser, *to crush*.
écrêmer, *to skim*, *take off the cream*.
écrier (s'), *to exclaim*.
écrire, *to write*.
écriture, f., *writing*.
écurie, f., *stable*.
éducation, f., *education*.
effacer, *to rub out;* **s'—**, *to keep out of the way*.
effarement, m., *terror*.
effarouchement, m., *fright*.
effet, m., *effect;* **en —**, *in fact*, *indeed*.
effort, m., *effort*.
effrayer, *to frighten*.
égal, -e, *equal*, *all the same*.
eh bien ! *well!*
élancer (s'), *to rush*.
élastique, *elastic*.
élève, m., *pupil*.
élever, *to lift*, *bring up*.

éloigner, *to distance;* **s'—**, *to withdraw.*
embarquer, *to embark.*
embarras, m., *embarrassment.*
embarrasser, *to embarrass.*
embaucher, *to engage.*
embrasser, *to embrace, kiss.*
emmener, *to take away.*
émotion, f., *emotion.*
émouvoir, *to move;* **ému**, *moved.*
empêcher, *to prevent.*
emporter, *to carry away.*
empreinte, f., *impression.*
ému, see **émouvoir**.
en, *in, of.*
enchanté, *enchanted.*
enchantement, m., *delight.*
enchanter, *to charm, delight.*
encombrer, *to be in the way.*
encore, *still, again.*
encourager, *to encourage.*
endetter (s'), *to make debts.*
endolori, -e, *sore.*
endormir (s'), *to go to sleep.*
endroit, m., *place, right side.*
énergie, f., *energy.*
énergique, *energetic.*
enfant, m., *child.*
enfermer, *to shut, shut in.*
enfiler, *to thread.*
enfin, *at last.*
enfonc-er, *to thrust in, sink;* **-é**, *absorbed.*
engraisser, *to fatten.*
enjamber, *to cross over, climb.*
enlever, *to take away.*
ennui, m., *worry, ennui.*
ennuyer (s'), *to weary.*
ennuyeu-x, -se, *tiresome.*
énorme, *enormous.*
enseigner, *to teach.*
ensemble, *together.*
entendre, *to hear, listen;* **bien entendu**, *naturally;* **c'est entendu**, *it is understood, of course.*
enti-er, -ère, *entire.*
entourer, *to surround.*
entrain, m., *vim.*
entre, *between;* **— soi**, *with each other.*
entrer, *to go in, enter.*
entrevoir, *to perceive.*
envelopper, *to envelop.*
enverrai, see **envoyer**.
envers, *toward;* m., *wrong side.*
envie, f., *envy, desire.*
envoi, m., *a sending.*
envoyer, *to send;* **enverrai**, *will send.*
épais, -se, *thick, heavy.*
épaule, f., *shoulder.*
épée, f., *sword.*
épouser, *to marry.*
épuiser (s'), *to give way, be exhausted.*
es, see **être**.
escalier, m., *staircase.*
espèce, f., *sort.*
espérer, *to hope.*
essayer, *to try.*
essuyer, *to wipe.*
est, see **être**.
estomac, m., *stomach.*
étage, m., *floor.*
étaler, *to spread.*
état, m., *state.*
éteindre, *to put out.*
étendre, *to stretch out.*
éternellement, *eternally.*
étoffe, f., *stuff.*
étoile, f., *star.*
étonnement, m., *wonder.*

étonner, *to astonish.*
étouffer, *to suffocate.*
étourdi, *stunned, flighty.*
étrange, *queer.*
étranger, m., *stranger.*
être, *to be;* es, *art;* est, *is;* fut, *was;* sera, seront, *will be;* sois, *may be;* soyez, *be.*
être, m., *being.*
étroit, *narrow.*
étude, f., *study.*
étudier, *to study.*
eu, eut, eurent, etc., see avoir.
évanouir, *to faint.*
evaser (s'), *to curve inward.*
éveiller (s'), *to awake.*
événement, m., *event.*
évident, *evident.*
éviter, *to avoid.*
examiner, *to examine.*
excuse, f., *excuse.*
excuser, *to excuse.*
exiger, *to order, require, insist.*
existence, f., *existence.*
expédier, *to hurry through, send.*
expliquer, *to explain.*
exprès, *on purpose.*
extérieur, m., *exterior.*
extraordinaire, *extraordinary.*

fâcher, *to anger;* se —, *to be angry.*
fâcheu-x, -se, *annoying.*
facile, *easy.*
facilement, *easily.*
facilité, f., *facility.*
façon, f., *manner.*
faible, *weak.*
faiblesse, f., *weakness.*
faillir, *to fail, miss.*
faim, f., *hunger.*
faire, *to do, make;* faisait, fit, firent, *made, did;* fera, *will make, will do;* fassions, *may do;* fissent, *might do;* fait, *made;* on le fit sortir, *they made him leave.*
fait, m., *fact;* si —, *certainly, yes indeed.*
falaise, f., *cliff.*
falloir, *to be obliged to;* il faut, *one must, it is necessary;* il faudra, *it will be necessary;* il fallait, il fallut, *one had to;* fallu, *obliged to.*
fameu-x, -se, *famous.*
famille, f., *family.*
fassions, see faire.
fatigue, f., *fatigue.*
fatiguer, *to tire.*
faudra, see falloir.
faut, see falloir.
faute, f., *fault.*
faute (de), *for want of.*
fauteuil, m., *armchair.*
favori, *m., favorite.*
fée, f., *fairy.*
femme, f., *woman, wife.*
femme de chambre, f., *maid.*
fenêtre, f., *window.*
fente, f., *crack.*
fer, m., *iron.*
fera, see faire.
ferme, f., *farm, firm.*
fermer, *to shut.*
fermier, m., *farmer.*
fermière, f., *farmer's wife.*
fervent, -e, *fervent.*
ferveur, f., *devotion.*
fête, f., *feast.*
fêter, *to celebrate.*
feu, m., *fire.*

feuilleter, *to turn over leaves.*
fi-er, -ère, *proud.*
fièvre, f., *fever.*
figure, f., *face.*
figurer (se), *to imagine.*
fil, m., *thread.*
file (à la), *one after the other.*
fille, f., *girl, daughter.*
fils, m., *son.*
fin, f., *fine, end.*
finir, *to finish.*
firent, fissent, fit, see faire.
firmament, m., *firmament, sky.*
flairer, *to smell.*
flamber, *to blaze;* nous sommes flambés (slang), *we are done up.*
flaques, f. p., *puddles.*
fleur, f., *flower.*
fleuve, m., *river.*
foi, f., *faith;* ma foi! (exclamation) *faith!*
foin, m., *hay.*
fois, f., *time.*
folie, f., *madness.*
folle, see fou.
folle, f., *mad woman.*
follement, *madly.*
fond (au), *at bottom.*
force, f., *strength;* à — de, *by dint of.*
forcer, *to force.*
forêt, f., *forest.*
former, *to form.*
fort, -e, *strong.*
fortement, *largely.*
fortifier (se), *to grow strong.*
fortune, f., *fortune.*
fossé, m., *ditch.*
fou, folle, *crazy, mad.*
fou, m., *madman.*
foule, f., *crowd.*
fourrer, *to cram in.*
fragment, m., *fragment.*
frais, -che, *fresh.*
France, f., *France.*
franchement, *frankly.*
frange, f., *fringe.*
frapper, *to strike.*
frêle, *frail.*
frère, m., *brother.*
friand, -e, *fond of.*
friser, *to curl.*
frisson, m., *shivers.*
froid, -e, *cold.*
front, m., *forehead.*
frotter, *to rub.*
fumée, f., *smoke.*
fumier, m., *manure, dunghill.*
fut, see être.

gagner, *to earn, win.*
gai, -e, *gay.*
gaîment, *gaily.*
gamin, m., *boy, urchin.*
gamine, f., *girl.*
garçon, m., *boy.*
garçonnet, m., *little boy.*
garde, f., *care; sick nurse.*
garder, *to keep.*
gare, f., *railway station, depot.*
gâteau, m., *cake.*
gâter, *to spoil.*
gâterie, f., *attentions, spoiling.*
gauche, f., *left, awkward.*
gauchement, *awkwardly.*
gazon, m., *grass.*
geindre, *to complain;* je geignis, *I complained;* geint, *complained.*
gémir, *to moan.*
gémissement, m., *moaning.*
gêne, f., *embarrassment.*
gêner, *to embarrass, trouble.*

général, m., *general.*
génisse, f., *heifer.*
genou, m., *knee.*
genre, m., *sort.*
gens, m. p., *people.*
gentil, -le, *nice, pretty.*
gentillesse, f., *grace, amiability.*
gésir, *to lie;* gisait, *lay helpless.*
geste, m., *gesture.*
gisait, see gésir.
glace, f., *mirror, ice.*
glisser, *to slide, slip.*
gonfler, *to swell, inflate.*
gorge, f., *throat.*
gourmand, -e, *glutton.*
goût, m., *taste.*
goûter, m., *snack, refection.*
goûter, *to taste.*
grâce, f., *pardon, mercy.*
grain, m., *grain, corn.*
grand, -e, *big, tall.*
grandir, *to grow.*
grange, f., *barn.*
gras, -se, *fat.*
gravement, *gravely.*
grelotter, *to shiver.*
grimper, *to climb.*
gris, -e, *gray.*
gronder, *to scold.*
gronderie, f., *scolding.*
gros, -se, *large.*
groupe, m., *group.*
guère, *hardly.*
guérir, *to cure.*
guérison, f., *cure.*
guerre, f., *war.*
guetter, *to watch.*
guide, m., *guide.*

habile, *clever.*
habiller, *to dress.*
habitation, f., *house.*
habiter, *to live in, inhabit.*
habitude, f., *habit.*
habituer (s'), *to become accustomed.*
haillon, m., *rag.*
hâte, f., *haste, hurry.*
hausser, *to raise.*
haut, -e, *high, loud.*
haut (en), *up-stairs.*
hauteur, f., *height.*
hébét-é, -ée, *dazed.*
herbe, f., *herb.*
héros, m., *hero.*
hésiter, *to hesitate.*
heure, f., *hour.*
heureu-x, -se, *happy.*
heureusement, *happily.*
hier, *yesterday.*
histoire, f., *history.*
hiver, m., *winter.*
homme, m., *man.*
honnête, *honest.*
honneur, m., *honor.*
honte, f., *shame.*
honteu-x, -se, *ashamed.*
horreur, f., *horror.*
hors, *outside, beside.*
hospitalière, *friendly.*
humide, *damp.*
humilier, *to mortify.*
hurler, *to scream, howl.*

ici, *here.*
idée, f., *idea.*
ignorer, *to be ignorant of.*
île, f., *island.*
illuminer, *to illuminate.*
imaginer, *to imagine.*
immobile, *unmoved, without movement.*
impatience, f., *impatience.*

impatientant, -e, *irritating.*
importance, f., *importance.*
importer, *to matter ;* **n'importe qui,** *anybody.*
imposer (s'), *to force one's self on.*
impossible, *impossible.*
imprudent, -e, *imprudent.*
impuissant, -e, *incapable.*
inanim-é, -ée, *inanimate.*
inattendu, -e, *unexpected.*
incommoder, *to incommode.*
indécis, -e, *undecided.*
indigné, *indignant.*
indiquer, *to indicate.*
individu, m., *individual, man.*
inférieure, *lower.*
informer, *to inform.*
injuste, *unjust.*
injustice, f., *injustice.*
inouï, -e, *unheard of.*
insensible, *indifferent.*
installation d'été, f., *summer home.*
installer (s'), *to settle oneself.*
instant, m., *instant, moment.*
instinct, m., *instinct.*
intelligence, f., *intelligence.*
intelligent, *intelligent.*
intention, f., *intention.*
intéresser, *to interest.*
introduire, *to introduce, present.*
inutile, *useless.*
inviter, *to invite.*
ir-ai, -as, -ait, see **aller.**

jaillir, *to spurt.*
jalou-x, -se, *jealous.*
jamais, *never.*
jambe, f., *leg.*
jambon, m., *ham.*
jardin, m., *garden.*
jargon, m., *jargon.*
jatte, f., *milk pan.*
jaunâtre, *yellowish.*
Jean, *John.*
jeter, *to throw.*
jeu, m., *game, play.*
jeune, *young.*
joindre, *to join;* **joint,** *joined.*
joli, -e, *pretty.*
joue, f., *cheek.*
jouer, *to play.*
jouet, m., *plaything.*
joueur, m., *player.*
jour, m., *day.*
journal, m., *newspaper.*
joyeusement, *joyfully.*
joyeu-x, -se, *joyful.*
jucher, *to perch.*
juillet, *July.*
juin, *June.*
jurer, *to swear.*
juste, *just, tight, right ;* **au —,** *exactly ;* **bien —,** *just enough.*

là, *there.*
là (haut), *up there.*
lâche, m., *coward*
lâcher, *to let go.*
laid, -e, *ugly.*
laine, f., *wool.*
laisser, *to leave, let.*
lait, m., *milk.*
laiterie, f., *dairy.*
laitière, f., *milkmaid.*
lame, f., *blade.*
lancer, *to throw.*
langue, f., *tongue ;* **donner la — au chat,** *to give it up.*
laquais, m., *footman.*
larme, f., *tear.*
lasser, *to tire, tire of.*

laver, *to wash.*
lavoir, m., *public laundry.*
lécher, *to lick.*
leçon, f., *lesson.*
lecture, f., *reading.*
lég-er, -ère, *light, flighty.*
legs, m., *bequest.*
légume, m., *vegetable.*
lentement, *slowly.*
lestement, *quickly.*
lettre, f., *letter.*
lever (se), *to get up.*
lèvre, f., *lip.*
liberté, f., *liberty.*
libre, *free.*
lier, *to bind.*
lieu (au), *instead.*
ligne, f., *line.*
lime, f., *file.*
lin, m., *flax.*
linge, m., *linen.*
lire, *to read.*
lit, m., *bed.*
literie, f., *bedding.*
litière, f., *bedding for animals.*
livre, m., *book.*
livrée, f., *livery.*
livrer, *to deliver.*
logement, m., *lodging.*
loger, *to board.*
logis, m., *home.*
loin, *far.*
lointain, m., *distance.*
long, *long.*
longtemps, *a long time.*
loque, f., *rag.*
lorsque, *when.*
loterie, f., *lottery.*
loup, m., *wolf.*
lourdeur, f., *heaviness, weight.*
lucidité, f., *reason, lucidity.*
lugubre, *lugubrious.*
lui, *he, him.*
lumière, f., *light.*
lustre, m., *chandelier.*
lustré, *shiny.*
luxe, m., *luxury.*
lycée, m., *school.*

machinal, -e, *mechanical.*
maçon, m., *mason.*
madame, f., *madam, Mrs.*
mai, *May.*
maigre, *thin.*
main, f., *hand.*
maintenant, *now.*
mais, *but.*
maison, f., *house.*
maître, m., *master.*
maîtresse, f., *mistress.*
mal, m., *harm, wrong, pain.*
malade, *sick, ill.*
maladie, f., *sickness.*
maladroit, -e, *awkward.*
maladroitement, *awkwardly.*
malgré, *notwithstanding.*
malheur, m., *misfortune.*
malheureu-x, -se, *unhappy, unfortunate.*
malin, m., *sly, shrewd person.*
malle, f., *trunk.*
maman, f., *mother, mamma.*
manger, *to eat.*
manière, f., *manner, way.*
manœuvre, m., *workman.*
manœuvrer, *to maneuver.*
manquer, *to miss.*
mansarde, f., *garret.*
manteau, m., *cloak.*
marbre, m., *marble.*
marchand, m., *merchant.*
marche, f., *step.*

marcher, *to walk.*
marcheur, m., *walker.*
mare, f., *pool.*
marée, f., *tide.*
mari, m., *husband.*
marier (se), *to marry.*
mariés, m. p., *married people.*
marin, m., *sailor.*
marque, f., *mark.*
mars, *March.*
masse, f., *heap.*
matin, m., *morning.*
matinée, f., *morning;* — **costumée**, *afternoon fancy ball.*
maudir, *to curse.*
mauvais, **-e**, *bad, spoiled.*
médecine, f., *medicine.*
méfier (se), *to mistrust.*
meilleur, **-e**, *better, best.*
mélancoliquement, *sadly.*
mélange, m., *mixture.*
mêler, *to mix;* **se** —, *to interfere.*
même, *same.*
même (plus à), *better able.*
mémoire, f., *memory.*
mendiant, m., *beggar.*
mendier, *to beg.*
mener, *to lead.*
mentir, *to lie.*
mépris, m., *contempt.*
mépriser, *to despise.*
mer, f., *sea.*
merci, *thank you.*
mère, f., *mother.*
mériter, *to deserve.*
merveille, f., *marvel.*
merveilleu-x, **-se**, *marvelous.*
mésaventure, f., *mishap.*
mesdames, f. p., *ladies.*
mesure, f., *measure, time;* **à** —, *by degrees.*
métamorphose, f., *metamorphosis.*
mettre, *to put;* **mis**, **mit**, *put;* **se** —, *to begin.*
meuble, m., *a piece of furniture.*
meule, f., *stack.*
meure, **meurt**, see **mourir**.
meurtrir, *to bruise.*
mieux, *better.*
miette, f., *crumb.*
mignon, **-ne**, *cute, small.*
milieu, m., *midst, middle.*
mince, *narrow, thin.*
mine, f., *mine, grimace.*
minuscule, *tiny.*
mit, see **mettre**.
mobilier, m., *furniture.*
modèle, m., *model, pattern.*
moi, *I, me.*
moindre, *least.*
moins, *less;* **au** —, *at least, only;* — **du monde**, *least bit.*
mois, m., *month.*
moisi, *mouldy.*
moisson, f., *harvest.*
moitié, f., *half.*
molle, f., *soft.*
mollement, *softly, indolently.*
moment, m., *moment.*
mondain, **-e**, *worldly.*
monde, m., *world, people;* **tout le** —, *everybody.*
monotone, *monotonous.*
monsieur, m., *sir, Mr.*
monstre, m., *monster.*
montagne, f., *mountain.*
montant, m., *rising.*
monter, *to climb, rise.*
montrer, *to show.*
moquer (se), *to mock, make fun of.*
moquerie, f., *teasing.*
moqueur, m., *mocker, scoffer.*

morceau, m., *piece*, *bit*.
mordre, *to bite*.
morsure, f., *bite*, *sting*.
mort, -e, *dead*.
mot, m., *word*.
motte, f., *lump*.
mou, *soft*.
mouche, f., *fly*.
mouchoir, m., *handkerchief*.
moudre, *to grind*; moulu, *ground*.
moue, f., *grimace*.
mouiller, *to wet*.
mourir, *to die*; meure, *may die*; meurt, *dies*; mort, *dead*; à en mourir, *to death*.
mouvement, m., *movement*.
moyen, m., *way*, *means*.
mur, m., *wall*.
mûr, -e, *ripe*.
muraille, f., *wall*.
mûrir, *to ripen*.
murmure, m., *murmur*.
murmurer, *to murmur*, *whisper*.
museau, m., *nose*.
musique, f., *music*.

nager, *to swim*.
naï-f, -ve, *simple*.
naissance, f., *birth*.
naître, *to be born*; né, née, *born*.
nappe, f., *table-cloth*.
narines, f. p., *nostrils*.
nature, f., *nature*.
naturel, -le, *natural*.
naturellement, *naturally*.
naufrage, m., *shipwreck*.
naufrag-é, -ée, *shipwrecked*.
navire, m., *ship*.
navr-é, -ée, *grieved*.
né, see naître.
ne . . pas, *not*.
net, -te, *clear*.
nettement, *clearly*.
neveu, m., *nephew*.
nez, m., *nose*.
ni, *neither*.
nièce, f., *niece*.
nœud, m., *knot*.
noir, -e, *black*, *dark*.
noix, f., *nut*.
nom, m., *name*.
nombre, m., *number*.
nommer, *to name*.
non, *no*.
nord, m., *north*.
nôtre, -s (le, la, les), *ours*.
nourrir, *to feed*.
nourriture, f., *food*.
nouv-eau, -elle, *new*; de nouveau, *again*.
nouvelles, f., *news*.
novembre, *November*.
nu, -e, *naked*, *bare*.
nul, -le, *no*.
nullement, *in no way*.

obéir, *to obey*.
obscurité, f., *dark*.
observer, *to observe*.
obsession, f., *preoccupation*.
obstiner (s'), *to insist*.
obtenir, *to obtain*.
occuper, *to occupy*.
océan, m., *ocean*.
odeur, f., *smell*, *perfume*.
odoriférant, -e, *sweet-smelling*.
œil, m., *eye*.
œuf, m., *egg*; — à la coque, *boiled egg*.
offrir, *to offer*.
ogre, m., *ogre*.
oh! *ah!*

ohé ! *hallo !*
oignon, m., *onion.*
oiseau, m., *bird.*
ombragé, -e, *shaded.*
ombre, f., *shade.*
on, *one*, *some one*, *somebody.*
oncle, m., *uncle.*
ont, see avoir.
onze, *eleven.*
opinion, f., *opinion.*
or, m., *gold.*
or, *therefore*, *then.*
ordinaire, *ordinary.*
ordre, m., *order*, *command.*
oreille, f., *ear.*
oreiller, m., *pillow.*
organiser, *to organize.*
orgueil, m., *pride.*
orphelin, m., *orphan.*
oser, *to dare.*
ôter, *to take away.*
ou, *or ;* — bien, *or else.*
où, *where.*
oubli, m., *forgetfulness.*
oublier, *to forget.*
oui, *yes.*
ouvrage, m., *work.*
ouvrier, m., *workman.*
ouvrière, f., *working woman.*
ouvrir, *to open.*

paille, f., *straw.*
pain, m., *bread;* — bis, *brown bread.*
paire, f., *pair.*
paître, *to graze.*
pâle, *pale.*
palier, m., *landing.*
panier, m., *basket.*
pantalon, m., *trousers.*
papier, m., *paper.*
Pâques, *Easter.*
paquet, m., *bundle*, *parcel.*
paraître, *to appear;* parut, *appeared.*
parc, m., *park.*
parce que, *because.*
pardon, m., *pardon.*
pardonner, *to pardon.*
pareil, -le, *same*, *equal.*
parent, m., *parent.*
paresse, f., *laziness.*
paresseu-x, -se, *lazy.*
parfait-e, *perfect.*
parfaitement, *perfectly.*
parfois, *sometimes.*
parisien, m., -ne, f., *Parisian.*
parler, *to talk.*
parole, f., *word.*
part, f., *part*, *portion.*
partager, *to divide*, *share.*
particuli-er, -ère, *particular.*
partie, f., *game*, *part ;* — de campagne, f., *excursion to the country.*
partir, *to leave*, *go.*
parut, see paraître.
parvenir, *to attain*, *reach.*
pas, *not.*
pas, m., *step*, *pace.*
passé, m., *past.*
passer, *to pass ;* on lui passa, *they put on him.*
passerelle, f., *foot bridge.*
passion, f., *passion.*
passionnément, *passionately.*
passionner (se), *to be interested.*
pâte, f., *dough.*
pâté, m., *blot*, *cake*, *pastry.*
pâtée, f., *food for animals.*
patron, m., *master.*
patte, f., *claw*, *foot.*

pâturage, m., *pasture.*
pauvre, *poor.*
payer, *to pay.*
pays, m., *country.*
paysan, m., -ne, f., *peasant.*
peine, f., *trouble.*
peine (à), *hardly.*
pencher (se), *to lean over.*
pendant, *during.*
pendre, *to hang.*
pensée, f., *thought.*
penser, *to think.*
pension, f., *school, board.*
pensionnaire, m. or f., *boarder.*
pensum, m., *punishment.*
per-cer, *to pierce;* -çant, -çante, *sharp, piercing;* -cé, -cée, *in holes.*
percher, *to perch.*
perdre, *to lose;* perdu, *lost.*
père, m., *father.*
péril, m., *peril.*
périlleu-x, -se, *perilous.*
périr, *to perish.*
périssoire, f., *long, narrow row-boat.*
perle, f., *pearl.*
perler au front, *to start on the forehead.*
permettre, *to permit;* permis, *permitted.*
personne, f., *person, nobody;* ne —, *nobody.*
persuader, *to persuade.*
perte, f., *loss.*
peser, *to weigh.*
petiot, m., *little boy.*
petit, -e, *small, little.*
petit, m., *little one.*
peu, *little.*
peuple, m., *people.*
peupler, *to people.*
peuplier, m., *poplar.*
peur, f., *fear, fright.*
peut, peuvent, peux, see pouvoir.
peut-être, *perhaps.*
phrase, f., *phrase.*
physionomie, f., *face, expression.*
pièce, f., *piece;* tout d'une —, *stiffly.*
piécette, f., *little piece.*
pièce blanche, f., *silver money.*
pied, m., *foot.*
Pierre, *Peter.*
pigeon, m., *pigeon.*
pincer, *to pinch.*
pipe, f., *pipe.*
piqu-é, -ée, *dotted.*
piquer, *to prick, sting.*
piquette, f., *sour wine.*
piqûre, f., *sting.*
pire, *worse.*
piteu-x, -se, *pitiable.*
pitié, f., *pity.*
place, f., *place.*
placer, *to place.*
plafond, m., *ceiling.*
plage, f., *beach.*
plaindre, *to pity;* plaignait, *pitied.*
plainte, f., *wail.*
plaire, *to please.*
plaisanterie, f., *joke.*
plaisir, m., *pleasure.*
plaît-il? *what is it? I beg your pardon?*
planche, f., *plank, board.*
planter, *to plant.*
plein, -e, *full.*
pleurer, *to cry.*
pleurs, m. p., *cries, tears.*
pleuvoir, *to rain.*
plonger, *to plunge.*

pluie, f., *rain.*
plume, f., *feather, pen.*
plus, *more.*
poche, f., *pocket.*
poids, m., *weight.*
poing, m., *fist.*
point, m., *stitch.*
poison, m., *poison.*
poisson, m., *fish.*
poli, -e, *polite.*
poliment, *politely.*
poltron, -ne, *coward.*
pomme, f., *apple.*
pondre, *to lay eggs.*
pont, m., *bridge.*
porcelaine, f., *china.*
port, m., *harbor.*
porte, f., *door.*
porter, *to carry, bring.*
portion, f., *helping.*
poser, *to set, place;* se —, *to pose.*
posséder, *to possess.*
possible, *possible.*
pot, m., *pot.*
potel-é, -ée, *chubby.*
pouce, m., *thumb.*
poulailler, m., *henhouse.*
poule, f., *hen.*
poupée, f., *doll.*
pour, *for, to.*
pourquoi, *why.*
pourrai, etc., see pouvoir.
pourtant, *however.*
pousser, *to push, grow.*
poussière, f., *dust.*
poussin, m., *chicken.*
pouvoir, *to be able;* peux, peut, peuvent, *can;* put, purent, *could;* pourrai, *shall be able;* pu, *been able.*
pré, m., *field.*
précaution, f., *precaution.*
précieu-x, -se, *precious.*
précipiter, *to precipitate.*
préférence, f., *preference.*
préférer, *to prefer.*
premi-er, -ère, *first.*
prendre, *to take;* prit, prirent, *took;* pris, *taken.*
préoccuper, *to preoccupy.*
préparer, *to prepare.*
près, *near;* à peu près, *about.*
présentation, f., *introduction.*
presque, *nearly.*
press-é, -ée, *urgent.*
presser (se), *to make haste.*
prêt, -e, *ready.*
prétendre, *to pretend.*
prêter, *to lend.*
prévenir, *to warn.*
prévenu, -e, *prejudiced, warned.*
preuve, f., *proof.*
prière, f., *prayer.*
prince, m., *prince.*
pris, prit, see prendre.
prison, f., *prison.*
prisonnier, m., *prisoner.*
prix, m., *prize, price.*
proche, *near.*
profond, -e, *deep, profound.*
profondément, *profoundly.*
promenade, f., *walk.*
promener (se), *to walk.*
promeneu-r, m., -se, f., *pedestrian.*
promesse, f., *promise.*
promettre, *to promise;* promit, *promised.*
prompt, -e, *prompt.*
proposer, *to propose.*
propre, *clean.*
propreté, f., *cleanliness.*
propriètaire, m., *proprietor.*

protecteur, m., *protector.*
prouver, *to prove.*
prudent, -e, *prudent, careful.*
puis, *then.*
pur, -e, *pure, clear.*
purent, put, see pouvoir.

quai, m., *wharf.*
quand, *when;* — même, *all the same.*
quant à, *as to.*
quarantaine, f., *quarantine.*
quartier, m., *quarter, piece.*
quatre, *four.*
quatrième, *fourth, fourth floor.*
que, *than.*
quel, *what, which.*
quelque, *some;* — part, *somewhere.*
quelquefois, *sometimes.*
quelqu'un, *somebody.*
question, f., *question.*
queue, f., *tail.*
qui, *who, that.*
quinze, *fifteen.*
quitte, *quits.*
quitter, *to quit, leave.*
quoi, *what;* de —, *of what, enough.*
quoique, *although.*

raccrocher, *to hang to.*
racheter, *to buy back, redeem.*
racommoder, *to mend.*
raconter, *to relate, tell.*
radieu-x, se, *radiant.*
raide, *stiff.*
raison, f., *reason;* avoir —, *to be right.*
raisonnable, *reasonable.*
ramasser, *to pick up.*
ramener, *to bring back.*
ramer, *to row.*
rappeler, *to call back, recall.*
rapporter, *to bring back.*
rapprocher, *to bring nearer.*
rassemblement, m., *gathering.*
rassembler, *to gather.*
rassurer, *to reassure.*
ratrapper, *to catch up, take back.*
réalité, f., *truth, reality.*
rebrousser chemin, *to turn back.*
recevoir, *to receive;* reçu, reçut, *received.*
recherche, f., *finding, search.*
rechercher, *to search.*
récit, m., *tale, narration.*
récitation, f., *recitation.*
réciter, *to recite.*
recommander, *to recommend.*
recommencer, *to begin again.*
réconforter, *to comfort.*
reconnaissance, f., *gratitude.*
reconnaissant, -e, *grateful.*
reconnaître, *to recognize, acknowledge;* reconnut, *recognized.*
reçu, see recevoir.
recueillir, *to take in.*
redevenir, *to become again.*
redire, *to repeat.*
refaire, *to make again.*
refermer, *to close.*
réfléchir, *to reflect.*
refroidir, *to cool.*
réfugier (se), *to take refuge.*
refuser, *to refuse.*
regard, m., *look.*
regarder, *to look.*
règle, f., *rule.*
regretter, *to regret.*
réguli-er, -ère, *regular.*
réhabiliter, *to reinstate, restore.*

rejoindre, *to rejoin.*
relever, *to pick up;* — de maladie, *to get over an illness.*
remarquable, *remarkable.*
remarquablement, *remarkably.*
remarque, f., *remark.*
remarquer, *to remark.*
remercier, *to thank.*
remettre, *to put back;* se —, *to get well, mend;* remis, *put back;* remis sur pied, *cured.*
remonter, *to go up.*
remous, m., *eddy of the water.*
remplir, *to fill.*
remue-ménage, m., *stirring.*
remuer, *to move.*
renaître, *to be born again.*
rendre, *to give back;* rendu, *given back;* se —, *to go to, give up;* se — compte, *to understand.*
rengorger (se), *to make one's self important.*
renseigner (se), *to inform one's self, find out.*
rentrer, *to come in, return.*
renvoyer, *to send away.*
reparaître, *to reappear;* reparu, *reappeared.*
repas, m., *meal.*
repasser, *to pass again.*
repentir, m., *repentance.*
repentir (se), *to repent.*
répéter, *to repeat.*
répit, m., *rest.*
répondre, *to answer.*
réponse, f., *answer.*
repos, m., *rest.*
reposer, *to repose.*
reprendre, *to take up again, take back;* reprit, *resumed;* repris, *taken back.*
représenter, *to represent.*
reprocher, *to approach again.*
réputation, f., *reputation.*
reputé, *reputed.*
réserver, *to reserve.*
résigner (se), *to resign one's self.*
résolution, f., *resolution.*
résoudre (se), *to resolve;* résolu, *resolved.*
respirer, *to breathe.*
ressembler, *to resemble.*
ressentir, *to feel.*
resservir, *to serve again.*
restant, m., *remainder.*
restaurer, *to restore, refresh.*
reste, m., *remainder, leavings.*
rester, *to remain.*
retard, m., *delay, behindhand.*
retirer, *to retire.*
retourner, *to turn back.*
retrouver, *to find again.*
réunir, *to unite.*
réussir, *to succeed.*
réveiller (se), *to awake.*
revenir, *to come back, return;* revint, revinrent, *returned;* revenu, *returned;* revint à lui, *returned to consciousness.*
rêver, *to dream.*
revint, see revenir.
revit, see revoir.
revoir, *to see again;* revit, *saw again.*
revolter (se), *to rebel.*
riche, *rich.*
richesse, f., *wealth.*
ridicule, *ridiculous.*
rien, *nothing.*
rieu-r, m., -se, f., *laugher.*
rire, *to laugh.*
rive, f., *shore.*

robe, f., *dress, gown;* — de chambre, f., *dressing gown.*
roche, f., *rock.*
rocher, m., *rock.*
roman, m., *novel.*
rompre, *to break.*
rond, -e, *round.*
ronde, f., *circle.*
rose, f., *rose.*
rose, *pink.*
rouge, *red.*
rouler, *to roll.*
roussi, -e, *burnt.*
route, f., *road.*
rouvrir, *to open again.*
rubis, m., *ruby.*
rue, f., *street.*
ruine, f., *ruin.*
ruiner (se), *to ruin one's self.*
ruminer, *to ruminate.*

sable, m., *sand.*
sac, m., *bag.*
sachant, see savoir.
sage, *good, serious.*
saillant, -e, *projecting.*
sain, -e, *healthy;* — et sauf, *safe.*
sais, sait, see savoir.
saisir, *to seize, frighten.*
saison, f., *season.*
sale, *dirty.*
salle, f., *room, hall.*
salle-à-manger, *dining room.*
salon, m., *drawing-room.*
sang, m., *blood.*
sanglot, m., *sob.*
sanglotter, *to sob.*
sans, *without.*
santé, f., *health.*
satin, m., *satin.*
saurez, see savoir.
saut, m., *jump;* — de mouton, *familiarly;* saute-mouton, *leap-frog.*
sauter, *to jump.*
sauver, *to save.*
savoir, *to know;* sais, sait, savent, *know;* surent, sut, *knew;* saurez, *will know;* sachant, *knowing;* su, *known.*
se-c, -che, *dry.*
sécher, *to dry.*
second, m., *second, second floor.*
secouer, *to shake.*
secourir, *to help.*
secours, m., *help, rescue.*
sel, m., *salt.*
semaine, f., *week.*
sembler, *to seem.*
semelle, f., *sole;* d'une —, *a step.*
semer, *to sow, strew.*
sens, m., *sense.*
sentiment, m., *sentiment.*
sentir, *to feel.*
séparer (se), *to separate.*
sera, see être.
sérieu-x, -se, *serious.*
serr-é, -ée, *tight.*
serviette, f., *napkin.*
servir, *to serve.*
seuil, m., *threshold.*
seul, -e, *alone.*
seulement, *only.*
si, *if;* si bon te semble, *if you like.*
siège, m., *seat.*
siffler, *to whistle.*
signe, m., *sign.*
signifier, *to mean, order.*
silence, m., *silence.*
silencieu-x, -se, *silent.*
sincère, *sincere.*
situer, *to situate.*

six, *six.*
sobre, *sober.*
soi, *self.*
soie, f., *silk.*
soif, f., *thirst.*
soigner, *to take care of, nurse.*
soin, m., *care.*
soir, m., *evening.*
soirée, f., *evening, evening party.*
sois, see être.
sol, m., *earth, soil.*
soldat, m., *soldier.*
soleil, m., *sun.*
solide, *solid.*
solive, f., *beam.*
solliciter, *to beg.*
somme, f., *sum.*
somme (en), *after all.*
sommeil, m., *sleep.*
sommeiller, *to slumber, doze.*
son, m., *sound.*
songer, *to dream, think.*
sort, m., *fate, destiny.*
sortir, *to go out;* sors, *go out.*
sot, -te, *silly, foolish.*
sou, m., *penny.*
soucier (se), *to care about;* ça lui souciait fort, *it mattered much to him.*
soucis, m., *care.*
souffert, see souffrir.
souffler, *to blow out, whisper.*
souffrance, f., *suffering.*
souffrir, *to suffer;* souffert, *suffered.*
soulever, *to raise.*
soulier, m., *shoe.*
soupe, f., *soup.*
souple, *supple.*
souriant, -e, *smiling.*
sourire, *to smile.*
sourire, m., *smile.*
sous, *under.*
soutenir, *to support.*
souvenir, m., *remembrance.*
souvenir (se), *to remember.*
souvent, *often.*
soyez, see être.
splendeur, f., *splendor.*
splendide, *splendid.*
station, f., *station, depot, halt.*
stupéfaction, f., *stupefaction.*
su, see savoir.
subitement, *suddenly.*
sueur, f., *perspiration, sweat.*
suffir, *to suffice.*
suffisamment, *sufficiently.*
suffisant, -e, *sufficient.*
suite, f., *rest, following;* de —, *at once.*
suivre, *to follow.*
supériorité, f., *superiority.*
supplier, *to supplicate, beg.*
supporter, *to sustain, endure.*
sur, *over, on.*
sûr, -e, *certain, sure.*
sûrement, *surely.*
surent, see savoir.
surgir, *to loom up.*
surprendre, *to surprise;* surpris, *surprised.*
surtout, *especially.*
surveillance, f., *care.*
surveiller, *to watch.*
suspendre, *to suspend.*
sut, see savoir.

tabac, m., *tobacco.*
table, f., *table.*
tablier, m., *apron.*
tache, f., *spot, stain.*
tâche, f., *task.*
tâcher, *to try.*

tact, m., *tact.*
taire (se), *to be silent, stop talking;* se turent, *stopped talking.*
tandis que, *whereas.*
tante, f., *aunt.*
taper, *to strike.*
tapisser, *to cover, drape.*
tard, *late.*
tarder, *to be late.*
tardi-f, -ve, *late.*
tarte, f., *tart, pie.*
tas, m., *heap, mass, hill.*
tasse, f., *cup.*
tasser, *to settle.*
tâter, *to feel.*
tel, -le, *such.*
témoigner, *to witness, show.*
témoin, m., *witness.*
tempête, f., *tempest, storm.*
temps, m., *time, weather.*
tendre, *gentle.*
tendre, *to extend, stretch.*
tendresse, f., *tenderness.*
tenir, *to hold, keep, care,* tiens, *hold;* tiendrai, *shall hold.*
tentation, f., *temptation.*
tenu, -e, *expected, held.*
terminer, *to finish.*
terrasse, f., *terrace.*
terre, f., *earth.*
terrible, *terrible.*
terriblement, *terribly.*
tête, f., *head.*
thé, m., *tea.*
tiendrai, tiens, see tenir.
tirer, *to pull, draw;* se — d'affaires, *to get out of a difficulty;* se faire — l'oreille, *to be persuaded to a thing with difficulty.*
toi, *thou, you.*
toile, f., *linen;* — d'araignée, *cobweb.*
toilette, f., *toilet.*
toit, m., *roof.*
tolérer, *to tolerate.*
tomber, *to fall.*
tonneau, m., *barrel.*
tonnerre, m., *thunder.*
tord-re, *to wring;* -is, *wrung;* -u, *wrung.*
tort, m., *wrong;* avoir —, *to be wrong;* faire —, *to do wrong.*
tôt, *soon.*
toucher, *to touch.*
toujours, *always.*
tour, m., *turn, trick, tower.*
tourbillon, m., *whirlpool.*
tourmenter, *to torment.*
tourner, *to turn.*
tous, *all.*
tousser, *to cough.*
tout, -e, *all;* — à fait, *quite, entirely;* — d'un coup, *all of a sudden;* — d'une pièce, *stiffly.*
trace, f., *trace, whereabouts.*
tragique, *tragic.*
trahir, *to betray.*
train, m., *train;* en —, *while.*
traîner, *to drag.*
traire, *to milk.*
trait, m., *trait, dash.*
traiter, *to treat.*
traitre, m., *traitor.*
tranche, f., *slice.*
tranquille, *quiet.*
tranquillement, *quietly.*
transporter, *to transport, take to.*
trav-ail, -aux, m., *work.*
travailler, *to work.*
travailleur, m., *worker.*
travers, m., *fault, defect.*

travers (à), *across.*
traverser, *to cross.*
trébucher, *to stumble.*
trèfle, m., *clover.*
trembler, *to tremble.*
tremper, *to saturate, soak.*
trépigner, *to stamp.*
très, *very.*
triomphant, -e, *triumphant.*
triomphe, m., *triumph.*
triompher, *to triumph.*
triste, *sad.*
tristement, *sadly.*
trois, m., *three.*
troisième, f., *third;* m., *third floor.*
tromper, *to deceive;* se —, *to make a mistake.*
trop, *too much.*
troupeau, m., *herd.*
trouver, *to find;* se — mal, *to feel faint.*
tuer, *to kill.*
turent, see **taire.**

un, -e, *one.*
utile, *useful.*

va, -s, see **aller.**
va et vient, *movement hither and thither.*
vacances, f., *holidays, vacation.*
vache, f., *cow.*
vacherie, f., *cowshed.*
vagabond, m., *vagabond, tramp.*
vague, f., *wave, uncertainty.*
vaguement, *vaguely.*
vain, -e, *vain.*
vais, see **aller.**
valet, m., *footman.*
vallée, f., *valley.*
valoir, *to be worth.*
valse, f., *waltz.*
valser, *to waltz.*
vanité, f., *vanity.*
vaniteux, -se, *vain.*
vase, m., *vase.*
vaste, *large, vast.*
vécu, see **vivre.**
veille, f., *day before.*
veiller, *to sit up, watch.*
vendre, *to sell.*
venir, *to come;* viens, *come;* viendraient, *would come;* vint, *came.*
vent, m., *wind.*
ventre, m., *stomach;* à plat —, *flat on the stomach.*
venu (nouveau), *newcomer.*
ver, m., *worm.*
verdure, f., *foliage, verdure.*
véritablement, *truly.*
vérité, f., *truth.*
verre, m., *glass.*
vers, *toward.*
vert, -e, *green.*
vertige, m., *vertigo.*
veste, f., *waistcoat.*
vêtements, m., *clothes, clothing.*
vêtir, *to clothe.*
veulent, veut, veux, see **vouloir.**
viande, f., *meat.*
vibrer, *to vibrate.*
vide, *empty, space.*
vie, f., *life, living.*
viens, viendraient, see **venir.**
vieux, vieille, *old.*
vi-f, -ve, *brisk, quick, strong.*
vigoreu-x, -se, *vigorous.*
vil, -e, *vile.*
vilain, -e, *naughty, ugly.*
village, m., *village.*
ville, f., *town, city.*
vin, m., *wine.*

vingt, *twenty.*
vint, see venir.
violence, f., *violence.*
violent, -e, *violent.*
visible, *visible.*
visiblement, *visibly.*
visite, f., *visit.*
visiter, *to visit.*
visiteu-r, m., -se, f., *visitor.*
vit, see voir.
vîte, *quickly.*
vivement, *quickly.*
vivre, *to live;* vécu, *lived.*
v'là (voilà), *there.*
voici, *here.*
voie, f., *road, way.*
voilà, *there.*
voir, *to see;* verras, verrons, *will see;* vit, *saw;* vu, *seen.*
voisin, m., *neighbor.*
voiture, f., *carriage.*
voix, f., *voice.*
vol, m., *theft.*
volaille, f., *poultry.*
voler, *to fly.*
voler, *to steal.*
voleur, m., *thief.*
volonté, f., *will.*
voudras, see vouloir.
vouloir, *to will, wish;* veux, veut, veulent, *will, wish;* voudras, *will wish;* s'en —, *to be angry with one's self.*
voyage, m., *voyage, journey.*
voyager, *to travel.*
voyageur, m., *traveler.*
vrai, *true.*
vraiment, *really.*
vu, see voir.
vue, f., *sight.*

yeux, m. p., *eyes.*

Typography by J. S. Cushing & Co., Norwood, Mass.

ENGLISH LITERATURE.

Brooke's English Literature.
By Rev. STOPFORD BROOKE, M.A.
Flexible cloth, 18mo. 226 pages, ... $0.35

New edition, revised and corrected. A complete, condensed handbook of English Literature, with an appendix on American Literature.

Cleveland's Literature Series.
By CHARLES DEXTER CLEVELAND.
Compendium of English Literature. Cloth, 12mo. 800 pages, ... $1.75
English Literature of the 19th Century. Cloth, 12mo. 800 pages, . . 1.75
Compendium of American Literature. Cloth, 12mo. 784 pages, . . 1.75

Gilman's First Steps in English Literature.
By ARTHUR GILMAN, M.A.
Cloth, 18mo. 233 pages, ... $0.60

Gilmore's English Language and Its Early Literature.
By J. H. GILMORE, M.A.
Cloth, 12mo. 138 pages, ... $0.60

It contains a topical abstract of the English Language and its Early Literature, with a brief summary of American Literature.

Smith's Literature Series.
By M. W. SMITH, M.A.
Elements of English. Cloth, 12mo. 232 pages, ... $0.60
Studies in English Literature. Cloth, 12mo. 427 pages, ... 1.20

The first book of this Series is preparatory and treats of the English Language as a whole and of the features which constitute good literature. The second contains a history of English Literature from the earliest times, with complete selections from the works of the five great founders of English Literature: Chaucer, Spenser, Shakespeare, Bacon, and Milton.

Watkins's American Literature.
By MILDRED CABELL WATKINS.
Flexible cloth, 18mo. 224 pages, ... $0.35

A simple, practical text-book on original lines for the study of American Literature in schools.

SUPPLEMENTARY BOOKS FOR THE STUDY OF LITERATURE.

Alden's Studies in Bryant. Flexible cloth, 12mo. 127 pages, ... $0.35
Cathcart's Literary Reader. Cloth, 12mo. 541 pages, ... 1.15
Dowden's Shakespeare. Flexible cloth, 18mo. 167 pages, ...35
Gladstone's Homer. Flexible cloth, 18mo. 153 pages, ...35
Guerber's Myths of Greece and Rome. Cloth, 12mo. 438 pages. Illustrated, 1.50
Jebb's Greek Literature. Flexible cloth, 18mo. 166 pages, ...35
McGuffey's Literary Reader. Revised edition. Cloth, 12mo. 479 pages, .85
Shepherd's Historical Readings. Cloth, 12mo. 424 pages, ... 1.00
Skinner's Readings in Folklore. Cloth, 12mo. 448 pages, ... 1.00
Skinner's Schoolmaster in Literature. With an Introduction by Edward Eggleston. Cloth, 12mo. 608 pages, ... 1.40

Copies of any of the above-named books will be sent, prepaid, to any address on receipt of price by the Publishers.

AMERICAN BOOK COMPANY

New York • Cincinnati • Chicago